

LA
BONNE NOUVELLE

ANNONCÉE AUX ENFANTS



QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

1908



VEVEY
IMPRIMERIE ED. RECORDON
— 1908 —

LA BONNE NOUVELLE

ANNONCÉE AUX ENFANTS

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

A NOS LECTEURS

Chers jeunes amis,

Comme vous le constaterez en ouvrant ce numéro de la « Bonne Nouvelle », votre journal présente un aspect assez différent de celui auquel vous étiez accoutumés. On a cherché à en rendre la lecture plus facile pour vos yeux d'enfants, dans l'espoir aussi que vous le lirez toujours avec plus de plaisir et surtout avec plus de profit.

N'oubliez pas, en effet, que la « Bonne Nouvelle » vous offre un moyen de vous familiariser avec les choses de Dieu, soit par les explications qu'elle vous donne de nombreuses portions de l'Écriture, soit par les récits qu'elle vous présente concernant l'œuvre du Seigneur dans ce monde, soit enfin par les questions qui vous sont proposées et que nous comptons, Dieu voulant, reprendre cette année, avec l'espoir de voir un nombre toujours grandissant de nos abonnés nous adresser leurs réponses.

« Sondez les Ecritures, » lisons-nous en Jean V, 39. Que ce soit là votre grand désir, votre principale préoccupation! Cherchez, pendant la journée, le temps nécessaire pour les étudier, et vous le trouverez sûrement. Rappelez-vous Martin Luther dont les devoirs étaient certes plus nombreux et plus absorbants que les vôtres; il consacrait à la Parole les premières heures de la matinée, celles qu'il considérait pourtant comme lui étant les plus favorables de toutes pour accomplir les besoins multiples qui lui incombait.

On me citait, récemment, le cas d'une jeune fille, recueillie par des amis chrétiens dans un pays presque entièrement fermé à l'Évangile. Après plusieurs années passées sous leur toit hospitalier, elle a été brusquement enlevée à ses protecteurs, sans qu'ils puissent dorénavant entretenir aucun rapport quelconque avec elle; on lui a même enlevé sa Bible. Mais nos amis sont consolés par la pensée que, pendant son long séjour chez eux, ils lui ont fait apprendre un grand nombre de passages de la Bible par cœur, et ils ont la ferme conviction que le Seigneur bénira pour la pauvre enfant la semence ainsi répandue et lui fera produire du fruit à sa gloire. « Ma parole qui sort de ma bouche ne reviendra pas à moi sans effet, mais fera ce qui est mon plaisir, et accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée. » (Esaïe LV, 11.)

C'est donc une chose infiniment précieuse que la connaissance de la Parole de Dieu; ce n'est pourtant pas tout. En elle-même, « la connaissance en-

fle. » (1 Corinthiens VIII, 1.) Si elle n'est pas accompagnée de la bénédiction de Dieu et de la sagesse d'en haut, elle « fait errer. » (Ésaïe XLVII, 10.) La connaissance est affaire d'intelligence, tout à fait essentielle, mais elle doit être accompagnée d'un travail de conscience, afin d'amener en la présence de Dieu l'âme qui ne connaît pas le Seigneur, pour lui faire juger son état, passer condamnation sur elle-même et tourner ses regards du seul côté où elle ait à trouver le salut. Puis, la conversion opérée, cette même connaissance n'est-elle pas éminemment propre à nous humilier quand nous voyons combien, dans notre marche, nous sommes loin de notre parfait et divin Modèle? Cherchons, par la prière, la force nécessaire pour résister au mal qui nous enveloppe de tous côtés et prend si facilement l'empire sur nous.

Puissiez-vous, chers jeunes amis, encore étrangers à la grâce, ne pas entrer dans cette nouvelle année sans faire un sérieux retour sur vous-mêmes et venir au Sauveur pendant qu'il est dit « aujourd'hui. » Et pour vous qui jouissez déjà de l'assurance du salut, que ce soit une année de progrès spirituels, de vraie croissance dans la connaissance du Seigneur; que votre marche honore et glorifie Celui auquel vous appartenez maintenant et que vous viviez dans cette position bénie de serviteurs qui attendent leur Maître, sachant que « celui qui vient viendra, et il ne tardera pas. » (Hébreux X, 37.)

La Rédaction.

Nouvelle année.

(Psaume XXXII, 7).

Une nouvelle année,
 Enfant, nous est donnée;
 Que va-t-il t'advenir?

• • • • •
 Prends Jésus pour asile,
 Alors d'un cœur tranquille,
 Tu verras l'avenir.

Que dans ce jour de grâce
 Tu viennes prendre place
 Aux pieds du Rédempteur!
 De la mort il délivre;
 Sa mort nous fait revivre,
 Nous acquiert le bonheur.

Et dans ce vaste monde,
 Où le danger abonde,
 Il veut nous protéger:
 Ah! n'est-il pas sans cesse,
 Dans sa grande tendresse,
 Notre divin Berger?

Enfin, il vient lui-même,
 En son amour suprême,
 Chercher ses rachetés;
 Heureux en sa présence,
 Pleins de reconnaissance,
 Nous dirons ses bontés.

Entretiens sur le livre de Jonas.

CHAPITRE II (*fin*)

Jonas a donc écouté la verge et compris la correction: «Ceux qui regardent aux vanités mensongères,» dit-il, «abandonnent la grâce qui est à eux.» (verset 9.)

Souvenons-nous, mes chers jeunes amis, que le monde et tout ce qu'il renferme n'est qu'une «vanité mensongère.» Tout ce qu'il présente à nos cœurs naturels pour en satisfaire les convoitises, ne peut nous donner le bonheur, et ne procure, au contraire, que l'amertume et l'angoisse.

Jonas en avait fait la douloureuse expérience, comme l'ont faite tant d'autres enfants d'Adam. L'ennemi trompe et fascine le pauvre cœur abusé de l'homme, en l'engageant à marcher dans la voie de sa propre volonté; ainsi l'homme «abandonne la grâce» qui apporte le salut et le vrai bonheur et se plonge dans le malheur et la souffrance. Quel choix insensé l'homme ne fait-il pas, quand il préfère la créature au Créateur, le présent à l'éternité, les ombres passagères du temps aux réalités glorieuses du monde à venir!

«La délivrance est de l'Éternel,» dit le prophète, en terminant sa prière. Il est pleinement assuré que Dieu va le tirer enfin de son affreux cachot. Il pourra, désormais, célébrer le Dieu de son salut.

Et à nous aussi, qui avons été retirés de la détresse, il nous sied d'offrir à Dieu, par Jésus, « le fruits de nos lèvres qui bénissent son nom, le sacrifice de louanges » qui le glorifie. (Hébreux XIII, 14.) Ce n'est pas tout ce que le Seigneur est en droit d'attendre de nous, car il nous a « achetés à prix. » (1 Corinthiens VI, 20.) C'est pourquoi nous devons lui « présenter nos corps, en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. » (Romains XII, 1.)

« Et l'Éternel commanda au poisson, et il vomit Jonas sur la terre. » (verset 11.) Merveilleuse délivrance que celle dont il est l'objet ! Il en avait joui par anticipation, et encore tout environné des ombres de la mort, il avait proclamé sa ferme assurance en l'intervention miséricordieuse de Dieu en sa faveur. Comme lui, nous pouvons, et dans un sens beaucoup plus élevé, plus glorieux, répéter cette parole : « La délivrance est de l'Éternel. » Car pour nous le Tout-Puissant a fait de grandes choses. Il nous a tirés de la mort où nous gisions et nous a placés infiniment plus haut que Jonas ne le fut après sa délivrance, car « il nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. » (Ephésiens II, 5, 6.)

La délivrance miraculeuse dont Jonas fut l'objet nous montre le souverain pouvoir de Dieu et proclame en même temps sa miséricorde infinie, ainsi

que sa sagesse qui tire le bien du mal. Non seulement le prophète est là devant nous comme un monument de la grâce et de la puissance divines propre à soutenir notre foi, mais l'expérience qu'il venait de faire devait l'encourager à affronter sans crainte les dangers qu'il pouvait rencontrer dans la mission que le Seigneur lui avait confiée. Il devait comprendre que Celui qui l'avait sauvé de la fureur des flots et des entrailles du poisson saurait bien le garantir de tout autre péril.

Nous avons remarqué aussi que le séjour de Jonas dans le ventre du poisson préfigure le séjour d'égale durée que le Seigneur Jésus fit dans le tombeau. La délivrance du prophète nous fournit aussi un type de la résurrection du Sauveur. Vous voyez ainsi, mes chers jeunes lecteurs, combien la Parole divine est remplie de la personne et de l'œuvre de Christ. Les mariniers qui virent Jonas englouti dans les flots, crurent sans doute que c'en était fait de lui. Mais, au troisième jour, Dieu commanda au poisson et il déposa son prisonnier sur la rive. Ainsi en fut-il du Seigneur Jésus. Quand il descendit dans le sépulcre, les disciples se dispersèrent tristes et découragés, croyant que tout était perdu. Mais il n'était pas possible que la mort le retînt dans ses liens. Le troisième jour, Dieu commanda à la tombe, et, à l'instant, elle laisse aller le Prince du salut. De plus, l'heure vient où, comme fruit de sa victoire, tous ses saints sortiront aussi du tombeau, revêtus de corps « spirituels, »

« incorruptibles, » parfaitement conformes au « corps de sa gloire. » (1 Corinthiens XV, 51-58.)

Réunis aux saints vivants qui auront été « transmués, » tous ensemble iront à « la rencontre du Seigneur en l'air, » et ainsi « nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 13-17.)

CHAPITRE III

La prédication de Jonas

Dans l'imposant tableau que déroule sous nos yeux le chapitre que nous commençons, trois sujets principaux se présentent à notre méditation: la proclamation du prophète, la repentance de Ninive et le pardon de Dieu.

« Et la parole de l'Éternel vint à Jonas une seconde fois, disant: Lève-toi, va à Ninive la grande ville, et crie-lui selon le cri que je te dirai. » (III, 1.)

L'Éternel aurait pu dire à son serviteur infidèle: « Je ne déploierai pas envers toi mes jugements, mais je te retire ma confiance. » Mais non, toujours miséricordieux, le Seigneur ne lui tient pas ce langage. Après l'avoir restauré dans son âme et retiré de son noir cachot, il le rétablit dans son ministère et lui confie la même mission qu'auparavant.

De là, pour nous, cette importante leçon que le chemin de la désobéissance est une voie fermée, murée, sans issue pour le fidèle. Le Seigneur veut être obéi, parce qu'il ne prescrit rien qui ne soit parfaitement bon et parfaitement sage; jamais, il

ne modifiera ses desseins ou ses ordres pour les accommoder à nos caprices. Puissiez-vous le comprendre dès votre jeune âge, mes chers enfants, et courir avec joie dans la voie de ses commandements. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

Nous apprenons aussi, par notre passage, que l'Éternel ne laisse pas Jonas libre de parler à Ninive selon les inspirations de son propre cœur, mais lui donne le message qu'il doit y proclamer. Nous aussi, nous avons à adresser à ceux qui nous entourent un message de la part de Dieu, et nous avons à le puiser dans sa Parole, pour le transmettre selon sa pensée et son intention. Malheur à celui qui, pour flatter l'orgueil de ses auditeurs, frelate la Parole divine et dit: « Paix, paix, » quand il n'y a pas de paix.

« Et Jonas se leva et s'en alla à Ninive, selon la parole de l'Éternel. »

S'il l'eût fait la première fois, que de douleurs il se fût épargnées! Vouloir ce que Dieu veut et ne pas vouloir autre chose, c'est le secret du bonheur, mais c'est sa grâce seule qui peut nous l'enseigner. Jonas obéit maintenant sans discuter; il accepte ce joug que naguère il avait repoussé comme « un veau indompté. » Tel est le fruit précieux de l'épreuve, « le fruit paisible de la justice. » (Hébreux XII, 11.) Il se lève pour s'en aller à Ninive et non à Tarsis, comme la première fois. Il n'écoute

plus ses craintes, ses répugnances; il ne calcule plus les périls du voyage et de la mission qu'il a reçue. Prenant le bâton de pèlerin, il s'achemine en paix, sous la sauvegarde de Dieu, vers la grande ville, dont la méchanceté était montée devant lui. Que cet exemple nous serve, et que nous puissions marcher sans crainte dans le chemin où le Seigneur nous appelle à l'honorer et à lui rendre témoignage. « Ma grâce te suffit, » nous dit-il comme à Paul. « car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. » (2 Corinthiens XII, 9.)

La voilà enfin devant lui, cette cité qu'il avait voulu fuir, la grande Ninive, « de trois journées de chemin » avec ses innombrables édifices, ses gigantesques murailles, « la ville de sang, toute pleine de fausseté et de violence. » (Nahum III, 1.) Un homme sans éclat, sans renom, sans appui visible, va pénétrer dans son enceinte. Il vient, non pour chercher des trésors, mais pour apporter le seul trésor véritable, car il possède le Dieu vivant et vrai. A sa voix, la dominatrice des nations s'abattra jusque dans la poussière et donnera gloire à Celui « dont toutes les œuvres sont vérité, et les voies jugement, et qui est puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil. » (Daniel V, 37.)

Regardant au Dieu fort, et se réfugiant sous ses bras éternels, Jonas franchit les murs de Ninive; il y marcha « le chemin d'un jour, et il cria et dit: Encore quarante jours, et Ninive sera renversée. » (v. 4.)

Court, mais saisissant sermon, n'est-ce pas? Parole terrible, à l'ouïe de laquelle se réveille comme en sursaut la grande cité plongée dans le sommeil de l'iniquité. C'est quand les hommes diront: « Paix et sûreté, » qu'une subite destruction fondra sur eux, « et ils n'échapperont point. » (1 Thessaloniens V, 1.)

Encore une remarque sur le message de Jonas. Quoique tout empreint du jugement de Dieu, il laissait néanmoins entrevoir les richesses de sa longanimité. Pourquoi ce délai qui est encore donné à la ville coupable, si ce n'est pour lui permettre de détourner d'elle, par la repentance, les traits du courroux divin? Dieu avertit le pécheur du danger qu'il court, et il met un intervalle entre la menace et son exécution, car il ne prend pas « plaisir à la mort du méchant, » mais « plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive. » (Ezéchiel XVIII, 11.) Dieu ne nous dit pas, comme à Ninive, que quarante jours s'écouleront encore avant l'exécution de son jugement sur ce monde. Il ne nous fait pas connaître la durée du jour de grâce, mais le fait certain qu'il nous révèle, c'est qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela. » (Actes XVII, 21.)

(A suivre.)

Un rêve.

Un jeune garçon de huit ans, nommé Daniel X, fit ces jours derniers un rêve qui l'impressionna vivement. Ses parents élèvent leurs enfants dans la discipline et selon les enseignements du Seigneur. (Ephésiens VI, 4.) Ceux-ci ont aussi l'avantage d'assister aux réunions qui se tiennent dans leur maison et ainsi ils entendent la parole de Dieu.

Quel avenir terrible est réservé à celui qui est éloigné de Dieu et étranger au salut! Un enfant, quoique très jeune encore, peut déjà le comprendre, si le Seigneur lui ouvre le cœur; et il peut lui donner aussi le désir d'échapper au jugement que nous méritons. N'est-il pas abondant en grâce et riche en moyens? Combien sont variés les moyens que Dieu emploie pour réveiller à salut les personnes de tout âge et de toute condition!

Il parle, est-il dit, au patriarche Job, « dans un songe, dans une vision de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, quand ils dorment sur leurs lits: alors il ouvre l'oreille aux hommes et scelle l'instruction qu'il leur donne, pour détourner l'homme de ce qu'il fait; et il cache l'orgueil à l'homme. » (Job XXXIII, 15-17.)

Le Seigneur parla donc à Daniel de cette façon et lui montra que la terre sur laquelle il se trouvait, et toutes les choses qu'elle renferme, disparaissaient comme dans un formidable incendie, allumé par la

main de Dieu lui-même. Se réveillant effrayé, il sauta à bas de son lit, traversa la cuisine et s'approchant du lit de ses parents, dans la chambre voisine, il leur fit part de son effroi.

Grande fut la surprise de la mère à l'ouïe des paroles de son petit garçon, auquel Dieu venait de parler de cette manière.

— « Où étais-tu, » lui demanda-t-elle, « lorsque la chose avait lieu ? »

— « Au ciel ! » fut sa réponse.

N'est-ce pas que le rêve de ce jeune garçon est significatif ? Evidemment, le Seigneur lui a parlé ; puisse-t-il entendre sa voix !

J'aimerais attirer un instant votre attention sur deux réalités contenues dans le rêve de Daniel.

Puissent-elles, au début de cette année, vous être en bénédiction !



La première de ces réalités se trouve en 2 Pierre III, 7-10 : « Les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies. » En Apocalypse XX, 11, nous apprenons que, devant la face de Celui qui était assis sur le grand trône blanc s'enfuirent la terre et le ciel, et qu'il ne fut pas trouvé de lieu pour eux.

Vous le voyez, Daniel, dans son rêve, vit une réalité. Non seulement la terre, avec tout ce qu'elle renferme, disparaîtra un jour, mais aussi les cieux,

pourtant si beaux, que vous voyez étendus sur vos têtes. « Et pourquoi donc ? » me direz-vous. — Ah ! c'est que toutes ces choses, sorties parfaites des mains du Créateur (Genèse 1), ont été souillées par le péché de l'homme et par la présence de Satan, l'ennemi de Dieu.

Après le glorieux règne de mille ans (Apocalypse XX, 1-6), où « la terre sera pleine de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer » (Esaïe XI, 9), nous voyons que les hommes placés en face de la gloire, sous l'effet de Satan, se révolteront de nouveau contre Celui qui les avait si merveilleusement bénis ; mais ce sera pour la dernière fois (Apocalypse XX, 7-11), car le jugement le plus terrible tombe sur eux et les consume avec la scène sur laquelle se manifeste leur rébellion. Alors la terre et les cieux auront disparu pour jamais.

Mais, ô merveille de la grâce surabondante de Dieu ! il fera de nouveaux cieux et une terre nouvelle où la justice habitera. (2 Pierre III, 13.) Satan sera à jamais banni de ces lieux, de même que toute trace de souillure. Là Dieu lui-même habitera (Apocalypse XXI, 1-5) avec les hommes sauvés, dans la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu ; tout ce que la désobéissance de l'homme avait amené sur la scène présente : peines, souffrances, mort et deuil, auront pris fin pour toujours ; et Dieu essuiera toute larme des yeux des rachetés, dans cet heureux état qui sera pour l'éter-

nité. Ne l'oubliez pas: c'est grâce à l'œuvre du Seigneur Jésus sur la croix que ces choses arriveront.

Et maintenant, cher jeune ami, où seras-tu quand cela aura lieu? C'est la seconde réalité dont j'ai à cœur de te parler, et prête-y une sérieuse attention au début de l'an de grâce que nous commençons. Seras-tu, comme Daniel dans son rêve, dans le ciel et un des heureux habitants de la nouvelle terre, ou dans l'étang de feu préparé pour le diable et ses anges? Il n'y a pas de lieu intermédiaire, comme tu le vois.

— « Mais comment pourrai-je le savoir? » diras-tu peut-être; « j'aimerais être certain de me trouver auprès du Seigneur dans le bonheur éternel, car maintenant je ne possède pas cette assurance. »

— Ah! cher ami, c'est parce que tu n'es pas encore venu au Sauveur, que Dieu nous a donné, qu'une telle certitude te manque. Crois-le. Il t'attend encore maintenant, car il ne veut pas que tu périsses loin de lui, mais, au contraire, que tu répondes à son invitation. N'est-elle pas la même au début de cette année qu'au moment où elle sortit de sa bouche, il y a dix-neuf siècles? « Venez à moi, » dit-il encore, « vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.)

Le temps de grâce passe rapidement; et, bientôt, il aura passé pour toujours, c'est pourquoi ne tarde pas. Le Sauveur dit: « Aie donc du zèle et repens-

toi. » (Apocalypse III, 19.) Viens donc comme le fils prodigue à son père, en reconnaissant ton indignité et en te jugeant sans réserve. Tu trouveras, à l'heure qu'il est, encore ses bras ouverts, comme ceux du père pour recevoir son fils repentant; et quel accueil plein de grâce tu recevras aussi! Alors, par la foi, tu auras l'assurance d'être en paix avec Dieu et la précieuse espérance de la gloire céleste. Le Seigneur Jésus dit à ses rachetés: « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, vous, vous soyez aussi. » (Jean XIV, 3.) Douce et bienheureuse certitude!

Ah! qu'elle soit ta part, cher jeune lecteur, sans retard, c'est mon souhait pour toi, au commencement de cette année. Et si l'on te faisait une demande comme celle que la mère de Daniel lui adressa, tu pourrais répondre humblement, en jouissant de la grâce dont tu as été l'objet: « Je serai avec le Seigneur pour l'éternité! »



J'aimerais ajouter quelques mots sur le sujet de la dissolution des choses dont nous avons parlé, en vue des jeunes croyants.

Vous n'ignorez pas dans quel but vous êtes laissés ici-bas en attendant le moment de la venue du Seigneur Jésus. C'est pour le suivre et le servir, et c'est là le besoin constant de votre cœur. Mais le monde et les choses du monde viennent souvent mettre obstacle à l'accomplissement des bonnes œuvres

que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles et en vue desquelles nous avons été créés dans le Christ Jésus. (Éphésiens II, 10.) Ah! souvenons-nous de la solennelle vérité que nous venons de rappeler, et dont l'apôtre inspiré tire cette conséquence: « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. » (2 Pierre III, 11, 12.)

Agissons donc aujourd'hui, comme si le jugement annoncé avait déjà passé sur toutes ces choses. C'est de cette façon que nous hâtons pour nous-mêmes la venue du jour de Dieu. Que l'exemple de l'apôtre Paul nous soit en bénédiction, quand il dit: « Le monde n'est crucifié, et moi au monde » (Galates VI, 14), et encore: « Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; -- et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 20, 21.) Saul de Tarse et le monde avaient pris fin pour lui à la croix de Christ. Participant d'une vie toute nouvelle, la vie éternelle, Christ lui-même était son unique objet: il vivait journallement dans la foi au Fils de Dieu qui l'avait aimé et, étreint par son amour, il était rendu capable de vivre dans ce monde pour lui. Tel était le secret de sa marche fidèle et de son service dévoué. Nous apprenons

ainsi que pour vivre **pour le Seigneur** et le servir, il importe de vivre **de lui** journallement. (2 Corinthiens V, 14, 15.)

Que ce soit aussi votre part, cher jeune croyant, pendant l'année 1908, si le Seigneur vous donne de la traverser!



Les martyrs de Tournai.

La persécution en France, au XVI^e siècle, jetait une foule de fugitifs dans les contrées limitrophes, où la liberté avait pris racine. L'Alsace, l'Allemagne recevaient un grand nombre de ces nobles proscrits. Strasbourg posséda de bonne heure une église réformée, dont le célèbre Calvin fut le premier pasteur. Parmi les membres de cette congrégation, était un homme plein de foi, qui secondait le réformateur dans ses travaux. Il se nommait Pierre Brully. Après le départ de Calvin pour Genève, Brully lui succéda.

En 1544, les réformés de Tournai, dans les Pays-Bas (1), demandèrent à ceux de Strasbourg un serviteur de Dieu qui pût leur prêcher fidèlement la Parole. Tournai comptait déjà plusieurs martyrs: c'était donc une vocation périlleuse que celle qu'il s'agissait d'aller y remplir. Brully, encouragé par

(1) La Belgique actuelle.

Bucer, l'un des pasteurs de Strasbourg, fut chargé de cette mission.

Il arrive à Tournai dans le mois de septembre, et comble de joie ces frères affamés de la Parole du salut. Au bout de quelques jours, il va visiter de petits groupes de fidèles à Lille, Arras, Douai, Valenciennes; puis il rentre à Tournai. Les assemblées grandissent: la lumière se répand avec une prodigieuse rapidité. Des prêtres déguisés se mêlent, en espions, à la foule des assistants. Un de ces malheureux, apprenant dans l'assemblée même que Brully devait être de retour, accourt en informer les chanoines. Ceux-ci obtiennent des magistrats de faire fermer les portes de la ville pendant trois jours; aucun habitant ne peut en sortir sans avoir été marqué d'une empreinte en cire sur le pouce.

On fait partout des recherches dans les maisons pour découvrir le prédicateur de l'Allemagne (c'est ainsi qu'on désignait Brully); on crie dans les rues qu'une prime est assurée à quiconque le livrera mort ou vif. Brully se tient caché dans la demeure d'un de ses frères. Ses amis, imitant l'exemple des chrétiens de Damas (1), le descendent avec une corde par la muraille de la ville. Déjà il était au bas du mur; il allait s'enfuir, lorsqu'un des fidèles qui l'avaient dévalé, se baisse pour le saluer encore une fois à voix basse, et, sans le vouloir, détache

(1) Voir Actes IX, 25.

une pierre du rempart; la pierre tombe et casse la cuisse au fugitif. Le malheureux blessé pousse des cris arrachés par la douleur. Les sentinelles l'entendent, accourent et l'emportent dans la prison du château. Brully est pris; grande joie chez les fougueux papistes.

Peu de jours après, les évêques de Tournai et de Cambrai, accompagnés de plusieurs religieux, vont à la prison, dans l'unique but de se repaître du spectacle d'un hérétique pris dans leurs filets et de s'en divertir.

— Dis-nous, misérable, qui t'a excité à venir de si loin nous tourmenter?

— Si vous faisiez ce que doivent faire des évêques, comme vous en portez le titre, ni moi ni mes semblables n'aurions vraiment que faire de venir de si loin.

— Méchant, on te fera bientôt parler autrement et rendre compte de ton fait.

— Hélas! vous qui croyez être évêques, vous rendrez, un jour, un triste compte devant le Seigneur que je sers.

A ces mots, l'évêque, furieux, est sur le point de se jeter sur le prisonnier; le gouverneur du château le retient: « Cet homme, dit-il, est entre les mains de la justice. L'empereur est à Bruxelles et il est déjà instruit du fait. »

Durant la détention de Brully, des perquisitions se firent dans les maisons suspectes, et plusieurs chrétiens scellèrent leur foi de leur sang. Le pri-

sonnier, toujours souffrant, écrivit à sa femme, à ses frères, les lettres les plus émouvantes et les plus propres à les affermir dans la vérité. Quand il eut appris qu'il était condamné au supplice du feu, il leur envoya ces lignes, qui rappellent les plus beaux âges de l'Église: « Il me semble bon, mes frères, de vous parler de la joie que j'ai eue au sujet des afflictions qui nous sont survenues, afin que vous rendiez grâce à notre Seigneur avec moi, et que vous vous réjouissiez aussi avec moi de nos liens et de nos afflictions. Ce sont là les fruits de la doctrine que nous avons apprise. Qu'aucun de nous ne succombe en perdant courage. Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra et il ne tardera point (1)... Faites donc en sorte de vous montrer de véritables soldats de Jésus-Christ, et ne soyez pas plus lâches que ceux qui combattent sous les ordres d'un prince terrestre, et qui, une fois qu'ils sont enrôlés par serment, se sacrifient pour la gloire de leur chef. Il n'y a ni fossés profonds, ni hautes murailles, ni grosse artillerie, ni bataillons rangés de l'ennemi qu'ils ne méprisent, et cela afin de s'acquitter de ce qu'ils ont promis quand ils se sont enrôlés. Quant à vous, vous avez renoncé au diable et au monde, et vous êtes enrolés au nombre des soldats de Jésus-Christ c'est-à-dire dans le livre de vie. »

Les magistrats de Strasbourg, les princes d'Al-

(1) Hébreux X, 37.

Allemagne, réunis alors à Worms, supplièrent Charles-Quint en faveur du prisonnier. Tout fut inutile. Après une incarcération de quatre mois, le 19 février 1545, Brully fut brûlé à petit feu sur la place du marché de Tournai.

Les prisons de cette ville regorgeaient de prisonniers. Un infâme ministre de Charles-Quint, le cardinal Granville, était le bras droit des inquisiteurs. Parmi les détenus, se trouvait Pierre Mioce, fabricant d'étoffes, converti au Seigneur par le ministère de Brully. Longtemps connu par le dérèglement de ses mœurs, il était devenu un homme nouveau, d'une vie exemplaire, et montrait un grand zèle pour l'avancement de la réforme. Il fut un des premiers qu'on jeta dans les fers, lors de la riche capture de Brully; tortures, menaces, tourments divers, rien ne put l'ébranler. Son procès ne fut pas long. Conduit au supplice et chargé de chaînes, il invitait le peuple à ne plus croire aux superstitions des prêtres, à leurs indulgences, mais à se convertir à l'Évangile du Dieu vivant et vrai. Les prêtres, placés près de lui, l'entendent, se plaignent de ce qu'on laisse parler un si méchant homme. Ne pouvant plus être entendu de la foule, le martyr chante un cantique à haute voix. Peu après, il est lié au poteau, un sachet de poudre suspendu à sa poitrine. On met le feu aux fagots, la poudre éclate, et les prêtres et moines de s'écrier: « Voilà l'âme de ce méchant que les diables emportent. » Le Seigneur la recueillit en paix dans ses demeures éternelles.

„Si tu crois dans ton cœur... tu seras sauvé.“

(Romains X, 9.)

L'auteur de ces lignes désire entretenir les lecteurs de la « Bonne Nouvelle » de la grâce de Dieu dont il fut l'objet à l'âge d'environ quinze ans; il souhaite que ce simple récit soit béni pour quelques âmes: puissent-elles recevoir aussi en partage « une foi de pareil prix. » (2 Pierre I, 1.)

Dieu m'accorda la faveur que beaucoup d'entre vous possèdent, celle d'avoir des parents vraiment chrétiens. Ma mère, surtout, avait particulièrement à cœur la conversion de ses enfants; elle aimait à les réunir le soir autour de la table familiale pour faire la lecture de la « Bonne Nouvelle », et elle veillait aussi avec soin à ce que nous ne manquions aucune réunion de l'assemblée.

Ainsi entouré, et mis dès mon jeune âge, en contact avec la vérité, j'eus de bonne heure déjà plusieurs appels du Seigneur auxquels je ne répondis pas. Pourtant, à ce moment-là, j'avais la conviction d'être un pécheur perdu. Hélas! Satan — que, malheureusement, j'écoutais — ne manquait pas d'arguments pour me tranquilliser: « Tu es jeune encore et tu n'as pas tant fait de mal; regarde autour de toi; il y a tant de personnes se disant converties, et qui se permettent des choses qui ne devraient point se faire, » me disait-il, et bien d'autres choses

encore. Cédant aux raisonnements de mon pauvre cœur, d'accord avec l'ennemi de mon bonheur, je me tournai vers le monde et ses plaisirs, ce qui eut pour effet de mettre l'éteignoir sur le travail que l'Esprit de Dieu avait commencé à accomplir en moi.

A quatorze ans, j'eus de nouveau un sérieux appel; le Seigneur, qui me suivait, me l'adressa par le moyen de la « Bonne Nouvelle » que nous lisions en famille. Je rentrais à la maison après avoir été en compagnie de jeunes gens peu sérieux. Ma mère, qui venait de lire un récit saisissant de notre petit journal, m'invita à le lire encore à haute voix. Le titre m'effrayant — c'était: « Les conséquences du retard ou le jeune homme mourant (1) » — je fis mine de refuser, me sentant repris dans ma conscience; mais ma mère insistant, je fus contraint à obéir sur le champ. Je ne pus aller jusqu'au bout de mon récit, sans ressentir, plus que jamais, les aiguillons contre lesquels j'avais jusqu'alors regimbé.

« Tu vois, » me dit ma mère, en voyant l'impression profonde que me fit cette lecture, « quelles sont les terribles conséquences du retard! » et ce fut tout, puis elle me souhaita la bonne nuit. Je me retirai dans ma chambre, le cœur touché.

Les jours suivants, j'étais malheureux, le sentiment de ma culpabilité me poursuivant sans cesse: je ne pouvais bannir de ma mémoire « ces consé-

(1) Bonne Nouvelle, année 1874.

quences du retard, » redoutant que la chose ne se réalisât pour moi. Je finis par me consoler à la pensée que je ne tarderais pas à jouir de la paix avec Dieu, après laquelle je soupirais; mais, hélas! quelques mois plus tard, je me retrouvais aussi indifférent qu'auparavant, déplorant de ne plus éprouver ce saint effroi de la perte éternelle qui avait rempli mon cœur. En pensant qu'il se produirait de nouveau, je me mis à lire le livre de l'Apocalypse; et cette lecture de la Bible fit plaisir à mes parents. Après avoir parcouru deux fois ce livre, je cessai tout à fait de m'en occuper et retombai dans mon indifférence première, ayant de nouveau le désir de me tourner vers le monde d'une façon ouverte et d'en suivre le courant dès que je serais libéré des classes.

A quel danger l'on s'expose, n'est-ce pas? en fermant son cœur aux appels de la grâce de Dieu! Heureusement que le Seigneur continuait à avoir l'œil sur moi. Il allait me parler de nouveau non par la terreur du jugement, mais par le « son doux et subtil » de son tendre amour.

(A suivre.)



Réponses aux questions du mois de mars 1907.

1^o La désobéissance. (1 Samuel XIII, 8-14.)

2^o Exode XVII, 16; 1 Samuel XV, 2-4.

3^o David était modeste (v. 11); beau de visage

(v. 12); fort, vaillant, intelligent, l'Éternel était avec lui (v. 18).

4^o 1 Samuel XVII, 17-30, et Jean I, 11; v. 51, et Hébreux II, 14.

5^o Balaam (Nombres XXIII-XXIV); Caïphe (Jean XI, 49-51).

6^o Psaume LIX.

Questions pour le mois de janvier 1908.

A lire 1 Samuel XX-XXI; Psaumes XXXIV et LVI; 1 Samuel XXII-XXIII; Psaumes LXIII et LIV.

1^o Quel est, à votre avis, le point faible dans la conduite de Jonathan, au chapitre XX?

2^o Quelle allusion le Seigneur Jésus fait-il à l'épisode de l'histoire de David rapporté en 1 Samuel XXI, 1-6?

3^o Les psaumes que nous avons lus nous apprennent-ils quelque chose de plus que 1 Samuel sur les sentiments de David lorsqu'il se réfugia chez Akish?

4^o Citez deux psaumes qui se rapportent à David dans la caverne d'Adullam et celui qui se rapporte à la trahison de Doëg.

5^o Comment David décrit-il dans un psaume le désert de Ziph (ou de Juda)?

N. B. — Nous recommandons à nos jeunes amis de lire chapitres et psaumes dans l'ordre que nous indiquons et de remarquer soigneusement la suscription de ces derniers.



Les petits oiseaux en hiver.

L'hiver, en souverain, règne sur la nature :
 De son manteau d'hermine il recouvre les monts ;
 Sur la plaine glacée, il étend sa parure
 Et les chantres ailés ont quitté nos vallons.

Les frêles passereaux, transis sur l'aubépine,
 De l'agile hirondelle ignorent la faveur ;
 Hôtes du sol natal, amis de la chaumine,
 De la morte saison ils sentent la rigueur.

Dépourvus de greniers, manquant de nourriture,
 Sous un ciel morne et gris trouvent-ils le trépas?..

— A tous les oisillons, Dieu donne leur pâture;
 Notre Père, en tout temps, ne les oublie pas.

Ses nombreux pourvoyeurs, dispersés sur la terre,
 Aident activement les humbles passereaux:
 Sitôt que du matin a brillé la lumière,
 Le campagnard leur livre un brin de ses morceaux.

Pendant que dure encor la saison hivernale,
 Il leur dresse la table, à l'abri de l'auvent,
 Mais quand du sombre hiver cessera la rafale,
 Sous son toit, leurs doux chants retentiront souvent.

Un radieux soleil brille sur la nature:
 Tout se ranime enfin, jusqu'au sommet des monts,
 A Dieu, le Créateur, s'élève la voix pure
 De nos chantres ailés, dans le sein des vallons.



Ce grand Dieu, qui toujours se montre secourable,
 Se révèle, en ce jour, comme le Dieu Sauveur;
 Dans sa grâce, il accorde au pécheur, au coupable,
 Qui se repent et croit, la paix et le bonheur.

Il a ses serviteurs, dispersés sur la terre.
 Pour proclamer à tous son ineffable amour;
 Puissest-tu, cher ami, d'une façon sincère,
 Publier ses vertus, ici-bas, chaque jour!

Si d'un pauvre pécheur, vers le Sauveur du monde,
 Tu diriges le cœur, pour goûter le repos,
 Alors tu jouiras du bonheur qui l'inonde;
 Ensemble vous direz: « O loué soit l'Agneau! »

Entretiens sur le livre de Jonas.

CHAPITRE III (*fin*)

Si Ninive était demeurée rebelle à la voix du prophète, elle aurait infailliblement péri. De quel châtement ne sera pas frappé celui qui n'a pas obéi à l'Évangile, méprisant la patience et la longue attente de Dieu ?

Comme nous l'avons déjà dit, tout le récit de ce livre est symbolique, de sorte que nous pouvons voir en Ninive la figure du monde dans son état actuel; le jugement annoncé par Jonas préfigurait celui qui est réservé à la chrétienté rebelle. De grands événements se préparent; le jour de la grâce touche à sa fin. Combien il importe d'être prêt pour aller à la rencontre du Seigneur, qui vient pour recueillir les siens et les délivrer ainsi « de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. » (Apocalypse III, 10.) Tout ce remarquable développement des arts, des sciences et de l'industrie, ce « progrès » qui fascine tous les yeux, va aboutir prochainement, selon les sûres déclarations de la Parole, à une terrible catastrophe. La coupe de l'iniquité des nations achève rapidement de se remplir. Si Dieu, selon la prédiction de Nahum, renversa de fond en comble la ville coupable qui résista au témoignage du Saint-Esprit et refusa le

salut qui lui était offert, il a aussi fixé le jour où sa patience sera arrivée à son terme et où sa colère fondra comme la grêle et se répandra comme un torrent sur « la terre habitée tout entière. » (Romains I, 18; II, 5-6.)

Mais Dieu a encore en réserve des bénédictions pour son peuple d'Israël et cette création, qui « soupire et est en travail jusqu'à maintenant. » (Romains VIII, 22.) Il réunira toutes choses sous le sceptre bienfaisant du Seigneur Jésus, le Roi de gloire, et alors s'élèvera, de toutes les parties du vaste univers, ce chœur de louanges dont l'Agneau sera l'objet. (Apocalypse V, 13, 14.)

Nous arrivons maintenant au second sujet de notre chapitre, la repentance des Ninivites. Nous lisons que « les hommes de Ninive crurent Dieu. » (III, 5.) Ils crurent le Dieu de Jonas, le Dieu souverain, créateur des cieux et de la terre. Ils reconnurent son intervention et reçurent le message que leur adressait son serviteur, comme venant de sa part.

C'est ainsi que nous devons recevoir l'Évangile, mes chers jeunes amis. Les Thessaloniens avaient reçu « la parole de la prédication » de l'apôtre, non comme étant « la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu. » (1 Thessaloniens II, 13.) L'effet de cette parole sur la conscience des Ninivites est frappant. Elle produit « la repentance envers Dieu, » c'est-à-dire un jugement profond de leurs voies, qui se manifeste

par la douleur, le deuil et le jeûne. Ils « proclamèrent un jeûne et se vêtirent de sacs. » Le monarque lui-même « se leva de son trône, et ôta de dessus lui son manteau, et se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. » (III, 6.)

Il confesse et déplore ses iniquités et celles de la nation. Pour montrer la sincérité de son humiliation, il se couvre d'un sac et s'assied sur la cendre. Aujourd'hui encore, quand les Orientaux veulent témoigner publiquement leur douleur et leur humiliation, ils se revêtent d'un sac ou citice, fait de poils de bouc ou de chèvre, de couleur sombre, rude, piquant et fort incommode, surtout pour ceux qui ont l'habitude de se vêtir délicatement. La personne qui l'a mis s'assied souvent parmi les cendres, dont elle se couvre aussi la tête. (Voir 1 Rois XX, 31; Esther IV, 1.)

A l'aspect de l'épée flamboyante de la justice divine suspendue sur elle, la ville tout entière s'est donc émue; elle a retenti partout de cris d'angoisse et de lamentations. A quoi lui servent maintenant sa gloire, son opulence et toutes ses richesses, et que feraient pour elle ses idoles? Dans sa détresse, c'est ailleurs qu'elle tourne ses regards. Son unique espoir est dans la miséricorde de Dieu. Le roi fait proclamer un édit, prescrivant un jeûne général, accompagné de tous les signes extérieurs du deuil et de l'humiliation: « Que les hommes et les bêtes, dit-il, soient recouverts de sacs. » De plus, l'édit voulait que dans ces jours de péril, la prière fût

unie au jeûne, que l'on criât « à Dieu avec force, » de tout son cœur, comme il convenait dans un danger imminent. Enfin, à ces choses, on devait joindre surtout la repentance et le changement dans les voies : « Qu'ils reviennent chacun de leur mauvaise voie et de la violence qui est en leurs mains. » (III, 8.) Le roi comprend que l'essentiel pour Dieu n'était pas la célébration extérieure d'un jeûne qui laisserait le cœur et la conscience indifférents et endurcis. Ce qui donne à cet acte de la valeur aux yeux du Dieu saint, c'est qu'il soit accompagné d'un jugement vrai du mal. Une chose que Dieu reproche souvent à son peuple, c'est qu'il s'approchait de lui avec des cérémonies extérieures, alors que « son cœur était fort éloigné de lui. » (Esaïe XXIX, 13.)

« Qui sait ? » dit le roi, « Dieu reviendra et se repentira, et reviendra de l'ardeur de sa colère, et nous ne périrons pas. » Parole vraiment touchante dans la bouche de ce monarque païen. Le messager du ciel n'a rien dit aux Ninivites qui puisse leur donner la moindre assurance de pardon. Néanmoins, ils espèrent désarmer le bras du souverain Juge par une repentance prompte, universelle. Si le sursis qu'il nous donne, pensent-ils à bon droit, ne cachait pas quelque dessein de miséricorde, n'eût-il pas entièrement détruit notre cité, comme il en renversa tant d'autres ? Telle fut la repentance des Ninivites, repentance dont la gloire appartient tout entière à Celui qui l'a produite, afin qu'il puisse ensuite faire grâce.

Nous pouvons retirer de ce récit de salutaires leçons. Le Seigneur le rappelle à la génération rebelle qui, malgré tous ses privilèges, infiniment plus grands que ceux des Ninivites, refusaient de se repentir et rejetaient la lumière de la vie que Dieu faisait briller dans ce monde. (Voyez Luc XI, 32.) Et combien plus grande encore sera la culpabilité de ceux qui résistent au Saint-Esprit dans ce jour de grâce et foulent aux pieds tous ses appels. Le prophète unique que l'Éternel avait envoyé à Ninive n'y prêcha qu'un jour, et Ninive se repentit. Par contre, Dieu envoya pendant des siècles à son peuple revêche, messenger sur messenger, puis enfin son Fils unique, mais tout fut en vain. Ils prirent « l'héritier, » « le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. » (Matthieu XXI, 33-46.)

Ainsi, tandis que la cité des nations crut et s'amenda sans voir de miracles, Jérusalem, la cité du grand Roi, demeura obstinément sourde à la voix divine, malgré une infinité de prodiges. Elle s'endurcit de plus en plus et crucifia à la fin le Seigneur de gloire. Aussi « des hommes de Ninive se lèveront au jugement avec cette génération et la condamneront. » (Luc XI, 32.) Plus encore que le peuple juif, ils condamneront ceux qui, dans ce jour de grâce, méprisent les richesses de la bonté, de la patience et de la longue attente de Dieu. Puissent tous ceux qui lisent ces lignes se tourner dès maintenant vers Celui qui est « plus que Jonas » (Luc XI, 32), et qui dit aujourd'hui: « Venez

à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos.» (Matthieu XI, 28.)

Ayant reçu la pleine révélation de l'amour de Dieu en Christ, nous savons que nous avons « la vie éternelle, nous qui avons cru au nom du Fils de Dieu. » « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie » et que « le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. » (1 Jean V, 13; III, 14; I, 7.)

En répondant à l'appel du Seigneur Jésus, vous ne direz plus comme les Ninivites: « Qui sait? » mais, avec Job, vous pourrez vous écrier: « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » (Job XIX, 25.)

Nous arrivons maintenant à la conclusion de cette mémorable scène. « Et Dieu vit leurs œuvres, qu'ils revenaient de leur mauvaise voie, et Dieu se repentit du mal qu'il avait parlé de leur faire, et il ne le fit pas. » (v. 10.)

Enseignés de Dieu, les Ninivites avaient espéré son pardon, mais ne l'avaient néanmoins attendu que dans le chemin de la repentance. Dans le monde christianisé, on se flatte du vain espoir d'échapper au jugement de Dieu, tout en marchant dans la rébellion et le mépris de sa Parole. Rien n'échappe aux regards du « Juge de toute la terre. » Il ne prend point l'apparence pour la réalité; la profession de bouche, les promesses, les vœux ne sont rien pour lui, s'ils ne sont accompagnés des fruits. C'est au cœur qu'il regarde et non aux pa-

roles. Il vit « leurs œuvres, » qui étaient le résultat de la foi au message du prophète. Il vit leur humiliation, comme il vit celle de Manassé, roi de Juda (2 Chroniques XXXIII, 12, 13), comme il verra celle de son peuple plus tard. (Jérémie XXXI, 9, 10, 18, 19.) Il a donc abaissé les yeux sur Ninive; la douleur des habitants de cette ville a ému sa miséricorde, « et il se repentit du mal qu'il avait parlé de leur faire. »

Rien n'est plus doux au cœur de Dieu que la repentance de ses créatures humaines. Aussitôt que le père a vu son fils prodigue, rebelle, revenir à lui, il accourt à sa rencontre et le couvre de baisers. « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités, » dit-il encore. (Hébreux X, 17.)

Le quarantième jour est arrivé, jour de mortelles angoisses et d'indicibles alarmes. Il s'écoule sans qu'aucun signe de la colère de Dieu n'apparaisse.

Ninive est délivrée, pour le moment du moins. Car une autre génération va se lever, qui n'aura pas connu Jonas, et alors tout sera rentré dans la vieille ornière de l'injustice et de la corruption. La repentance de la ville coupable n'aura fait qu'ajourner son châtement, comme celle d'Achab n'avait fait que suspendre le coup qui devait frapper toute sa maison. (1 Rois XXI, 27-29.) Deux siècles après la prédication de Jonas, Ninive ayant comblé la mesure de son iniquité et de son orgueil, fut détruite de fond en comble, comme Dieu l'avait annoncé par Esaïe et Nahum, ses prophètes.

C'est ainsi qu'il en sera des contrées privilégiées que nous habitons. Maintenant, Dieu y fait briller la lumière de son Evangile, mais le jour approche où la génération incrédule et perverse qui l'aura rejetée sera livrée à une énergie d'erreur pour croire le mensonge, et l'histoire de ce monde s'achèvera dans le jugement du jour du Seigneur.

Peut-être vous êtes-vous demandé, mes chers lecteurs, la portée de cette parole du verset que nous méditons : « Dieu se repentit du mal qu'il avait parlé de faire » à Ninive. Que faut-il entendre par cette repentance ?

Dieu se repent-il à la manière de l'homme ignorant, faillible et pécheur ? Loin de nous une telle pensée. « Et aussi, la sûre confiance d'Israël ne ment point et ne se repent point ; car il n'est pas un homme pour se repentir. » (1 Samuel XV, 29.) Sa Parole est éternellement oui et amen.

Quelle est donc cette repentance que, dans plusieurs passages, la Bible attribue au Dieu saint ? Cette expression signifie simplement que Dieu change extérieurement de manière d'agir avec une personne ou une nation, et la traite autrement qu'il n'avait d'abord annoncé vouloir le faire, pendant qu'elle marchait encore dans l'iniquité. Mais s'il y a changement dans les dispensations extérieures de Dieu, il n'y en a cependant point dans ses desseins. Au contraire, il a irrévocablement décrété que si le pécheur se repent, il détournera les coups de son jugement. Ainsi, l'avertissement, le résultat

qu'il produit et le pardon, tout est arrêté et connu d'avance dans l'éternelle et immuable pensée du Dieu souverain.

La parole que le Seigneur avait donnée à Jonas revêtait le caractère d'une menace, puisqu'il y avait un délai de quarante jours, accordé évidemment pour laisser au peuple le temps de se repentir. Ce fut bien ainsi qu'ils comprirent l'avertissement et le sursis de Dieu. S'il y a un changement, c'est en l'homme qu'il se produit, non pas en Dieu. Ce sont des méchants, des rebelles qu'il frappe, mais il se tourne avec amour vers ceux qui reviennent à lui avec des cœurs brisés. C'est ainsi qu'il s'est « repenti » du mal qu'il avait annoncé aux Ninivites, et néanmoins ses dispositions envers les cœurs rebelles demeurent les mêmes.

Deux voix se font entendre à vos oreilles; l'une, celle du serpent ancien, qui vous dit, comme autrefois à Eve: « Vous ne mourrez nullement. » L'autre, celle du Fils de Dieu qui vous crie: « Si vous ne vous convertissez, vous périrez certainement. » Laquelle de ces deux voix voulez-vous écouter? Si Ninive avait fièrement repoussé la proclamation du prophète, elle eût infailliblement péri, et sa totale subversion eût accompli cette parole: « L'orgueil va devant l'écrasement, et la fierté d'esprit devant la ruine. » Mais elle s'est humiliée, et Dieu l'a épargnée.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, Ninive nous apparaît comme le symbole des nations de

la terre, rebelles, apostates, et qui s'avancent au-devant du jugement de Dieu. Mais, dans la repentance de la grande ville et la bénédiction qui en fut la conséquence, nous trouvons aussi une préfiguration de ce temps heureux où « tous les bouts de la terre se souviendront, et ils se tourneront vers l'Éternel, et toutes les familles des nations se prosterneront devant toi. » (Psaume XXII, 27.) « Oui, tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront. » (Psaume LXXII, 11.)

(*A suivre.*)

—»0«—

Si tu crois dans ton cœur... tu seras sauvé.

(Romains X, 9.)

(*suite et fin.*)

Au milieu de juin, revenant, vers le soir, du pâturage, je rencontrai, près du local des réunions, un de mes frères qui s'y rendait. Il s'empressa de me dire: Sais-tu que Monsieur G. est ici et qu'il y a réunion ce soir? — Monsieur G., pensai-je, c'est celui qui est venu ici il y a deux ans, lorsque j'étais absent. Ne le connaissant pas, j'étais pressé du désir de le voir et de l'entendre; je me préparai donc et me rendis de suite au local.

La voix si douce de ce serviteur du Seigneur, le ton suppliant avec lequel il insistait auprès des âmes inconverties, pour les inviter à venir au Sauveur,

m'impressionnèrent plus que tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. « Dieu, » dit-il, « ordonne à tous en tous lieux qu'ils se repentent. » (Actes XVII.) Je dus apprendre que la repentance, quelque nécessaire qu'elle fût, n'est pas le moyen par lequel je pouvais jouir de la paix. L'apôtre Paul insistait non seulement sur la nécessité de la repentance envers Dieu, mais aussi sur la foi au Seigneur Jésus. (Actes XX, 21.) J'avais un profond besoin de paix et de repos, et je ne pouvais placer ma confiance dans le Sauveur que Dieu nous a donné.

J'assistai à deux réunions consécutives; à la fin de la seconde, je cachai mon visage dans mes mains, demandant à Dieu qu'il m'accordât cette paix après laquelle je soupirais toujours en vain. Quelle douleur pour mon cœur en entendant le chant de ces paroles:

« Dans les parcs de Jésus paisons en assurance;
Du souverain Pasteur, goûtons la grâce immense;
Et savourons les eaux qui coulent nuit et jour
Du trône que pour nous éleva son amour.

Reposons doucement dans son gras pâturage;
Nous n'avons rien à craindre au plus fort de l'orage;»

.

Je devais faire violence à mes sentiments et me contenir pour ne pas éclater en sanglots; je cherchais à cacher à ceux qui m'entouraient, le travail d'âme qui s'accomplissait en moi; seul, un jeune homme de mon âge en savait quelque chose.

Le troisième jour — un samedi — Monsieur G. vint, en compagnie d'un ami, nous faire visite. Après s'être entretenu avec mes parents, il s'adressa à moi, le plus jeune de la famille, et me demanda si ma place était prête dans la maison du Père. (Jean XIV.) Je ne pus répondre que par un long sanglot, ce qui n'étonna pas peu tous ceux qui en furent témoins. Monsieur G. me rappela plusieurs passages de l'Écriture et me fit remarquer, d'une façon particulière, ceux d'Éphésiens II, 13-18, qui parlent de Christ comme étant notre paix. Oh! quelle difficulté j'avais pourtant à me confier dans le Sauveur, dont j'entendais parler si souvent!

Le dimanche se passa encore sans apporter de changement à mon état; et le lundi matin, Monsieur G., devant reprendre le chemin de son pays, vint de bonne heure pour me faire encore une visite. Il me pressa d'aller au Sauveur, afin d'être du nombre de ceux qu'il viendra chercher pour les introduire dans la maison du Père auprès de Lui. Cette dernière invitation me fut adressée près de la maison, car je sortais pour aller aux champs.

Maintenant seul, dans un champ de pommes de terre, à l'écart comme Pierre dans la nacelle avec le Sauveur, je me disais: Que va-t-il pourtant m'arriver? cet envoyé du Seigneur est parti te laissant encore dans le même état, dans tes péchés, sans paix et sans repos! As-tu peut-être méprisé les appels du Sauveur à tel point qu'il soit trop tard pour toi d'être sauvé? La détresse me saisissant

à la pensée de retomber dans l'indifférence, je me jette à terre où j'étais, en disant: Aie pitié de moi, pauvre pécheur perdu! Le sentiment de ma culpabilité me plongeait presque dans le désespoir.

Après le dîner, étant près de la maison, couché la face contre terre, j'entendis la conversation de quelques personnes sur les beautés de la nature, mais cela me laissait froid et me donna le désir de m'éloigner au plus tôt. Je retournai donc à mon travail, mais avant mon départ, ma mère s'approcha de moi et me demanda avec intérêt: « Que t'a dit M. G. ce matin? » — « Il m'a dit, » lui répondis-je, « si je désirais être un enfant de Dieu. » — « Eh! bien, » fit-elle, « si tu le désires, cela se réalisera assurément. »

Quel soulagement cette parole m'apporta! Elle fut pour moi, comme celle qui fut adressée à Bartimée l'aveugle (Marc X, 49) par ceux qui l'entouraient: « Aie bon courage, lève-toi, il t'appelle. »

Le court entretien que j'eus avec ma mère eut pour effet de diriger mes pensées vers elle. En chemin, je m'arrêtai pour remercier Dieu de me l'avoir donnée: ne pensait-elle pas à mon bien sans cesse? Elle venait de faire renaître l'espérance de la délivrance dans mon cœur angoissé. Mais, me dis-je aussitôt: « Combien souvent ne l'as-tu pas chagrinée par ta désobéissance? » « Il est juste, » ajoutai-je en moi-même, « que, ce soir, tu lui fasses une confession sincère des actes méchants dont tu l'as souvent payée en retour de sa tendresse et de

tous ses bons soins! » Puis, comme le fils prodigue repentant, je formulai ma confession... mais, à ce moment-là, je fus arrêté par la réflexion suivante: « Si ta mère, à n'en pas douter, te pardonnera, Dieu a-t-il le cœur moins tendre que ta mère? Ne t'accueillera-t-il pas encore mieux qu'elle? » Alors, plein de confiance en ce Dieu de bonté, dont l'amour de ma mère m'avait révélé l'amour, je lui confessai mes nombreux péchés, en ajoutant, pour la première fois: « Je sais que tu ne repousseras pas un pécheur tel que moi! »

A peine avais-je fini ma prière, qu'il me donna comme réponse les paroles suivantes: « **Si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé.** » (Romains X, 9.) Les trois derniers mots du passage me furent appliqués avec une telle puissance que le lourd fardeau qui m'accablait me fut subitement enlevé. Je jouissais maintenant d'une paix parfaite. Impossible de décrire le bonheur qui remplissait mon cœur et qui me porta à louer et à adorer le Dieu de toute grâce, que je pouvais maintenant, dans la conscience d'une relation intime, appeler du doux nom de « Père. » J'avais quitté la maison en pleurant, mais j'y rentrais, le soir, avec chant de triomphe.

Quelle joie remplissait notre maison ce soir-là! et non seulement notre demeure, mais aussi le ciel même: une brebis retrouvée réjouissait le cœur du Sauveur et les anges de Dieu. Je possédais la certitude que le Seigneur avait préparé ma place dans

la maison du Père; et je pouvais aller maintenant me livrer au repos d'un cœur heureux, délivré de l'angoisse et de la crainte que j'éprouvais ce certain soir à la suite de la lecture du récit si solennel de la « Bonne Nouvelle. » En me rendant dans ma chambre, je disais: « Je peux maintenant me coucher et dormir en paix » (Psaume IV, 8), et ma sœur aînée, qui était près de moi, ajouta: « Béni soit le Seigneur pour sa bonté! » Je puis maintenant dire encore: Oui, loué soit-il à jamais!

Chers jeunes lecteurs, il vaut certes la peine de s'occuper sérieusement d'une question aussi importante que celle du salut éternel de votre âme, et cela sans retard. Vous ne serez véritablement heureux qu'en jouissant de la paix avec Dieu et en suivant le bon Berger. Je puis vous dire que ces trente-deux années écoulées depuis ma conversion, ont été remplies des soins, de la grâce et de la patience de ce miséricordieux et fidèle Sauveur; et il en sera certainement ainsi pour vous aussi. Mais venez à lui sans renvoyer davantage. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux III, 15.)



Avant de terminer, un mot aux mères de famille: Ne vous laissez pas dans l'accomplissement de la tâche que le Seigneur vous a confiée dans l'humble sphère où vous vous trouvez, car ce service est d'un grand prix à ses yeux. Qu'il vous accorde la

sagesse et le dévouement nécessaires pour élever vos enfants selon ses enseignements. Dirigez de bonne heure ces jeunes cœurs vers Celui qui a donné sa vie en rançon pour tous (1 Timothée II, 6), et sachez compter sur sa grâce pour qu'ils soient manifestés pour lui.

Combien il est important — dans ces temps de déclin surtout — que nos enfants soient mis journellement en rapport avec la Parole de Dieu et aient sous les yeux l'exemple fidèle de leurs parents. Le Seigneur vient bientôt, et l'occasion de le servir ainsi sera passée pour toujours. Il veut nous encourager lui-même par sa Parole, nous disant : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Corinthiens XV, 58.)

Puisse-t-il en être ainsi de nous, à la gloire de son saint Nom !



Un fidèle témoin du Seigneur.

Lorsqu'en l'année 1620, l'empereur Ferdinand, à la tête de ses nobles et de ses chevaliers, eut écrasé les patriotes bohémiens à la Montagne Blanche, près de Prague, le protestantisme reçut son coup de mort en Bohême. L'empereur prit aussitôt des mesures décisives pour éteindre le flambeau

de l'Évangile qui, depuis les jours de Jean Huss, n'avait cessé de briller dans le pays. Huit mois après la bataille, vingt-six notables furent condamnés à périr sur l'échafaud. Les pasteurs furent chassés, les églises fermées, les Bibles brûlées, et le sol de la Bohême se rougit du sang des martyrs.

Tous ceux qui pouvaient émigrer le firent; mais les malheureux qui restaient n'échappaient à une mort certaine qu'en abjurant leur foi ou en cachant soigneusement leurs convictions. Un demi-siècle plus tard, il aurait été difficile, pour un observateur superficiel, de découvrir la moindre trace de ce qui avait été la florissante Église Évangélique de Bohême. Elle semblait détruite à toujours. Mais, sous les ruines, la vie subsistait encore et, dans cette scène de mort et de désolation, se cachaient de fidèles témoins du Seigneur. Semblables aux sept mille hommes d'Israël, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, ils gardaient secrètement la foi de leurs pères.

De ce nombre, était un homme de nom de Gileh, qui habitait, au commencement du dix-huitième siècle, le village de Luborg, en Bohême. Ses enfants surprenaient souvent leur père occupé à déchiffrer les pages d'un gros livre, qu'il baignait de ses larmes. Il n'osait leur dire quel était ce livre, par crainte d'être découvert; mais il cherchait à inculquer à leurs jeunes esprits les principes de l'Évangile. De plus, craignant, pour eux, l'influence des fausses doctrines du catholicisme, et redoutant

même de les voir dans la société d'enfants se trouvant en contact avec ces doctrines, ce père dévoué entreprit de faire lui-même l'éducation de sa famille.

Il ne put cependant mener son dessein à bonne fin; il mourut, tandis que ses enfants étaient encore petits. Son dernier regard fut pour le précieux volume qu'il avait fait apporter sur son lit. Il s'en alla, serein et tranquille, auprès du Seigneur; n'avait-il pas remis ses bien-aimés à Celui qui prend soin de l'orphelin?

Nous ne savons rien de la plupart des enfants Gileh. Mais Jean, celui dont je désire vous raconter l'histoire, a laissé derrière lui le souvenir d'un fidèle témoin de Christ. Il avait onze ans à la mort de son père, et les exhortations de celui-ci semblent avoir fait une profonde impression sur son âme enfantine. Nous ignorons si sa mère vivait encore; cependant, la suite du récit nous ferait supposer que notre héros était complètement orphelin. Il dut bientôt quitter la maison paternelle et chercher à se frayer un chemin dans le monde. Tout d'abord, il se plaça chez un parent éloigné comme domestique de ferme. Dans cette nouvelle position, il aurait pu facilement se laisser corrompre par les mauvais exemples que lui donnaient ses compagnons, mais ces hommes grossiers et débauchés haïssaient le jeune garçon et l'abreuyaient de moqueries et de mauvais traitements. Souvent, la nuit, dans l'écurie où il couchait, le pauvre en-

fant arrosait de ses larmes le foin qui lui servait de lit; mais là, du moins, il pouvait pleurer en paix. Il « portait le joug dès sa jeunesse, » et, plus tard, il apprit à remercier Dieu pour le dur apprentissage qu'il dut faire de la vie.

Mais le moment de la bénédiction n'était pas encore venu pour Jean. A l'âge de dix-neuf ans, il quitta la ferme et entra au service d'un tailleur qui s'engagea à lui enseigner son métier. Ce tailleur était un homme léger, dépourvu de principes religieux, et il eut bientôt fait d'entraîner Gileh dans la mauvaise voie où il s'était lui-même engagé. Mais, dans le cœur de Jean, subsistait encore le germe de la vie spirituelle. Tandis qu'il se plongeait dans les délices du péché, il se trouvait malheureux, et, dans son cœur, naquit le désir de se lever et de s'en aller vers son Père. Mais il ne savait rien de Christ; le vrai chemin qui conduit à Dieu, et ses meilleures résolutions n'aboutissaient qu'à de lamentables échecs. Et pourtant, le Père l'attirait toujours.

Un jour, un livre, dans lequel étaient racontées les souffrances et la mort de Jésus, lui tomba entre les mains; en lisant ce récit, et en regardant une gravure représentant le Sauveur sur la croix, Jean se sentit si ému qu'il ne put retenir ses larmes. Une voix intérieure semblait lui dire: « Vois ce que le Seigneur Jésus a souffert pour toi. Tu ne l'aimais pas, toi; tu ne pensais pas à lui; au contraire, tu l'affligeais par la multitude de tes

péchés. » Cette pensée s'empara de l'âme de Gileh à tel point qu'il en perdit le sommeil; son agitation était si grande qu'il ne trouvait de repos ni jour, ni nuit. Dans son angoisse, il chercha du secours auprès de ceux qu'il jugeait devoir être plus éclairés que lui. Il s'adressa d'abord à un sien cousin, catholique romain fort dévot; celui-ci lui assura que de semblables pensées n'étaient que des tentations du diable, et il conseilla à Jean de l'accompagner dans un pèlerinage qu'il allait faire en Moravie; là, il regagnerait sûrement son repos d'esprit! Gileh obéit à son naveugle conducteur; il accomplit le pèlerinage et s'attacha à remplir scrupuleusement toutes les cérémonies prescrites. Mais il revint de son voyage plus malheureux que jamais.

A quelque temps de là, comme il travaillait de son métier, il eut l'occasion de passer quelques jours sous le toit d'un homme qui, non seulement possédait la connaissance de la vérité, mais encore avait réalisé dans son cœur la puissante efficace de la grâce de Dieu; cet homme faisait partie de ce petit troupeau de fidèles qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal. Il se mit à observer de près le jeune Gileh, et ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait dans son âme. Le chrétien entra en conversation avec Jean qui, bientôt, s'en ouvrit à son nouvel ami de toutes ses angoisses et ses perplexités. La vieille mère du maître de la maison prenait part à ces entretiens; elle racontait, avec larmes, comment, après que les Frères

de Bohême eurent été persécutés et exilés, elle et ses compagnons se rassemblaient secrètement dans une de leurs habitations pour lire et prier ensemble; comment, après avoir été découverts et dispersés, ils se rencontraient dans les prairies avoisinant le village, jusqu'à ce qu'enfin toute réunion ayant été prohibée, les Bibles et les autres ouvrages religieux avaient été confisqués par les prêtres.

Ces simples récits rappelèrent à notre héros les livres que son père aimait tant; il se souvint aussi des précautions qu'il prenait pour ne pas être surpris tandis qu'il les lisait. Il désira rentrer en possession de ces précieux volumes et, pensant, avec raison, que le frère de sa mère devait se les être appropriés, il écrivit sans tarder à son oncle, réclamant fort sèchement ce qu'il considérait comme son bien. L'oncle, alarmé par le ton de la lettre, jugea prudent de se montrer accommodant. « Il revient d'un pèlerinage, pensa-t-il; qui sait les ordres que les prêtres auront pu lui donner au sujet de ces livres? Si je refuse, je serai peut-être dénoncé. »

(A suivre.)

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

« Qui est donc mon prochain ? » Cette question fut posée, un jour, par un pauvre garçon, le jeune William M., à son maître d'école du dimanche.

« Pourquoi désires-tu savoir cela ? » demanda en souriant le moniteur.

« Parce que, » répondit le garçon, « j'ai lu, il y a quelques jours, en Luc X, 27, ces paroles : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. »

« Qu'est-ce que tu trouves de si difficile dans ce passage ? » demanda le maître.

« Hélas ! » reprit William, « je sais bien que je n'aime Dieu que peu et que je l'oublie souvent. Mais en songeant à sa bonté, en pensant comme il nous soutient hcaque instant de notre vie et nous donne de quoi nous nourrir et nous vêtir, et qu'il a livré son bien-aimé Fils unique à la mort pour nous, alors, alors... »

« Eh bien ! quoi alors, mon enfant ? »

« Eh bien ! il me semble que l'on est obligé de l'aimer, » continua le garçon, « du moins je puis comprendre que c'est mon devoir de l'aimer en retour ; mais, quant à la seconde partie de ce commandement, je ne la comprends pas ; je ne sais pas ce que veut dire : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

« Et pourquoi pas ? »

Le garçon se tut un instant. Puis, il reprit : « Je veux vous le dire franchement, monsieur. Je ne sais vraiment pas si je devrais vous le dire, mais je désirerais fort accomplir le commandement de Dieu. Mon plus proche voisin est un méchant homme, qui ne fait que boire, blasphémer et jurer. Sa femme est aussi souvent ivre, et elle se dispute avec son mari de la manière la plus affreuse; elle envoie même ses enfants mendier. Eh bien! est-ce que je dois aimer ces gens? Non, je ne puis pas les aimer, même si je le voulais; je désire n'avoir rien du tout à faire avec eux. »

« Ainsi, tu penses, William, » reprit le maître, « que Dieu nous a donné ce commandement en prévoyant que nous ne pourrions pas le suivre, n'est-ce pas ? »

« Non, certainement pas, monsieur : c'est là précisément la raison qui m'empêche de le comprendre. »

« Eh bien! nous allons examiner cela de plus près. Tu penses être invité par ces paroles à avoir des relations avec tes méchants voisins. Et cependant, tu sais que la Parole de Dieu, dans d'autres passages, nous prévient contre une telle compagnie. N'est-ce pas vrai ? »

« Certainement, » reprit William.

« Peux-tu me citer un passage dans lequel nous sommes mis en garde contre une telle compagnie ? »

« Oh! oui, » reprit William, « nous venons justement d'en apprendre deux par cœur dernièrement; l'un était ainsi: « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (1 Corinth. XV, 33), et l'autre: « N'entre pas dans le sentier des méchants et ne marche pas dans la voie des iniques. » (Proverbes IV, 14.)

« Très juste; et comme la Sainte Ecriture ne se contredit jamais, tu peux comprendre que ces paroles ne peuvent pas t'inviter à avoir des relations avec des personnes qui ont une marche impie. C'est pourquoi, voyons comment le Seigneur Jésus lui-même explique la chose. Lorsque ce docteur de la loi, en Luc X, posa au Seigneur la même question que toi, quelle réponse lui fut donnée? »

« Le Seigneur lui raconta la parabole d'un homme qui tomba entre les mains des voleurs, fut dépouillé et couvert de blessures; et ces hommes le laissèrent à demi-mort. Par aventure, un sacrificateur passa en cet endroit et, apercevant le malheureux, il continua son chemin; pareillement un lévite. Mais un Samaritain, voyant le pauvre homme baigné dans son sang, vint à lui, banda ses plaies, y versa de l'huile et du vin, et l'ayant mis sur sa propre bête, il le mena dans l'hôtellerie, où on continua à le soigner. »

« Très bien. Que répondit alors le docteur de la loi à la question que lui posa le Seigneur Jésus: « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs? »

« Celui qui a usé de miséricorde envers lui, » répliqua William.

« Cela ne te montre-t-il pas qui est ton prochain ? » demanda le maître.

« Une personne quelconque à qui nous pouvons témoigner de la miséricorde et de la bonté, » répondit le garçon.

« Oui, » reprit le maître. « Les méchantes personnes dont tu parlais tout à l'heure ne sont donc pas tes prochains par le fait qu'elles demeurent près de toi. D'après le sens de l'Évangile, elles ne pourraient être considérées comme tes prochains que si tu pouvais, d'une manière ou d'une autre, leur témoigner de la bonté. Tu transgresserais les commandements de l'Écriture Sainte, si tu recherchais leur compagnie ou t'amusais avec leurs enfants, pendant qu'eux restent dans le mal et profanent le nom de Dieu par des juréments et des imprécations. Par contre, si tu les voyais dans la maladie ou la misère, et que tu les visites et puisses leur venir en aide, tu agirais tout à fait d'après l'Évangile. Et si tu pouvais leur faire ce que toi tu attendrais d'autres dans une position semblable, tu fournirais la preuve que tu aimes ton prochain comme toi-même, par le fait que tu cherches à lui faire ce que tu aimerais qu'on te fit. »

(A suivre.)

Réponses aux questions du mois de janvier.

1. — Son manque de droiture (v. 28-29); son manque de courage (v. 43).
2. — Matthieu XII, 3-4; Marc II, 25-26; Luc VI, 3-4.
3. — Dans 1 Samuel XXI, nous voyons la faiblesse de David comme homme; les psaumes XXXIV et LVI, nous montrent sa confiance complète en Dieu, malgré les circonstances.
4. — Psaumes LVII, CXLII et LII.
5. — Psaume LXIII, 1.

Questions pour le mois de février.

A lire 1 Samuel XXIV à XXXI.

1. — Trouver dans ces chapitres l'illustration de Romains XII, 19, et de Proverbes X, 24 (a).
2. — Trouver en Proverbes XV deux versets s'appliquant à la conduite d'Abigaïl et de Nabal.
3. — Quel motif poussa David à se réfugier chez Achish une seconde fois, et dans quelle faute cela l'entraîne-t-il?
4. — Quel moyen Dieu employa-t-il pour ramener David dans le bon chemin?
5. — Quel ennemi d'Israël est écrasé par David?
6. — Les habitants de Jebès de Galead avaient-ils quelque raison spéciale pour agir comme ils le firent au chapitre XXXI?



Tu aimeras ton prochain comme toi-même

(suite et fin.)

« Mais je n'ai rien à donner, » objecta William.
 « Vous savez que mes parents sont pauvres et que nous n'avons que tout juste pour nous; il ne m'est donc pas possible d'accomplir cet ordre de l'Évangile. »

« Mon cher ami, » reprit le maître, « tu as sans doute déjà entendu ce proverbe: Là où il y a la vo-

lonté, il y a aussi le chemin. Tu connais la parabole de cet esclave qui avait reçu un talent seulement, qu'il n'employa pas au service de son maître. Si tu n'as reçu qu'un seul talent, ne le cache pas dans la terre. Peut-être ne peux-tu pas faire beaucoup pour soigner les malades, nourrir ceux qui ont faim, et vêtir les pauvres, parce que le temps te manque et que tu as à peine assez pour toi de quoi te nourrir et te vêtir. Mais tu peux t'adresser avec amabilité à ceux à qui tu parles; tu peux donner un bon exemple par ta conduite; tu peux, puisque tu connais le Seigneur, prier pour les malheureux et ceux qui sont dans le besoin. Mais, avant tout, souviens-toi que c'est précisément l'amour pour Dieu qui est le mobile qui rend capable de témoigner de l'amour à son prochain. Si tu vis dans la prière, et marches avec un cœur sincère devant Dieu, cela te réjouira d'en amener d'autres à ce Dieu qui a révélé, de la manière la plus éclatante, son amour dans le don de son Fils pour les pécheurs. Notre prochain est donc une personne quelconque à qui nous pouvons rendre n'importe quel service, ou que nous pouvons consoler, encourager, soulager; et ce service, si petit qu'il puisse paraître, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide, s'il est fait dans la foi et dans l'amour, il réjouit le cœur de Dieu. Ainsi, tu vois qu'il se trouve là un vaste champ d'activité pour toi, et tu peux être assuré que si, étreint par l'amour de Christ, tu en amènes d'autres dans la proximité de

cet amour, tu auras accompli le commandement du Seigneur aussi fidèlement, si ce n'est plus encore, que si tu avais donné tout ton avoir aux pauvres. »

Ainsi parla le maître, et William M. parut satisfait.

Plusieurs années s'écoulèrent après cet entretien. William était entré comme apprenti dans une maison de commerce. Bien que ses parents fussent pauvres, ils avaient envoyé régulièrement leur garçon à l'école; il fréquentait aussi les cours du soir pour compléter son instruction. Il étudiait avec ardeur et application. Mais, depuis quelque temps, les parents remarquaient chez leur fils une activité extraordinaire. Aussitôt rentré à la maison, il prenait sur son étagère sa petite Bible, la mettait dans sa poche et sortait. Comme c'était encore trop tôt pour aller à ses cours qui, du reste, ne se donnaient qu'à certains soirs de la semaine, ses sorties, qui se répétaient chaque jour, devaient évidemment avoir un autre but. Aussi, un soir, sans se faire remarquer, le père le suivit, et où pensent mes jeunes lecteurs qu'il le trouva?

Dans la chambre d'une pauvre chaumière, un pauvre garçon était couché, atteint de phtisie; William était assis à côté de son lit et lisait au malade, qui lui-même ne savait pas lire, une portion de la Bible. Il avait désiré savoir qui était son prochain, et maintenant il l'avait trouvé. Il avait désiré pouvoir accomplir le grand commandement: aimer son prochain comme soi-même, et le Sei-

gneur lui avait donné une occasion de le réaliser. Oui, en effet, là où il y a la volonté, là est aussi le chemin. William avait entendu parler de ce garçon; on lui avait dit combien il souffrait et, en même temps, qu'il n'était pas encore sauvé, mais qu'il allait au-devant de la mort avec crainte et tremblement et, poussé par l'amour de Christ, il était venu en hâte auprès de lui. Il lui apporta l'eau vivifiante de la Parole de Dieu et l'âme altérée de l'enfant mourant qui, pour la première fois, entendait les paroles de la vie éternelle, se ranima à cette source inépuisable. Dans ses derniers moments, il s'attacha avec foi à Celui qui a dit: « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi; » « Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra, » et: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » De cette manière, William réalisait ce qu'il avait appris. Il se servait, selon ses faibles forces, du talent que Dieu lui avait confié.

Ressembles-tu à ce garçon, mon jeune lecteur? Il va sans dire qu'il te faut tout d'abord avoir été amené à Jésus par la grâce et avoir trouvé, dans son sang, le pardon des péchés, la vie et la justice, avant que tu puisses aimer réellement Dieu et ton prochain. Mais, si tu as goûté combien le Seigneur est bon, laisse-toi alors diriger par l'Esprit de Celui qui t'a aimé jusqu'à la mort, et qui ne veut pas laisser le plus petit service, la plus petite peine, sans sa récompense.

Entretiens sur le livre de Jonas.

CHAPITRE IV

Jonas et le kikajon.

Jonas entre maintenant dans une phase nouvelle d'expériences. Vous avez sans doute remarqué, en lisant la Parole, que Dieu nous y révèle souvent les fautes de ses serviteurs les plus éminents. Il veut ainsi nous donner à connaître ce que sont nos cœurs naturels, et faire ressortir à nos yeux les richesses de sa miséricorde. Il veut aussi nous rendre plus sensible cette vérité qu'à lui seul est due la louange du bien qui se manifeste chez les siens et la gloire de leur salut. Nous pouvons bien nous écrier avec le psalmiste: « Non point à nous, ô Eternel, non point à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bonté, à cause de ta vérité. » (Psaume CXV, 1.)

De tristes choses vont encore se passer entre Dieu et Jonas. Nous avons vu de quelle bénédiction le Seigneur avait accompagné son message. Cet admirable résultat de son ministère ne le remplira-t-il pas de joie, et ne louera-t-il pas de toute la force de son âme Celui qui a daigné le choisir pour devenir l'instrument de si grandes choses? Au contraire, « Jonas trouva cela très mauvais et il fut irrité. » (IV, 1.) Une fois déjà, il n'avait pas trouvé la volonté de Dieu « bonne, agréable et parfaite »

(Romains XII, 2), et, maintenant encore, il ne la trouve point telle. Les menaces qu'il a prononcées contre Ninive n'ayant pas eu leur effet, il se persuade que Dieu sera réputé menteur et lui, Jonas, faux prophète. Il ne comprend pas que l'opinion des hommes est sans valeur, et que Dieu ne saurait compromettre sa gloire en faisant grâce aux pécheurs. Occupé de sa propre importance, le bonheur de Ninive l'intéresse et le touche peu. Bien qu'étant lui-même un objet de la miséricorde divine, il ne veut pas que d'autres en jouissent à leur tour. Son égoïsme le rend inquiet, mécontent, volontaire, ingrat.

Tel est le cœur humain, le mien, le vôtre, ami lecteur. La Bible est un miroir où se reproduit fidèlement notre image. « Comme dans l'eau, le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond à l'homme. » (Proverbes XXVII, 19.) L'égoïsme nous caractérise tous. Trop souvent, il nous empêche d'annoncer nous-mêmes à ceux qui vont périr le seul Nom qui soit donné parmi les hommes par lequel ils puissent être sauvés. La propre volonté que manifeste Jonas et son ingratitude ne sont-elles pas aussi des traits de notre nature déchue? Aussi quel besoin n'avons-nous pas de nous humilier devant Celui qui nous supporte, d'aller journellement à lui et de lui demander son secours et sa grâce pour marcher dans le jugement de nous-mêmes, afin que sa puissance s'accomplisse dans notre infirmité!

La malice et la dureté de cœur du prophète se manifestent dans la requête qu'il adresse à Dieu : « N'était-ce pas là, » dit-il, « ma parole, quand j'étais encore dans mon pays ? C'est pourquoi j'ai d'abord voulu m'enfuir à Tarsis, car je savais que tu es un Dieu qui fais grâce et qui es miséricordieux, lent à la colère et grand en bonté et qui te repens du mal dont tu as menacé ; et maintenant, Eternel, je t'en prie, prends-moi ma vie, car mieux me vaut la mort que la vie. » (IV, 2, 3.)

Quel contraste entre cette prière et celle que Jonas avait adressée à l'Éternel dans le ventre du poisson ! Dans les sombres profondeurs de l'abîme ses paroles respiraient l'humiliation, la soumission au jugement de Dieu, la confiance, mais, maintenant, sa requête est toute empreinte d'orgueil, de dépit et de passion. Pauvre Jonas ! Où est donc sa piété maintenant et où est son sens ? S'il rappelle sa désobéissance, il n'ajoute pas un mot qui témoigne de la douleur, mêlée de gratitude, que ce souvenir devait produire en lui. S'il parle de la bonté de Dieu, c'est comme pour lui en faire un reproche. Ce qui a fait la joie et la consolation de tant de pauvres pécheurs est ce qui le remplit de tristesse et de douleur. Il s'irrite de ce que Dieu n'a pas enseveli les Ninivites sous les débris de leur cité.

Méchant Jonas ! direz-vous peut-être, mes chers enfants. Mais prenons-y garde ! c'est notre cœur qui s'étale si tristement devant nos yeux, quand nous lisons cette histoire. Le chrétien qui en a quel-

que peu sondé la plaie se reconnaît bien dans ce tableau et s'écrie : « Je suis cet homme-là ! »

Un trait frappant de notre nature se manifeste dans les paroles de Jonas : c'est l'esprit de justification personnelle. Il ne rappelle sa révolte que pour essayer de l'excuser. « Je savais bien, » dit-il, « que tu es charitable, et j'avais bien prévu que ton pardon, contredisant ma prédication, me ferait passer pour un faux prophète ; c'est pourquoi je me suis enfui. » Combien, en lisant ces paroles, nous pouvons, n'est-ce pas, demander au Seigneur de mettre en nous, par sa grâce, cet esprit humble qui lui donne toujours droit et se donne toujours tort, et ce cœur charitable qui se réjouit de savoir que sa bonté demeure à toujours.

Détournons un peu nos regards du triste tableau que nous présente le cœur de l'homme, pour les porter sur la révélation du cœur et de la gloire de Dieu qui brille dans ce passage. Il est, en vérité, le « Dieu qui fait grâce, et qui est miséricordieux, lent à la colère et grand en bonté. »

C'est la révélation que Dieu fit à Moïse, en réponse à la demande de son serviteur de lui faire voir sa « gloire. » Dieu lui dit : « Je ferai passer toute ma **bonté** devant ta face. » (Exode XXXIII. 18-19.) Le nom glorieux qui révèle les perfections du caractère de Dieu dans ses voies envers nous, a été répété de siècle en siècle par tous les hommes de foi qui se sont succédé sur la terre. Il est « miséricordieux, » la source unique, éternelle, souve-

raine, de la miséricorde, dont le coupable a besoin dans sa misère, « faisant grâce. » Combien richement ces caractères de Dieu ont été manifestés dans le don et le sacrifice de son Fils bien-aimé, « lent à la colère. » Il menace et il attend. Chaque péché est un attentat à sa sainteté et mérite la mort; cependant, il suspend le coup de sa vengeance. Il crie au pécheur: « Repens-toi, et tu vivras. » Tel est l'amour de Dieu, que peuvent proclamer ceux qu'il a « réconciliés avec lui-même par Christ. » Il se « repent du mal dont il a menacé. » C'est là ce qu'il fait à l'égard de Ninive, « la ville de sang, toute pleine de fausseté et de violence. » (Nahum III, 1.) Quel contraste entre le Maître et le serviteur! Tandis que Jonas veut la ruine de Ninive qui ne l'avait point offensé, Dieu pardonne à la ville inique, dont « la méchanceté » était « montée » devant lui (Jonas I, 1), sa compassion s'étendant jusqu'aux animaux qu'elle renfermait, comme pour accomplir cette parole du psalmiste: « Eternel, tu sauves l'homme et la bête. » (Psaume XXXVI, 6.)

Ce n'est pas seulement sur Ninive qu'il étend l'aile de sa miséricorde, c'est à Jonas aussi qu'il fait grâce. Il ne lui reproche pas même sa désobéissance, d'autant plus coupable qu'il connaissait l'Eternel et avait déjà fait tant d'expériences propres à le rendre humble, miséricordieux, soumis. Il lui parle avec amour, il raisonne avec lui, comme ferait un père tendre avec un enfant revêche, qu'il veut ra-

mener au droit chemin. « Et l'Éternel dit: Fais-tu bien de t'irriter? » Que de bonté et de pitié aussi dans ce reproche! Telle est donc la nature humaine, et telle la gloire de Dieu, qui brille dans le déploiement de ses compassions et de sa patience envers sa pauvre et misérable créature. A mesure que nous sondons davantage la profondeur de notre chute, nous découvrons aussi la profondeur de cette grâce qui surabonde là où le péché a abondé. Dieu se fait connaître à nous comme celui qui « pardonne l'iniquité, la transgression et le péché. » (Exode XXXIV, 7.) Il est à la fois le Dieu juste et Sauveur. Ce fut pour accomplir cette parole qu'il descendit lui-même dans la personne du Fils de son amour, qui prit sur lui notre malédiction et souffrit à notre place la mort de la croix. Au reste, la « bonté » de Dieu est une bonté souveraine, qui choisit librement ses objets. Aussi l'Éternel dit à Moïse: « Je crierai le nom de l'Éternel devant toi; et je ferai grâce à qui je ferai grâce, et je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde. » (Exode XXXIII, 19.)

La Bible entière est remplie des témoignages de la souveraineté de Dieu, selon laquelle, par exemple, il épargna Ninive, ensuite de sa repentance, tandis que Sodome et les villes de la plaine furent livrées à une complète destruction, leur iniquité étant montée jusqu'aux cieux.

Il y a encore un caractère de Dieu qu'il manifeste dans ses voies envers les hommes: « Il ne tiendra

nullement le coupable pour innocent.» (Nahum I, 3; Exode XXXIV, 7.)

Le peuple d'Israël, justement humilié sous la main de Dieu depuis des siècles, à cause de sa rébellion et de son rejet du Messie, proclame de fait parmi les nations, que Dieu ne tient pas le coupable pour innocent. C'est aussi parce qu'il est l'Éternel « qui ne change point, » que les fils d'Israël ne sont pas consumés, et que, jusqu'à cette heure, on les a vus survivre à tant de révolutions qui ont englouti d'autres peuples. Enfin, parce qu'il est « le Dieu miséricordieux et faisant grâce, » il s'apprête, après les avoir justement châtiés, comme il avait châtié Jonas, leur symbole, à pardonner leurs transgressions, car, dit-il, « je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché. » (Jérémie XXXI, 34.) Alors, pendant que l'histoire de ce peuple réalisera pleinement le nom de l'Éternel, leur bouche en proclamera la gloire. (Michée VII 18-20.)

Nous aimons à nous transporter, par la pensée, dans ces temps bienheureux où chacun des traits glorieux qui composent le nom de l'Éternel se vérifiera aussi envers l'humanité entière, ces temps où les nations se réjouiront avec son peuple; où elles chanteront avec lui: « Poussez des cris de joie vers l'Éternel, toute la terre! Servez l'Éternel avec joie, venez devant lui avec des chants de triomphe. » (Psaume C, 1, 2.)

Revenons maintenant à Jonas. Nous lisons qu'é-

tant sorti de la ville, « il se fit une cabane, et s'assit dessous à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. » (IV, 5.)

Tenace et opiniâtre dans ses pensées, il semble espérer encore que quelque jugement du ciel, en frappant inopinément la ville, viendra réaliser ses vœux.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler ici un coup d'œil bien différent jeté sur une autre ville coupable. C'est celui du Seigneur Jésus, lorsqu'il pleurait sur Jérusalem, où, loin d'être écouté comme l'avait été Jonas, il n'avait rencontré que mépris, inimitié, et où il allait être mis à mort. « Il pleura sur elle, disant: Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix!» (Luc XIX, 41, 42.)

Jonas, plein de dépit, s'assied sous le grossier asile qu'il s'est préparé. Il va bientôt y faire entendre ses plaintes et ses gémissements. Quel contraste entre le triste état d'âme qu'il manifeste et celui de Paul et Silas qui, dans une prison et ayant les fers aux pieds, après avoir été battus de verges, priaient et « chantaient les louanges de Dieu. » (Actes XVI, 25.)

L'asile que le prophète s'était choisi nous apparaît comme l'emblème de tous les faux appuis et de toutes les vaines jouissances d'ici-bas. Pauvres refuges, cabanes d'un jour, impuissantes à nous abriter contre les ardeurs du soleil de l'épreuve. que sont-ils auprès de la sécurité et des douces joies que nous trouvons en suivant les traces du

bon Berger, qui conduit ses brebis dans de verts pâturages et le long des eaux paisibles?

Dieu a compassion de son pauvre serviteur. Il fait croître à ses pieds « un kikajon, et le fit monter sur Jonas, pour faire ombre sur sa tête, » pour le délivrer de sa misère. » (v. 6.) Le kikajon était sans doute une plante à la tige légère, au feuillage abondant, propre à donner, en peu de temps, un frais ombrage. On suppose que c'était le ricin, dont la tige, creuse comme celle du roseau, présente plusieurs nœuds, de chacun desquels jaillissent de larges feuilles qui projettent une ombre précieuse. Cette plante, qui croît rapidement à la hauteur d'un petit arbre, se trouve encore, dit-on, dans les environs des ruines de Ninive.

(A suivre.)

—»0«—

Un fidèle témoin du Seigneur.

(suite).

Les livres furent envoyés à Gileh, qui se mit à les lire avec avidité. La Bible ne se trouvait pas dans le nombre; probablement, les persécuteurs l'avaient confisquée et brûlée bien des années auparavant. Mais l'étude des ouvrages qui demeureraient de reste suffit pour convaincre le jeune homme de l'inanité des formes et des cérémonies auxquelles il s'était astreint. Il déchira donc les images de saints qu'il possédait, livra aux flammes les hymnes qu'il avait chantées dans son pèleri-

nage et fit disparaître de son logement tout ce qui pouvait lui rappeler ses erreurs passées.

La lumière commençait à se faire dans son esprit, mais la Parole de Dieu seule est la véritable « lampe à nos pieds, » et Gileh n'avait jamais ouvert le livre divin. Comment s'en procurer un exemplaire? Un bien petit nombre de Bibles existaient encore en Bohême, et encore étaient-elles jalousement cachées par leurs possesseurs.

Cependant, Gileh avançait dans la connaissance de la vérité; les chrétiens avec lesquels il fut mis en rapport par son premier ami s'en aperçurent bientôt, et ils étaient heureux de l'encourager par leurs conseils. Un de ses frères en Christ réussit enfin à se procurer la Bible tant désirée. Il la prêta à Jean pour quelques jours, ainsi qu'un recueil de cantiques. Le jeune homme, se voyant maintenant au comble de ses vœux, sa joie ne connut plus de bornes. Il commença par copier une trentaine de cantiques; puis, s'enfermant dans sa chambre, il passa de longues nuits à étudier cette précieuse Parole qu'il avait si ardemment désiré avoir entre les mains. Mais, tout d'abord, cette étude ne fit que lui montrer son état de péché et de perdition. Son cœur brisé et contrit ne pouvait encore s'approprier la grâce qui se trouve en Christ et qui pouvait répondre si parfaitement à ses besoins. Il cherchait la paix et, pour lui, il ne semblait y avoir que désespoir. Dans son angoisse, il se demanda si, en quelque lieu du monde, il ne

se trouvait pas des hommes vivant d'après les principes de l'Écriture. S'il pouvait en découvrir de tels, il s'en irait vivre auprès d'eux, même s'il devait se contenter de pain et d'eau pour sa subsistance. Ses amis lui dirent alors que des chrétiens tels qu'il désirait les trouver, habitaient à Gerlachsheim, en Saxe. Quelque temps auparavant, une famille du village de Jean était allée s'établir dans cette localité, et un des frères était attendu prochainement dans le pays. Gileh résolut aussitôt de suivre ce frère à son retour en Saxe.

Les mois d'attente furent pénibles. Les voisins de Gileh, de fervents catholiques, le surveillaient étroitement; ils s'étaient aperçus du changement qui s'était opéré en lui, et le soupçonnaient d'hérésie luthérienne. Une accusation fut même portée contre le jeune homme, et il se voyait menacé d'emprisonnement, lorsqu'enfin son guide arriva. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le 8 septembre 1731, à la tombée de la nuit, Jean Gileh quitta son village natal à l'insu de tous. Il n'emportait avec lui qu'un léger paquet contenant quelques vêtements, et bientôt il se trouva avec son compagnon sur la route conduisant en Haute-Lusitanie. Le quatrième jour, vers le soir, ils atteignirent Gerlachsheim sains et saufs.

Cette localité est un de ces lieux d'asile, fort nombreux à cette époque en Prusse et en Saxe, où les Bohémiens fugitifs s'étaient réfugiés pour échapper à leurs persécuteurs. Un nombre considérable

d'émigrants s'étaient établis dans ce village; ils y formaient une colonie protestante, dirigée par l'excellent pasteur Augustin Schulze.

Schulze était véritablement un fidèle berger pour ce troupeau d'exilés; de plus, sa prédication était pleine de puissance, et il ne se lassait pas de présenter à ses auditeurs Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Une simple adhésion extérieure aux doctrines du christianisme ne le satisfaisait aucunement; il insistait sans cesse sur la nécessité d'obtenir un cœur nouveau.

« Je ne donnerai pas un sou de votre profession chrétienne, répétait-il souvent, si vous n'êtes étroitement unis au Seigneur Jésus. »

Sa simplicité et son humilité étaient si grandes qu'il aurait accepté avec gratitude une réprimande venant même de la bouche d'un enfant. Il encourageait ses frères et sœurs en Christ à lui communiquer franchement leurs impressions, afin qu'ils pussent mutuellement s'entr'aider dans les choses qui concernent Dieu.

Au milieu de chrétiens aussi vivants et aussi sincères, l'âme de Gileh fut abondamment bénie. La prédication du pasteur et l'exemple du troupeau rendaient un éclatant témoignage à la libre grâce qui se trouve en Christ; Gileh ne pouvait demeurer plus longtemps dans le doute. Par la bonté de Dieu, il put saisir pour lui-même le salut que Jésus offre à quiconque croit en Lui; il reçut le pardon et la paix que Christ nous a acquis par son sa-

crifice, et put bientôt unir sa voix aux chants de louange qui s'élevaient continuellement du sein de l'heureuse communauté de Gerlachsheim.

Mais Gilch n'était pas homme à se reposer paresseusement dans la jouissance de ses privilèges. La première pensée d'un chrétien est de faire comme le disciple André qui, aussitôt, s'en alla à la recherche de son frère pour lui dire qu'il avait trouvé le Messie. Notre héros sentit bien vite qu'il ne goûterait aucun repos avant d'avoir été porter les bonnes nouvelles du salut à ses chers concitoyens, en Bohême. Il résolut de tenter l'entreprise, bien qu'il risquât ainsi sa vie ou, du moins, sa liberté.

Mais Gilch marchait bravement en avant, sachant qu'il avait Dieu pour lui. Sa mission fut abondamment bénie. Plusieurs de ses amis et de ses parents se déclarèrent prêts à retourner avec lui à Gerlachsheim. Une troupe de vingt émigrants se trouva ainsi rassemblée, mais, pour plus de sécurité, elle fut divisée en deux bandes. La première se mit en route sous la conduite de Gilch; la seconde devait attendre son retour.

La petite compagnie voyageait de nuit, recherchant des chemins écartés et, pendant le jour, elle se cachait au milieu des forêts et des montagnes. Les pauvres gens n'osaient allumer du feu de peur de se trahir, et ils ne pouvaient manger à leur faim que s'ils rencontraient sur leur route l'habitation de quelque frère en la foi.

Les fuyitifs atteignirent enfin leur destination, mais il restait en Bohême ceux qui attendaient anxieusement le retour de Gileh; l'infatigable messager se remit donc en route presque aussitôt. Il était, cette fois, accompagné par deux frères de Gerlachsheim et par un habitant de Hemersdorf qui lui était inconnu. Pour complaire à ce dernier, Gileh modifia quelque peu son itinéraire habituel, et se sépara de ses deux amis. Mal lui en prit, car cette complaisance intempestive conduisit les voyageurs dans le voisinage de la ville de Leutomischl. Épuisés de fatigue, ils se couchèrent dans une prairie, dont l'herbe fraîchement coupée leur offrait un lit moelleux, et là, ils s'endormirent profondément. Mais le repos de Gileh fut troublé par un rêve étrange. Il crut voir s'avancer vers lui le marguillier de Leutomischl, accompagné d'un prêtre jésuite; ces deux personnages avaient dessein de l'arrêter et de le conduire en prison. Au même moment, il lui sembla que quelqu'un le prenait par les épaules et le secouait énergiquement. Gileh se réveilla en sursaut, regarda autour de lui et ne vit personne; seulement, une voix au dedans de lui semblait lui dire: « Lève-toi et t'échappe sans perdre un instant. »

Jean éveilla son compagnon et lui raconta son rêve. Mais l'autre, fatigué et impatienté, se retourna sur l'herbe en disant qu'il ne croyait pas aux rêves et qu'il voulait dormir. Gileh se laissa persuader et, bien que tremblant de tous ses mem-

bres, il se décida à se reconcher. Il allait se rendormir, lorsqu'un bruit de pas qui s'approchaient rapidement le fit tressaillir. Les personnages mêmes qui s'étaient présentés à lui en rêve, ayant découvert la retraite des voyageurs, s'avançaient vers eux et, bientôt, les malheureux se virent enchaînés et conduits en prison.

Ce fut là, pour Gileh, un moment d'angoisse mortelle. Il sentait qu'il avait méprisé un avertissement divin et sa conscience lui adressait d'amers reproches. Et maintenant, quelles souffrances physiques et morales l'attendaient? Gileh ne se faisait aucune illusion; dans son désespoir, il se demandait s'il resterait fidèle à son Sauveur et si sa foi ne succomberait pas devant les tortures et devant la mort.

Mais le Seigneur n'abandonna pas son serviteur affligé. Il lui accorda, dans son âme, un sentiment tout nouveau de ce qu'était Christ et du privilège qu'il y a à être estimé digne de souffrir pour son Nom; et bientôt, l'assurance et la paix remplirent de nouveau le cœur de notre ami.

Le 30 mai, à dix heures du matin, les deux fugitifs, chargés de fers et escortés par une forte garde de paysans, furent conduits dans la forteresse de Leutomischl. Ce n'était pas là un spectacle nouveau pour les habitants de la petite ville, et les sombres cellules du château ne s'ouvraient pas non plus pour la première fois à des témoins du Seigneur Jésus. Le clergé, soutenu par le bras sé-

culier, était sans cesse aux aguets, prêt à fondre sur toute personne soupçonnée d'hérésie.

Au premier moment, lorsque Gileh se trouva seul dans le donjon, les mains chargées de chaînes et les pieds dans les ceps, il se sentit faiblir. Le courage qui l'avait soutenu sur le chemin de la prison sembla l'abandonner soudain à la perspective d'une longue captivité, aboutissant, selon toute probabilité, à une mort terrible. Sa chair pouvait bien frissonner, car deux jours entiers se passèrent et deux nuits plus affreuses encore que les jours, sans qu'on lui apportât aucune nourriture; ses geôliers voulaient-ils donc le laisser mourir de faim? L'aurore du troisième jour trouva Gileh dans un état d'épuisement complet; mais son âme était restaurée. Il avait crié au Seigneur du sein de sa détresse, et Celui qui est plein de compassion avait renouvelé les forces spirituelles de son faible enfant; il pouvait maintenant s'appuyer en toute confiance sur son Père céleste.

(A suivre.)

—»O«—

**Par la bouche des petits enfants et de ceux qui
tettent, tu as établi ta louange...**

(Psaume VIII, 2 ; Matthieu XXI, 16.)

Que de récits, chers amis, n'avez-vous pas lus dans la « Bonne Nouvelle », touchant de jeunes enfants par lesquels le Seigneur s'est glorifié dans des circonstances bien diverses, justifiant ainsi les

paroles du Psaume VIII, v. 2, inscrites ci-dessus.

Le récit qui va vous être présenté en est une nouvelle application et sera pour vous une occasion de plus de contempler la puissance merveilleuse de la grâce.

Elisabeth était une fillette, dans le cœur de laquelle la grâce et l'amour du Seigneur avaient pénétré dès le tout jeune âge. La personne du Seigneur avait de l'attrait pour elle; elle avait saisi qu'elle était une pécheresse et qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ. Sa paix, sa foi, sa confiance ne furent jamais troublées.

C'est ainsi que le Seigneur Jésus préparait son agneau pour les souffrances qu'il avait à traverser pour sa gloire.

A l'âge de neuf ans, Elisabeth dut, à regret, quitter l'école, minée déjà par la maladie qui devait l'emporter trois ans après. Elle ne se développait pas corporellement, comme les autres enfants de son âge, mais il en était autrement de son âme. dont le Seigneur prenait soin, la formant graduellement en silence.

Au printemps 1904, à la suite d'une pénible crise, le docteur déclara à ses parents que l'état du cœur de leur bien-aimée ne pouvait pas faire espérer une guérison. « Elle peut, » dit-il, « traverser des crises semblables, comme elle pourrait succomber dans une d'elles. »

Dès ce jour, Elisabeth connut la gravité de son état, mais sans en éprouver le moindre trouble.

Elle se confiait dans le Seigneur qui s'était fait connaître à elle comme son Sauveur; elle considérait l'œuvre de la croix accomplie pour elle-même, et sa paix était parfaite.

L'été, très chaud, fut pénible de toute manière; une toux excessive, provoquée par le sang se portant à la gorge, l'accablait; pendant des heures entières, on la voyait en proie à de vives souffrances. Mais jamais une plainte ne s'échappa de sa bouche.

Un soir, à la suite d'une faiblesse, sa mère, la voyant tranquille, les yeux fixés vers la fenêtre, lui dit: « Que fais-tu, ma chérie? » — « J'attends, » répondit Elisabeth; « peut-être que le Seigneur va venir me prendre. » — « Serais-tu joyeuse de t'en aller? » — « Oh! très heureuse pour moi, mais n'en parlons pas; si je pense à vous tous, j'ai de la peine. »

Quelques semaines plus tard, le commencement de cette même conversation, dans un moment semblable, se répéta; mais la fin fut celle-ci: « Maintenant, je suis heureuse à tous égards; pour vous tous, je n'ai plus de peine; je sais que vous serez heureux de me savoir avec le Seigneur; je sais aussi que Lui-même vous consolera. »

Ce fut fini; pendant les deux années et demie qui suivirent, elle n'exprima jamais un regret, à la pensée de quitter cette terre; mais son cœur était rempli de l'amour de son Sauveur et des choses qui l'attendaient quand elle serait auprès de lui.

Durant l'année 1905, elle éprouva un assez grand soulagement; mais, en juin 1906, son état s'aggrava de nouveau, de telle façon que des crises de souffrances très aiguës et de tous genres se renouvelaient journellement; la chère enfant se réjouissait à la pensée que, d'un moment à l'autre, elle allait rencontrer son Sauveur.

Les siens étaient très attristés en considérant les grandes souffrances que traversait leur bien-aimée; mais, elle-même les encourageait toujours par des paroles telles que celles-ci: « Le Seigneur a tant souffert pour moi que je peux bien souffrir un peu sans me plaindre. » Ou bien: « Qu'est-ce ce que je souffre, à côté de ce que le Seigneur a souffert pour moi? »

Une fois qu'on lisait avec elle, dans Luc XXII, elle s'arrêta sur le v. 44: « Et étant dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre. » « Pourtant, » dit-elle, « un frisson me fait trembler quand je pense que, pour moi, le Seigneur a sué des grumeaux de sang. Oh! pourquoi ne serais-je pas heureuse de souffrir ici-bas, où il a tant souffert! » Et sa figure, après avoir exprimé l'angoisse au sujet des souffrances du Seigneur, redevenit sereine, même joyeuse, en pensant que si, à l'heure actuelle, elle souffrait, c'était la volonté du Seigneur qu'il en fût ainsi.

Une autre fois, elle commença d'exprimer un désir: « Oh! si le Seigneur voulait me prendre à Lui

sans trop de souffrances, que je serais heureuse! » Mais elle reprit aussitôt: « Seigneur, pardonne-moi, je n'ai rien à choisir, ni rien à désirer; si je souffre, c'est qu'il le faut, car je sais combien tu m'aimes, Seigneur Jésus! Je sais que tu fais toutes choses pour notre bien. » La chère enfant aimait beaucoup les visites de ses amis chrétiens; elle était heureuse de les voir, jouissait de l'affection et de la sympathie qu'ils lui témoignaient. Sa joie était grande, quand on lui lisait quelques passages de la Parole de Dieu et qu'on lui chantait des cantiques. Que de fois, dans sa chambre, a-t-on répété ces paroles de confiance:

Tandis qu'au ciel ma place est prête,
Ici-bas j'ai la paix du cœur.
Loin des flots et de la tempête,
J'ai, pour y reposer ma tête,
Le sein béni de mon Sauveur.

Un jour, après que son père eut lu avec elle une partie de Jean X et le Psaume XXIII, parlant de l'amour du Bon Berger, et de la sécurité de la brebis pour le présent et l'avenir, Elisabeth fut particulièrement joyeuse: « Je suis, » disait-elle avec des expressions tout à fait enfantines, « comme transportée dans les bras mêmes du Seigneur; il me semble le voir, et comme je jouis de son amour! Je sens bien qu'il m'aime d'une façon toute particulière; je ne peux l'exprimer, mais je l'éprouve si bien. » Et la puissance de l'amour et de la grâce

du Seigneur opéraient si efficacement dans son cœur qu'elle éprouva le besoin de parler de la communion avec son Sauveur à tous ceux qui la visitèrent dans la soirée.

Les jours s'écoulaient; le mal qui semblait ne plus pouvoir empirer, tant il était excessif, progressait néanmoins toujours. Quelles longues semaines de vives souffrances, de jours et de nuits sans repos! Mais le Seigneur manifestait, nous le répétons encore, toujours plus sa grâce et sa puissance, en maintenant cette chère enfant dans une position de patience, de support, sans murmures. Elle attendait du Seigneur seul la délivrance et répétait souvent: « Il tarde, il a un motif, Lui fait tout pour notre bien. Il ne nous oublie pas et ne se trompe jamais. »

Pendant sa terrible agonie, dans laquelle elle conserva l'usage de toutes ses facultés, elle laissa échapper ce soupir: « Maman, pourquoi faut-il que je souffre tant? » — « Ma chérie, le Seigneur lui-même te le dira, » répondit sa mère. Et avec une expression d'assurance et de joie, avec un sourire, Elisabeth ajouta: « Oh! oui, bientôt! »

Le Seigneur la prit à Lui, seize heures après, durant lesquelles il occupa constamment son cœur tout entier. Elle ne réclamait que prières et cantiques, pour dominer la souffrance. Son visage exprimait une douleur physique extrême, impossible à décrire, mais son regard et ses paroles étaient paix et pleine confiance.

Quelle journée! jeunes amis. Représentez-vous ce lit de souffrance, entouré de nombreux parents et amis, tous chrétiens, qui, en pleurant, chantaient de tout cœur des louanges à Dieu; si vous aviez été là, vous auriez senti la présence du Seigneur, soutenant lui-même ces cœurs qui, sans lui, auraient été brisés.

Et la chère Elisabeth s'en alla dans une dernière et extrême souffrance... et il y eut un cri unanime de soulagement et de reconnaissance à la fois, au Seigneur, chez sa famille et les amis qui étaient là, car il avait recueilli auprès de Lui son tendre agneau dont le cœur, par **sa pure grâce**, avait tant soupiré après Lui dans ses jours de souffrances; le Seigneur venait d'y mettre un terme, pour avoir son enfant auprès de Lui, dans l'éternel repos.

Maintenant, chers jeunes amis, qui lirez ces lignes, il est peut-être bon d'ajouter que le récit qui précède a été beaucoup abrégé; le but n'est pas de fixer votre attention sur la petite Elisabeth, mais uniquement de glorifier la puissante et merveilleuse grâce du Sauveur, telle qu'il l'a manifestée lui-même dans une faible enfant. Veuille, le Dieu de toute grâce vous accorder d'apprécier le privilège dont vous jouissez déjà, d'être élevés sous les avertissements du Seigneur.

Mais, si vous avez des privilèges, vous avez aussi une responsabilité en rapport avec ces privilèges.

Dieu ne vous confond pas avec les enfants des incrédules, car, en parlant des enfants de ses en-

fants, Dieu dit: « Maintenant, ils sont saints. » (I Corinthiens VII, 14.) Déjà vous êtes mis à part, et Dieu a envers vous des pensées pleines de grâce. Il aime à donner à celui qui a, et pour vous, ne vous contentez pas d'être dans la maison, mais recevez le Seigneur Jésus pour être aussi sa maison: « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » (Jean I, 12.) Vous savez que le Seigneur Jésus s'est donné lui-même en rançon pour tous, même pour les tout petits. (I Timothée II, 6.)

Répondez à ses appels et à son amour. C'est la prière que vos parents et vos amis adressent sans cesse pour vous au Dieu de toute grâce.



Confiance.

(Psaume XXXII, 7; XC, 1; XCI, 4.)

Qu'il m'est doux, ô Jésus, de t'avoir pour **asile**.
De jouir, par la foi, du pardon, du salut;
De connaître ta grâce, et, d'un esprit tranquille,
De marcher, ici-bas, vers le céleste but.

Qu'il m'est doux, ô Jésus, de t'avoir pour **demeure**.
Objet de ton amour, de posséder ta paix;
En ta communion de vivre d'heure en heure
Et d'être auprès de Toi dans les cieux pour jamais.

Qu'il m'est doux, ô Jésus, de t'avoir pour refuge
 Dans ce monde où partout je trouve le danger :
 Tu n'es plus pour mon âme un redoutable juge,
 Mais l'Ami le plus tendre et mon divin Berger.



Réponses aux questions du mois de février.

1. — La conduite de David, vis-à-vis de Saïl (1 Samuel XXIV et XXVI); ce qui arrive à Saïl (XXVIII, 15; XXXI.)
2. — Proverbes XV, 1 et 18.
3. — Le manque de foi (1 Samuel XXVII, 1); la fausseté (v. 8-12 et XXIX, 8.)
4. — La prise de Tsiklag par les Amalékites. (1 Samuel XXX.)
5. — Amalek (v. 16-20).
6. — 1 Samuel XI, 1-11.

Questions pour le mois de mars.

A lire 1 Chroniques II et X; 2 Samuel I-IV.

1. — Pouvez-vous prouver que, même au dernier moment, il n'y eut pas de repentance pour Saïl?
2. — La justice et la grâce sont deux traits frappants du caractère de David. Le montrer par divers exemples tirés de ces chapitres.
3. — Quel témoignage David rend-il à l'affection que lui portait Jonathan?
4. — Abner savait-il qui était véritablement l'oint de l'Éternel?
5. — Quel degré de parenté existait-il entre David, Joab, Abishaï et Azaël?



Les chemins dans le désert.

Si vous ouvrez votre Bible au chapitre VIII des Proverbes et que vous en lisiez le verset 2, vous verrez que la Sagesse y est représentée comme se tenant debout au sommet des hauteurs, sur le chemin, aux carrefours. Au Psaume XVII, 5, David dit : « Quand tu soutiens mes pas dans tes sentiers, mes pieds ne chancellent point. » Nous lisons encore au Psaume XXIII, 3 : « Il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom. » Notre Seigneur lui-même s'appelle « le chemin. » Il parle aussi du chemin spacieux qui mène à la perdition, mais il ajoute : « Resserré est le chemin qui mène à la vie. »

Pourquoi la parole de Dieu contient-elle de si nombreuses allusions aux chemins et aux sentiers ?

Peut-être la réponse à cette question se trouve-t-elle dans le fait qu'en Orient les voies de communication n'étaient guère tracées comme chez nous. Il est vrai que l'historien juif Josèphe fait mention de la route pavée de larges pierres que le grand roi Salomon fit établir de Jérusalem jusqu'à ses jardins près de Bethléem; on trouve aussi des traces de routes dans le pays de Moab. Mais les Romains, ces grands constructeurs, furent les premiers à ouvrir de vraies voies de communication entre les différentes localités de la Palestine.

Les Orientaux permettent à leurs bêtes de somme, aux chameaux, aux mulets, aux ânes, d'errer à leur gré dans les vastes plaines qu'ils doivent parcourir; aussi, par ce fait, de nombreux sentiers qui s'entrecroisent dans toutes les directions s'y trouvent marqués. Il y a quelques années, la meilleure route de la Palestine, conduisant de Jaffa à Jérusalem, ressemblait à de profondes ornières traversant un champ labouré. Un grand nombre de ces ornières, en se rejoignant, forment un « chemin large. » Lorsque vous vous mettez en chemin, vous pensez peut-être que tous ces sentiers conduisent au même but et vous vous dites: « Peu importe lequel je choisis. » Ah! prenez garde; au bout de quelque temps, un des sentiers se dirigera vers la gauche; l'autre partira à droite; un troisième, faisant un grand détour, vous ramènera à votre point de départ, et ainsi, à force d'errer de tous côtés, vous finirez par vous perdre complètement.

Combien il est donc indispensable que la « Sagesse se tienne aux carrefours! »

La petite vignette que vous voyez en tête de cet article vous montre ce que sont les chemins du désert. Vous les voyez se croiser et se confondre; quelle confusion! Sans un guide expérimenté, vous comprenez avec quelle facilité vous pourriez vous écarter de la bonne direction. De jour, peut-être auriez-vous encore quelque chance de vous bien diriger; mais, si un orage vous surprenait? ou si la nuit arrivait? Et pourtant, il faut marcher, marcher toujours, car aucun abri ne se présente. Dans de semblables conditions, tout voyageur novice serait certain de s'éloigner du bon sentier, et alors à quel terrible danger ne s'expose-t-il pas? Certaines parties du désert sont jonchées d'ossements humains. Ce sont ceux des malheureux voyageurs qui, s'étant égarés, à bout de forces et de ressources, ont succombé à la fatigue et aux privations. Leurs cadavres sont devenus la proie des hideux vautours qui, seuls, hantent ces solitudes affreuses. Mais celui qui se fait accompagner d'un guide sûr, d'un homme qui connaît le chemin, n'a rien à craindre.

David dit: « Mes pieds ne chancellent point, » lorsque Dieu le soutient. Les sentiers du désert sont fort glissants après une journée de pluie, ou lorsque la nuit a été froide et humide. Alors les chameaux chancellent et les voyageurs ont peine à garder leur équilibre sur la plaine bourbeuse, jusqu'à ce que

le soleil se soit levé et ait séché le terrain. Quelquefois, le sentier passe sur des rochers polis par le temps et par les pieds des innombrables voyageurs qui, depuis des siècles, circulent sur ce chemin; de tels passages sont fort dangereux; d'autres fois, il s'agit de remonter le lit d'un torrent desséché au milieu des pierres roulantes, ou encore il faut passer tout au bord d'un profond ravin, et le sentier est si étroit que, si le pied vous manquait, c'en serait fait de votre vie.

Comprenez-vous maintenant ce que signifient, pour un voyageur en Orient, tous ces passages qui parlent de la Sagesse et de la main de Dieu qui dirige et soutient? Dans nos pays, nous trouvons à chaque carrefour des poteaux indicateurs nous montrant la direction à suivre. Mais nous n'en avons pas moins besoin du Guide céleste qui, seul, peut nous conduire à la maison du Père. Dans vos Bibles, vous trouvez toute l'histoire de Celui qui a dit: « Suivez-moi. » Si vous obéissez à son appel, vous trouverez bientôt que vous devez quitter le « chemin large » qui est la voie de ce monde. Vous devrez apprendre à vous oublier vous-mêmes, à ne pas chercher votre propre plaisir, ni la satisfaction de votre propre volonté. « Car, aussi, le Christ ne cherchait pas à se plaire à lui-même. » « Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. » Vous trouverez, peut-être, souvent que le chemin est malaisé, qu'il est escarpé et glissant. Mais le Seigneur « conduit, » et « il sou-

tient. » Il ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans son chemin. Le même Jésus, qui aimait les enfants, lorsqu'il était ici-bas, les aime encore maintenant et veut les bénir. Qu'il nous accorde, dans sa grâce, d'être conduits dans « des sentiers de justice à cause de son nom. »



Entretiens sur le livre de Jonas.

(suite et fin)

Dieu voit la douleur de Jonas et le délivre miraculeusement. « Méchant Jonas! eussions-nous dit peut-être, s'il n'a pour abri qu'un chétif pavillon, qu'il s'en prenne à lui seul. » Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. La même voix qui avait commandé au poisson de recevoir et de conserver le prophète, ordonne maintenant à l'arbuste de le protéger contre l'ardeur du soleil.

Le Dieu de Jonas est aussi notre Dieu. Il sympathise à nos peines, même à celles qui sont la conséquence de nos folies. C'est ainsi que nous le voyons suivre Jacob dans sa fuite et lui révéler ses pensées de grâce souveraine (Genèse XXVIII, 10-15), comme il se tient près de Joseph dans sa prison (Genèse XXXIX, 20-23), et marche avec les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. (Daniel III, 24, 25.) Il ne lui faut qu'un moment pour créer un abri sûr et un doux ombrage au pèlerin qui traverse

l'aride désert. Il aime à nous secourir, lorsque personne d'autre ne peut le faire. La mer s'ouvrit devant les Israélites, au moment où, serrés de près par les Égyptiens, ils croyaient déjà voir leur tombeau dans la mer Rouge.

Le kikajon de Jonas nous rappelle cette promesse que Dieu fait à son peuple: « Et je leur susciterai un plant de renouveau; et ils ne seront plus enlevés par la famine dans le pays, et ils ne porteront plus l'ignominie des nations. » (Ézéchiel XXXIV, 29.)

Ce « plant de renouveau » que Dieu suscitera à son peuple sera « le Pasteur qui les paîtra » (v. 23), le Rédempteur qui les délivrera du jugement de Dieu et de l'opprobre des nations, le souverain Berger qui les fera habiter en sécurité, et « il n'y aura personne qui les effraie. » (verset 29.)

« Et Jonas se réjouit d'une grande joie à cause du kikajon. » (IV, 6.) Lorsque la grâce règne dans un cœur, elle y apporte la mesure, la sérénité, la possession de soi. Elle nous montre toutes les choses d'ici-bas comme de petites choses, ne méritant de notre part, ni beaucoup de joie, ni une douleur excessive. Elle nous fait chercher notre bonheur, non dans un frêle kikajon, abri d'un jour, mais dans la ferme attente de cette « maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux. » (2 Corinthiens V, 1.)

Jonas a encore besoin d'une leçon, et le Seigneur va la lui donner: « Et Dieu prépara un ver

le lendemain, au lever de l'aurore, et il rongea le kikajon, et il sécha. »

Telle est la vanité de tous les abris d'ici-bas. Ce qui nous avait procuré le plus de douceur devient souvent, pour nous, la source des plus cruelles amertumes. Oubliant tout à fait le but de Dieu, en lui donnant le kikajon, qui était d'amollir son cœur et de se l'attacher par la reconnaissance, Jonas, au lieu de voir Dieu dans la plante, jouit du don sans regarder à la main qui l'offre. Tels nous sommes trop souvent. Le Seigneur répand-il sur nous ses grâces, nous en jouissons sans nous élever à Celui qui les dispense. Le serviteur d'Abraham présente à Rebecca les bijoux d'or et d'argent que son maître l'avait chargé de lui offrir, non certes pour réjouir son cœur dans la terre païenne, mais pour la gagner à Isaac et l'attirer au pays de Canaan.

Au reste, ce que Dieu nous donne ne suffit pas pour nous rendre heureux : il faut que nous le possédions lui-même. Si nous nous faisons des idoles des biens qu'il nous dispense, le Seigneur devra nous les retirer. Il est jaloux de posséder nos cœurs ; il fera sécher, l'un après l'autre, tous nos kikajons, à mesure que nous leur donnerons notre cœur. Puisse-t-il avoir la première place dans tous nos cœurs, mes chers jeunes amis, afin que sa main nous épargne !

Au reste, privations, brisements de cœur, tout nous est bon, et dans toutes ces choses, nous pouvons lire l'amour de Dieu, si nos yeux sont ou-

verts par Lui. Remarquons encore quel genre de correction Dieu dispense à Jonas. Il le prive d'un objet qui l'avait rempli d'une fort grande joie. Il fallait qu'il comprît que Lui seul ne fait pas défaut un jour de l'épreuve, qu'il est le kikajon qui ne se flétrit pas, le Rocher qui suit son peuple dans le désert, pour le rafraîchir de ses eaux et le couvrir de son ombre.

Pour surcroît de maux, « Dieu prépara un doux vent d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas et il défaillait. » On a pensé, quelquefois, que le vent d'orient dont il est question ici est celui que les Arabes appellent « simoun »; il brûle les moissons et détruit tout ce qu'il trouve sur son passage. S'il en est ainsi, nous comprenons la détresse du prophète, frappé en même temps par l'ardeur du soleil et privé de l'abri que lui procurait le kikajon.

En considérant l'isolement, les privations et les souffrances auxquels Jonas se condamne, nous sommes conduits à porter nos regards sur le peuple juif qu'il préfigure, et qui, par la haine des nations, la persécution dont il poursuivait ceux qui avaient reçu l'Évangile, et son rejet de la grâce et du pardon, a attiré sur lui tant de tribulations. Mais, béni soit Dieu, ce que ce peuple ne veut pas faire maintenant, il le fera plus tard; instruit et ramené à Dieu par l'épreuve, comme le fut Jonas sans nul doute, il pourra s'écrier: « Mon âme, bénis l'Éternel!... C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui rachète ta vie de la fosse. » (Psaume CIII, 1, 3, 4.)

Jonas murmure et, toujours aux prises avec ce qui le blesse et le contrecarre, il souhaite de quitter ce monde: « Il dit: Mieux me vaut la mort que la vie. » (v. 8.)

C'est ainsi que souvent les hommes de ce monde, en proie à la souffrance, appellent de tous leurs vœux, la mort qu'ils considèrent comme la fin de leurs peines, oubliant qu'« après la mort » suit « le jugement. » (Hébreux IX, 27.)

Le vœu égoïste de Jonas aurait pu s'exprimer ainsi: « Puisque Ninive est sauvée et que mon kikajon a péri, que je meure! » Quel contraste nous présentent de telles paroles et celles de Paul en prison; il désire s'en aller, non pour échapper à la souffrance, non par dépit et découragement, mais « pour être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur. » Néanmoins, comme il est avantageux pour les saints qu'il demeure encore ici-bas, il est heureux de rester « pour l'avancement et la joie de leur foi. » (Philippiens I, 21-26.) Il est ainsi tout disposé à différer son départ, aussi longtemps que le voudra le Seigneur.

Remarquons, en terminant ce sujet, que le vœu que forme l'Esprit dans le cœur des rachetés n'est pas celui du délogement, mais celui du retour du Seigneur. « Et l'Esprit et l'épouse disent: Viens! » Et à ce soupir du cœur des siens, l'Époux répond: « Oui, je viens bientôt. » (Apocalypse XXII, 17, 20.) Puisse cette parole trouver un écho dans nos

cœurs, de sorte que nous puissions nous écrier : « Amen; viens, Seigneur Jésus! »

« Et Dieu dit à Jonas: Fais-tu bien de t'irriter à cause du kikajon? »

C'est la répréhension d'un père sage et compatissant, qui doit corriger son enfant pour son bien, mais qui le fait avec douceur et amour, pour le ramener à lui. Si Jonas avait perdu cette plante, « née en une nuit, » et qui avait « péri en une nuit, » avait-il perdu le Dieu qui l'avait fait croître? Devait-il faire reposer son bonheur sur un faible arbrisseau, et s'irriter contre son divin Bienfaiteur? Que répond le prophète à cette paternelle réprimande? « Et il dit: Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort. » Quand l'homme lutte avec Dieu, il se montre violent et obstiné. « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu. » (Romains VIII, 7.)

Lorsque l'homme conteste avec son semblable, il a l'espoir de vaincre; mais, contraint de plier sous la puissante main de Dieu, Jonas s'aigrit et s'irrite.

Comment Dieu reçut-il la fière réponse du prophète? « Tu as pitié du kikajon par lequel tu n'as pas travaillé, et que tu n'as pas fait croître; qui, né en une nuit, a péri en une nuit; et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent pas distinguer entre leur droite et leur gauche, et aussi beaucoup de bétail! » (IV, 10-12.)

Que de choses dans cette sublime apologie! Dieu n'aurait-il pas eu compassion de tant d'âmes in-

mortelles dont une seule valait plus que tous les kikajons de la terre? Quel motif Jonas avait-il de regretter cet arbuste? Uniquement la perte d'un agrément de quelques jours peut-être. Et quelle raison l'Éternel a-t-il eue d'épargner Ninive? La gloire de son grand Nom qu'il avait proclamé sur la montagne et que Jonas connaissait très bien.

Dieu demande à Jonas si, pour lui complaire, cette innombrable multitude de petits enfants que renfermait la grande ville devaient périr aussi, enveloppés dans la ruine de la cité. Parole précieuse, dans laquelle se peint le cœur de Dieu! Recueillez-la soigneusement, chers amis, et souvenez-vous que le Seigneur vous aime et veut aussi vous délivrer du jugement qui vous menace. L'amour dont vos parents pieux vous entourent n'est qu'un pâle reflet de celui que Dieu vous porte, et qu'il veut vous faire connaître pour votre bénédiction éternelle.

Enfin l'Éternel ajoute: « et aussi beaucoup de bétail. » Sa bonté s'étend jusqu'aux animaux qu'il a créés, et il ne veut pas que nous abusions de l'autorité qu'il nous a remise sur eux. (Proverbes XII, 10.) Sachons, de jour en jour, entrer davantage dans l'esprit de cette parole du Seigneur Jésus: « Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou? Et pas un seul d'entre eux ne tombe en terre, sans votre Père. Et pour vous, les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas: vous valez mieux que beaucoup de passereaux. » (Matthieu X, 29-31.)

Tel est le plaidoyer de Dieu. Que Jonas s'irrite et fasse des vœux pour la destruction de Ninive, Dieu en sera le Sauveur. Il sera pour elle ce qu'il avait été pour son coupable serviteur, le Dieu « qui fait grâce et qui se repent du mal dont il a menacé. »

Maintenant que va répondre le prophète? Comprendra-t-il la leçon que l'Éternel lui a donnée? La conclusion du livre permet de le supposer. On ne peut guère expliquer autrement le silence qu'il garde, après avoir raconté son égarement et rappelé les paroles par lesquelles Dieu lui a montré sa folie. Nous aimons à nous représenter ce cœur altier, à l'issue de cette scène, amolli, brisé par le support et l'amour de Dieu; nous aimons à le voir convaincu et vaincu, aux pieds du Seigneur, exprimant son tort par le silence, plus encore que par des paroles, et n'ouvrant enfin la bouche que pour confesser tout haut sa faute et rendre hommage à cet amour qui embrasse toutes les nations, que pour dire avec Job: « J'ai parlé, et sans comprendre, de choses trop merveilleuses pour moi, que je ne connaissais pas » (Job XLII, 3), et avec Asaph: « Quand mon cœur s'aigrissait, et que je me tourmentais dans mes reins, j'étais alors stupide et je n'avais pas de connaissance; j'étais avec toi comme une brute. Mais je suis toujours avec toi: tu m'as tenu par la main droite; tu me conduiras par ton conseil et, après la gloire, tu me recevras. » (Psaume LXXIII, 21-24.)

Nous ne possédons de la vie de Jonas que le

court fragment que nous venons de méditer, sauf ce qui en est dit en 2 Rois XIV, 25. Que de leçons, néanmoins, ne nous donne-t-il pas ? L'histoire complète des voies de Dieu envers ses rachetés sera déroulée devant le tribunal de Christ. Alors quel thème inépuisable d'actions de grâces n'aurons-nous pas, en présence de cette sagesse et de cet amour divins qui nous auront amenés, en dépit de tous les obstacles, devant sa face « avec abondance de joie ! » (Jude 24-25.)

« Dieu est amour, » tel est le dernier mot du livre de Jonas et de la Bible entière. Que ce soit aussi le dernier mot de notre méditation et que l'écho en demeure dans nos cœurs à tous, jusqu'au grand jour où nous en jouirons dans toute sa perfection !



Un fidèle témoin du Seigneur.

(suite).

Mais ses ennemis n'avaient pas du tout l'intention de laisser aussi facilement échapper leur victime. Le jeûne prolongé auquel ils l'avaient soumise n'avait pour but que d'abattre son courage et son énergie. Après deux jours entiers, le geôlier entra dans la cellule, tenant à la main un gros morceau de pain sortant du four, et encore tout chaud. Il le lança à Gileh, en s'informant d'un ton moqueur

s'il avait quelque appétit. Le malheureux se jeta sur l'aliment indigeste qui lui était offert, et le dévora à belles dents. Mais, après de si longues privations, cette nourriture malsaine lui causa des douleurs atroces; il pensa mourir et, le jour suivant, il était presque anéanti. Alors, ses persécuteurs jugèrent le moment bien choisi pour traîner le martyr devant le tribunal, afin de lui faire subir son premier interrogatoire. Mais Gileh puisait la force à une source que ses juges ne connaissaient point. Celui qui a dit: « Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité, » se tenait à ses côtés dans la salle du tribunal, afin de le soutenir dans cette pénible épreuve.

Les réponses de Gileh furent fermes et nettes. Il déclara souscrire à tous les articles du Credo et sut éviter les pièges subtils qui lui étaient tendus. Ses juges, furieux de n'avoir pu le surprendre dans ses paroles, le renvoyèrent dans son cachot, accompagné d'une grêle d'insultes et d'imprécations. Cependant, le même soir, il fut soumis à un nouvel interrogatoire. Les juges avaient fait chercher, dans le village de Jean, deux témoins qui devaient appuyer l'accusation. Ceux-ci ne se contentèrent pas d'affirmer que Gileh avait conduit, hors du pays, un nombre considérable d'émigrants, mais ils ajoutèrent, à leur déposition, une quantité de mensonges, et accablèrent le prisonnier de calomnies. En vain Gileh protesta-t-il de son innocence; il se vit en butte aux plus viles insinuations, auxquelles s'a-

joutaient les menaces et les sarcasmes; enfin, n'en pouvant plus, épuisé de corps et d'esprit, le malheureux s'affaissa sans connaissance aux pieds de ses juges. On le crut mort, mais bientôt des moyens énergiques le firent sortir de son évanouissement et, à peine se fut-il remis sur son séant, que le juge, furieux, lui ordonna de dire toute la vérité. Faiblement, Gileh protesta qu'il n'avait plus rien à ajouter. Aussitôt il se vit condamné à recevoir cinquante coups de fouet, qu'un soldat lui administra en présence du tribunal.

Le jour suivant, Gileh fut cité à comparaître devant les conseillers de Leutomischl, réunis à l'hôtel de ville. On lui demanda s'il avait quelque sujet de plainte à formuler contre le gouvernement, puisqu'il s'était décidé à émigrer.

Gileh répondit qu'il n'avait rien à reprocher, ni à son seigneur, ni à l'empereur; il revendiquait seulement le droit de vivre selon que le lui ordonnaient sa conscience et sa foi.

Les conseillers cherchèrent alors à lui prouver que sa foi était mensongère et sa conscience faussée. Mais, comme on peut le supposer, ils en furent pour leurs frais d'éloquence.

Ensuite, on présenta au pauvre homme une lettre écrite par lui à un ancien ami, et qui avait été interceptée par ses persécuteurs. Dans cette lettre, que Gileh dut lire à haute voix devant le tribunal, il exprimait le souhait que son correspondant connût bientôt la paix dont lui-même jouissait. A l'ouïe de

ces paroles, une tempête d'injures et de moqueries s'abattit sur la tête du prisonnier.

« Un beau prédicateur, en vérité, » criaient les juges. « Il ne sait pas même écrire correctement ! »

Au milieu des rires et des insultes, Gileh promenait autour de lui ses yeux au regard calme et tranquille, qu'aucun orage extérieur n'avait plus le pouvoir de troubler; mais il ne prononça pas une seule parole.

Quelques jours plus tard, un nouvel incident vint encore aggraver les souffrances de Jean Gileh. Ses deux compagnons de Gerlachsheim qui, si l'on s'en souvient, avaient pris un autre chemin que lui pour plus de sécurité, furent appréhendés par la justice et conduits dans la même forteresse où languissait déjà depuis plusieurs mois leur frère en la foi. Gileh, accusé de ne pas les avoir dénoncés, fut condamné à recevoir cent coups de fouet; mais le prêtre jésuite, qui assistait aux séances du tribunal, faisant remarquer aux juges l'état d'extrême faiblesse dans lequel se trouvait le prisonnier, celui-ci fut reconduit dans son cachot, échappant ainsi, pour un temps, au supplice.

De nouveau, Gileh dut comparaître devant le conseil de la ville et, pendant une demi-journée entière, on essaya de l'amener à renier sa foi. Mais menaces et raisonnements restèrent sans effet. Calme et tranquille, Gileh se bornait à répéter qu'il ne connaissait d'autre moyen de salut que le sang de Jésus-Christ.

Cependant, notre ami devait bientôt goûter quelque repos. Un grand nombre de personnes, soupçonnées d'hérésie, furent saisies et incarcérées. Ces arrestations détournèrent l'attention des juges qui ne s'occupèrent plus de Gileh. Heureuse période de tranquillité ! Dans la solitude de son cachot, le vaillant confesseur de Christ se recueillait en la présence de son Seigneur, et l'étroite cellule se transformait pour lui en un lieu de délices ; il réalisait quelque chose de la joie qui remplissait le cœur de l'apôtre dans la prison de Philippes, et les voûtes sombres retentissaient de chants de louange et de reconnaissance.

. Mais ces « temps de rafraîchissement » devaient servir de prélude à une période de tribulations cruelles. D'abord de tristes nouvelles pénétrèrent dans la prison. On dit à Gileh que l'électeur de Saxe avait le dessein de renvoyer tous les fugitifs bohémiens dans leur patrie. Le bruit était mensonger, mais il n'en suffit pas moins pour jeter le trouble dans le cœur aimant de Jean. Pendant trois jours, il se laissa aller au désespoir le plus profond.

Puis arriva un nouveau messager de malheur. Son ami Ostry était aussi prisonnier avec lui, quoique dans une cellule différente, et Gileh savait qu'il recevait chaque jour la visite de deux prêtres, chargés de le convertir au catholicisme. L'un de ces prêtres vint un jour annoncer triomphalement à Gileh que son ami venait de se réconcilier avec l'église romaine et qu'il ne pouvait mieux faire que

de suivre un exemple aussi édifiant. Gileh aimait tendrement son ami et le croyait plus ferme dans la foi qu'il ne l'était lui-même. Aussi, son chagrin fut-il cuisant; il perdit, pour un temps, force et courage. L'histoire, il faut le dire, était fausse d'un bout à l'autre, mais Gileh croyait tout ce qu'il entendait; il se doutait bien peu que, désespérant de convertir Ostry à leurs vues, les prêtres avaient fini par le renvoyer au seigneur de son village qui, pensaient-ils, aurait des moyens efficaces à sa disposition pour briser une résistance aussi opiniâtre. Au milieu de sa profonde douleur, Gileh put cependant regarder en haut; il supplia le Seigneur de lui accorder de rester fidèle jusqu'à la fin, et la paix rentra dans son âme agitée.

Le pauvre homme avait besoin de tout le secours d'En-haut pour supporter des épreuves qui n'allaient qu'en augmentant. Depuis sept mois, il languissait en prison, et l'hiver, toujours rigoureux en Bohême, l'était spécialement cette année-là. Dans l'humide donjon où Gileh était plongé, le froid se faisait sentir avec une intensité terrible. Les vêtements du prisonnier, qui n'étaient plus que des loques sans couleur et sans nom, ne le garantissaient nullement contre les frimas. Le pain et l'eau, sa seule nourriture, n'étaient plus qu'un bloc de glace contre lequel ses dents venaient se briser. Il souffrait le martyr. Mais toujours sa foi sortait victorieuse de l'épreuve et la joie du Seigneur demeurait sa force et son unique ressource. Mais un jour arriva où Gi-

leh, oubliant sa faiblesse, mit sa confiance en lui-même. Son geôlier, un matin, se railla de lui, l'assurant que bientôt son courage faiblirait au milieu des souffrances. Jean répondit, avec une nuance de témérité, qu'il aimerait mieux mourir de froid que de céder à ses persécuteurs. Cette déclaration présomptueuse n'était pas le fruit de l'Esprit dans ce cœur si durement éprouvé; Dieu permit que son serviteur tombât dans un état de profond découragement, afin d'apprendre ce qu'il était en lui-même. Un sombre nuage s'appesantit sur l'âme de Gileh; il pleurait et priait, confessant son péché et recherchant le pardon, mais aucun rayon de lumière ne semblait arriver jusqu'à lui. Son angoisse devint terrible. Il se croyait abandonné de Dieu et, les souffrances physiques aidant, il en vint même à songer à mettre lui-même une fin à tant de maux. Le tentateur semblait triompher. Mais le Seigneur veillait sur lui, bien qu'il ne réalisât plus sa présence bénie. Dans sa détresse, il crut entendre une voix qui lui disait: « Ne te fais aucun mal, crois seulement. » Alors, avec des larmes de joie, il se jeta à genoux et put enfin déposer toutes ses angoisses toutes ses terreurs, aux pieds du Seigneur Jésus. Bientôt la paix et la joie inondèrent son âme; son état physique s'en trouva amélioré. Il recouvra le sommeil et sa sérénité habituelle lui fut rendue.

A la fin de l'année, Gileh fut transféré dans une chambre plus spacieuse, où parfois on faisait du feu. Tout d'abord, ce changement le remplit de joie.

mais bientôt il en vint à regretter sa cellule solitaire; des voleurs et des assassins vinrent partager sa prison et les propos blasphématoires de ces hommes le firent souffrir bien davantage que ne l'avaient fait le froid et l'humidité.

Le printemps revint, ranimant la nature engourdie et répandant partout son souffle vivifiant. Partout excepté dans la sombre forteresse! Puis l'été arriva, n'amenant aucun changement dans la condition du pauvre prisonnier. Au commencement de l'automne, il se vit transféré dans une cellule sombre, humide, malsaine et si basse qu'il ne pouvait s'y tenir debout. Il était forcé de rester assis ou couché sur la paille pourrie qui jonchait le sol et dans laquelle pullulaient les grenouilles, les rats et d'autre vermine. Les membres de Gileh étaient déformés par le rhumatisme; une fièvre violente l'agitait de frissons incessants; et cependant il pouvait encore s'écrier: « Seigneur, tu es mon secours, ne m'abandonne pas! » Son appel fut entendu; il s'endormit paisiblement; le lendemain, la fièvre l'avait quitté et les douleurs qui tenaillaient ses articulations s'étaient calmées. Merveilleuse réponse à la prière de la foi!

Ce fut à ce moment que les persécuteurs parurent se souvenir de leur victime. Le prêtre jésuite revint à la charge et l'évêque de Choast somma Gileh à comparaître devant lui. Mais, une fois encore, promesses, menaces et insultes ne réussirent pas à ébranler sa fermeté.

Une nuit, alors que Gileh, étendu sur sa couche humide et infecte, attendait le sommeil toujours lent à venir, il entendit un bruit de pas dans le long corridor voûté aboutissant à sa cellule; puis une clef fut introduite dans la serrure, la lourde porte tourna en grinçant sur ses gonds rouillés et le prisonnier se trouva face à face avec l'un de ses juges. Tout surpris et ébloui par la clarté subite de la lanterne que cet homme dirigeait sur son visage, Gileh cherchait péniblement à se lever. Mais avant qu'il eut réussi à le faire, chargé de chaînes comme il l'était, le juge l'interpella d'une voix tonnante:

« A quelle confession te rattaches-tu? Réponds, et vivement. »

« A la confession évangélique. » répondit doucement le prisonnier.

Mais à peine ces mots furent-ils sortis de sa bouche que son interlocuteur furieux lui asséna sur la tête un coup si violent que Gileh tomba à terre tout étourdi. Quelques coups de canne le ranimèrent bientôt.

« Veux-tu te faire catholique? » demanda le juge.

« Je ne puis renier mon Sauveur, » fut la calme réponse.

« Qu'on lui administre sur le champ trente coups de fouet, » tonna le juge. Le geôlier s'approcha, tenant à la main l'instrument du supplice, une lanière de peau terminée par des pointes de métal; mais, à la vue de la faiblesse du prisonnier, le cœur de

Pierre de cet homme fut ému de compassion.

« Monsieur, » fit-il, se tournant vers le juge, « il ne peut pas même se tenir debout. »

« Eh bien ! qu'il se couche ; tu pourras d'autant mieux le corriger, » répondit l'implacable persécuteur.

(A suivre.)



Le piège de l'oiseleur.

Dans un endroit du département du Doubs, où je fus dernièrement, on a l'habitude, en automne, de prendre au piège des corbeaux et des corneilles, pour satisfaire certains consommateurs. A cet effet, l'oiseleur a eu soin de se construire, dans un lieu élevé et écarté du village, une maisonnette dont la plus grande partie est dissimulée dans la terre. C'est là qu'il se blottira pour attendre patiemment la proie désirée.

Pour la capturer, il se sert d'un grand filet tendu à proximité de sa retraite ; il y place un ou plusieurs oiseaux vivants retenus prisonniers, auxquels on a donné du grain à discrétion. Rien n'a été épargné pour donner le change à la troupe voyageuse qui passera dans la contrée pour se rendre dans ses quartiers d'hiver.

Les croassements et l'agitation des pauvres captifs ont pour effet d'attirer l'attention de leurs congénères. Ceux-ci, désireux de prendre aussi leur

part de la provende, s'abattent, comme un trait sur le festin, sans prendre garde à l'engin meurtrier qui l'entoure et sans découvrir celui qui les guette d'un œil d'envie.

A l'instant, un bruit étrange et effrayant se fait entendre: c'est le piège qui vient de se fermer comme par enchantement, retenant prisonnière la multitude imprévoyante. L'oiseleur n'a eu qu'à tirer sur sa corde et le tour est joué.

Il se montre maintenant, mais pour égorger ses malheureux prisonniers, qui pensent plus à fuir qu'à manger le grain convoité. Mais il est trop tard, les mailles du filet sont trop étroites et l'oiseleur est sans pitié. Leur sort est décidé: tous vont passer de vie à trépas, malgré la force et la vivacité avec lesquelles ils cherchent à se défendre.

Le piège de l'oiseleur nous donne un solennel avertissement.



L'oiseleur, vous ne l'ignorez pas, est Satan, l'ennemi de la gloire de Dieu et du bonheur de l'homme. C'est lui qui, par sa ruse, séduisit nos premiers parents et les fit tomber dans la désobéissance. Vous savez ce qui en résulta pour eux-mêmes et pour tous leurs descendants: Par le péché, la mort est entrée dans le monde; comme le dit l'Écriture: « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement. » (Hébreux IX, 27.)

Mais le Dieu saint et juste, que nous avons of-

fensé, n'a pas voulu nous laisser à la merci de notre misérable état: il a eu compassion de nous, car il est amour, et nous a donné un Sauveur dans la personne de son Fils unique. (Jean III, 16.)

Il ne veut pas que le pécheur demeure dans l'éloignement; mais, au contraire, que le pécheur se tourne vers Lui et reçoive le Sauveur qu'il a envoyé. « Venez à moi... et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28), dit, encore maintenant le Seigneur Jésus à celui qui est chargé du fardeau de ses péchés et qui cherche, par lui-même, à s'en délivrer. Si tel est votre cas, répondez à son appel sans différer. Alors vous trouverez en Lui un refuge assuré contre le jugement, une réponse aux besoins de vos âmes et la sécurité nécessaire pour traverser ce monde rempli de dangers et de pièges de toutes sortes, pour la jeunesse en particulier.

Si l'Écriture nous rend attentifs à la condition où nous sommes et à la nécessité de venir sans retard au Seigneur Jésus pour être sauvé et rendu véritablement heureux, Satan, de son côté, travaille sans cesse; il promet aussi le bonheur à ceux qui l'écoutent, faisant miroiter devant eux le monde, ce vaste système organisé depuis la chute et dont il est le chef (Jean XII, 31), de même que les choses qu'il renferme. Il s'efforce, par tous les moyens en son pouvoir, de retenir le pauvre pécheur loin du salut, voulant l'entraîner dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges. (Matthieu XXV, 41.)

Jeunes amis, vous laisserez-vous arrêter, — car

notre vie ici-bas n'est qu'un court passage du temps dans l'éternité, — comme ces oiseaux voyageurs, par les appâts trompeurs placés devant vous par le prince de ce monde? Il en a pour tous les goûts, depuis les plus raffinés aux plus grossiers, offrant aux uns la gloire de ce monde et à d'autres la coupable satisfaction des désirs de la chair, ces choses et tant d'autres encore recherchées du grand nombre et qui sont funestes à l'âme.

Il vous semble peut-être que ceux qui étanchent leur soif à la coupe que le monde présente à tous, sont heureux; et vous voudriez, sans doute, y porter vos lèvres, afin de partager leur bonheur. Dérompez-vous; « ce sont des choses de néant, qui ne profitent pas, » comme le dit l'Écriture; et combien se sont laissés prendre au piège et la mort les a emportés dans l'éternité, sans qu'ils aient « goûté combien le Seigneur est bon. » (1 Pierre II, 2.) Leur perte est irréparable. Témoin ce jeune homme qui, sur son lit de mort, après avoir consacré sa courte existence au monde et à ses plaisirs, ne voulut pas même qu'un de ses amis priât avec lui et pour lui, afin d'implorer la grâce de Dieu en sa faveur, et qui mourut dans cet état le lendemain. Il était tombé dans le piège de l'adversaire et ne désirait pas même en sortir. Quel terrible réveil!

Il n'y a point de sécurité pour vous loin du Sauveur et partant point de bonheur. Répondez donc sans délai, à sa tendre et pressante invitation, que dans sa grâce il vous adresse encore; alors vous

serez divinement garantis. « Celui qui habite dans la demeure secrète du Très-haut logera à l'ombre du Tout-puissant. » (Psaume XCI, 1.) En effet, aussi « il te délivrera du piège de l'oiseleur. » (v. 3.)

—»0«—

Prière.

O mon Dieu, mon tendre Père,
 Au matin d'un nouveau jour
 Je t'adresse ma prière,
 Car je connais ton amour,
 Mon âme heureuse t'adore,
 Objet divin de ma foi,
 Avec ferveur je t'implore
 M'élevant jusques à Toi.

J'ai besoin de ta lumière,
 Pour marcher dans ton chemin,
 En toi seul mon cœur espère;
 Ah! conduis-moi par la main!
 Avec toi je ne redoute
 Aucun mal, aucun danger;
 Si tu me frayes la route,
 Tu sauras me protéger.

Dans ma profonde faiblesse,
 Manifeste ta vertu!
 Tiens-moi près de toi sans cesse,
 Soutiens mon cœur abattu.
 Que ta grâce m'encourage,
 Me restaure en ces bas lieux,
 Et dissipe le nuage,
 S'il te voilait à mes yeux!

Si l'orage se déchaîne,
 Ah! ne me délaisse pas!
 Si je rencontre la haine,
 La souffrance sur mes pas,
 Qu'à toi toujours je regarde,
 A Jésus, le bon Berger.
 Ne suis-je pas sous sa garde?
 Son amour ne peut changer.



Réponses aux questions du mois de mars.

1. — Oui. (1 Chroniques X, 13.)
2. — Justice: la punition de l'Amalécite (2 Samuel I); ses paroles à Joab (III, 28-30); la punition des meurtriers d'Ishbosheth (IV, 9-12). Grâce: ses regrets au sujet de Saül (I, 17-26); son message aux hommes de Jabès de Galaad (II, 5-7); son deuil au sujet d'Abner (III, 31-39); son appréciation d'Ishbosheth (IV, 11.)
3. — 2 Samuel I, 26.
4. — 2 Samuel III, 17-18.
5. — Ils étaient neveux de David. (1 Chroniques II, 13-16.)

Questions pour le mois d'avril.

A lire 2 Samuel V, VI et XXIII, 8-39; 1 Chroniques XI-XVI.

1. — Parmi les compagnons de David, lequel

« frappe un lion par un jour de neige? » Desquels fut-il dit: 1^o qu'ils se servaient également de la main droite et de la gauche? 2^o qu'ils savaient discerner les temps? 3^o que leurs faces étaient comme des faces de lions? 4^o qu'ils n'avaient point un cœur double?

2. — David pouvait-il avoir une raison spéciale pour convoiter l'eau du puits de Bethléem?

3. — Quelle fut la première capitale de David et quelle fut la seconde?

4. — Pouvez-vous expliquer par un autre passage le fait rapporté en 2 Samuel V, 21?

5. — En quoi David manqua-t-il, lorsqu'il alla chercher l'arche pour la première fois?

6. — Où David plaça-t-il l'arche et où se trouvait le tabernacle à ce moment-là?



Nous recevons fréquemment des réponses correctes à nos questions, sans que ces réponses soient accompagnées de l'indication du passage de l'Écriture dont elles sont tirées. Nous rappelons ici à nos lecteurs que **toute réponse, pour être valable, doit être appuyée par un verset de la Bible.**

Avoir soin aussi d'**affranchir** suffisamment; nous avons dû refuser quelques lettres insuffisamment affranchies.



Trop tard.

La plage ensoleillée, aux replis ondulants,
 S'élargit, claire et gaie, au bord des flots mouvants.
 Le sable velouté, marbré de taches sombres,
 Reilète, après la mer, les rayons et les ombres.
 Au fond, de noirs rochers, aux abruptes parois,
 Semblent de fiers manoirs des siècles d'autrefois;
 D'autres rochers, plus bas, émergeant sur la côte,
 Disparaissent sous l'eau quand la marée est haute.
 Et c'est là que le flot, sur la grève expirant,
 Dépose ses trésors: coquillage luisant,
 Les longs bras inégaux de l'étoile marine,
 Les herbes, le varech et l'algue purpurine.



Un jeune homme, au pied lesté et le regard joyeux,
 S'en allait sur la plage, insouciant, heureux.
 Il jouissait de tout: de la légère brise
 Folâtrant sur les flots, de la lame qui brise
 Sa crête scintillante en un jet d'eau brillant,
 Apportant les galets volés à l'océan.
 Enfin, il s'arrêta sur une roche aride,
 Et, peut-être lassé par sa course rapide,
 S'étendit sur la pierre en tournant son regard
 Vers la mer, où ses yeux se perdaient au hasard.
 Tout respirait la vie et la paix et la joie...
 Et là, dans le lointain, la mort guette sa proie!

.

Une heure se passa. Dans son rêve plongé,
 L'imprudent s'abandonne au repos mensonger.

.

Comme en jouant, d'abord, monte l'onde perfide,
 Entourant le rocher d'un long ruban liquide:
 Puis, par degrés, le flot, vorace, menaçant,
 Grossit et vient bondir jusqu'à l'adolescent;
 Rêveur! éveille-toi! il y va de ta vie!
 Encor quelques instants et la lente agonie,
 Puis la mort, oui, **la mort**, haletant sur ses pas,
 Briseront dans sa fleur, ta carrière ici-bas.
 Une lame, plus forte, arrive impétueuse
 Et couvre le dormeur de sa bave écumeuse.

Serait-ce la marée? Horreur! vite! debout!
Autour de lui déjà, gouffre noir, l'onde bout.
Le flot, le flot partout, que l'écume sillonne!
Implacable et puissant, il monte et tourbillonne.
Se jeter à la nage et regagner le bord?
Il n'ose pas risquer un inutile effort.
Il appelle au secours et toute sa jeunesse
Semble braver la mort en un cri de détresse.
Ce long cri, dominant le tumulte des flots,
Est venu du rivage éveiller les échos.

*

L'appel fut entendu. Gravissant la falaise,
Des pêcheurs s'en allaient. Ils devisaient à l'aise,
Contents de leur travail, chargés de lourds filets.
Un cri vient de la mer. Ils s'arrêtent inquiets,
Comprennent le danger et, malgré la distance,
Regagnent en courant l'étroite et paisible anse
Où leur barque amarrée attendait en repos.
Dix minutes après, les voilà sur les flots.
Ils sont quatre et sans peur, car depuis leur jeune âge,
Ils connaissent la mer, les rochers et la plage.
Le vieux est à la barre et ses trois compagnons
De leurs bras vigoureux plongent les avirons.
Comme un oiseau marin, sur la crête des lames,
Le bateau sauveteur volait. Les coups de rames
Se suivaient réguliers; et le pauvre imprudent
Désespéré, hagard, aperçoit maintenant,
Doublant un cap rocheux, le secours qui s'approche.

Oh! seront-ils à temps? Car depuis peu la roche
Sur laquelle il se tient, a disparu sous l'eau;
Et toujours c'est un flot, suivi d'un autre flot.
L'élément meurtrier a gagné sa poitrine.
Mais voici le salut! Oh, puissance divine,
Encor quelques instants, l'arrachant à la mort,
Les courageux pêcheurs le prendront à leur bord.
« Tenez bon! tenez bon! » et quatre voix vaillantes
Semblent vouloir doubler ses forces défaillantes.
Mais du large, soudain, accourt en rugissant
Un amas d'eau sinistre, obscur, envahissant;
Le canot, submergé, disparaît dans la brume;
Il remonte bientôt, triomphant, blanc d'écume.
Hélas! la roche est vide! Un instant de retard,
Un instant seulement! **Trop tard, il est trop tard!**

M. R.

**Comment échapperons-nous, si nous négligeons
un si grand salut?**

Et la porte fut fermée.

Trop tard! Mots solennels et terribles, non seulement pour le malheureux jeune homme dont vous venez de lire l'histoire, mais pour tous ceux qui sont encore dans leurs péchés, séparés de Dieu et sans espérance dans ce monde. Lecteur, si tu es de ce nombre, as-tu jamais songé qu'il arrivera un moment où ces mots retentiront à tes oreilles? Tu te sens plein de santé, de vie et d'entrain, mais une seconde peut suffire pour te plonger dans l'é-

ternité. Le salut est tout près de toi maintenant; l'œuvre parfaite de Christ t'ouvre un libre accès jusque dans la présence de Dieu; il ne te reste rien à faire qu'à saisir ce qu'il t'offre gratuitement **aujourd'hui**. Oh! réfléchis bien; **aujourd'hui**, le Seigneur t'appelle; **demain**, il sera peut-être trop tard. La voix du Sauveur est pleine de grâce et de tendresse **aujourd'hui**; mais ceux qui bouchent leurs oreilles et ne veulent pas écouter devront entendre un jour ces paroles effrayantes prononcées par le Juge: « Je ne vous connais point. » Alors il sera trop tard; trop tard pour prier, trop tard pour se repentir; la porte sera fermée et pour l'éternité. Lecteur, prends-y garde. Ton sort peut se décider en cet instant même. Es-tu prêt?



Histoire d'Esther.

Introduction

Ces dernières années, nous avons parcouru, mes jeunes lecteurs, l'histoire du peuple juif dans son pays; nous l'avons suivi dans sa transportation à Babylone, puis dans son retour en Judée, reconstruisant le temple et la muraille de Jérusalem. Dieu l'avait ramené dans sa patrie pour y attendre la venue du Messie, événement qui eut lieu quatre siècles plus tard.

Nous avons vu aussi que tous les Juifs ne profitèrent pas de l'édit de Cyrus pour rentrer. Un certain nombre d'entre eux s'étaient habitués à vivre sur la terre étrangère; la plupart, sans doute, n'ayant jamais vu la Palestine, n'avaient pas voulu quitter le bien-être matériel qu'ils avaient pu se créer. Evidemment, c'était de l'indifférence à l'égard de l'Éternel et du pays donné à leurs pères, et pourtant l'on trouve chez plusieurs la crainte de l'Éternel et une sincère piété.

Le livre d'Esther est une sorte d'appendice à l'histoire du peuple juif, dans lequel nous voyons d'une façon merveilleuse les soins de Dieu et sa miséricordieuse bonté envers ces Juifs restés dans les pays de leur transportation, où ils étaient exposés à la haine de ceux au milieu desquels ils avaient préféré vivre. Il est triste de constater, tout au long de l'histoire de l'homme, que ce qui est de Dieu excite toujours la haine du cœur naturel.

Ce peuple, malgré son infidélité et son indifférence, était, comme dit l'apôtre Paul, « bien-aimé à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. ¹ » C'est pourquoi Dieu ne l'abandonne pas.

Je ne sais si, parmi mes jeunes lecteurs, quelques-uns ont remarqué que le nom de Dieu ne se trouve pas dans le livre d'Esther. Ce fait, étrange à première vue, a permis à certains hommes, qui

(1) Romains XI, 28, 29.

veulent expliquer la Bible avec les lumières de leur intelligence naturelle, sans le secours de l'Esprit Saint, d'affirmer que ce livre n'était pas inspiré, que du reste il ne contenait rien d'édifiant pour le cœur.

Au lieu de vouloir infirmer l'autorité divine des Saintes Écritures, parce qu'on ne les comprend pas, il faut rechercher dans la Parole même, en toute humilité et avec prière, la raison pour laquelle l'Esprit de Dieu a fait écrire de telle ou telle manière, car la Parole de Dieu s'explique elle-même. Voyons un peu ce qu'elle enseigne à cet égard.

Nous avons déjà vu que l'idolâtrie dans laquelle Israël était tombé, avait obligé Dieu à retirer sa présence du temple de Jérusalem, à disperser le peuple au milieu des nations, et à confier aux gentils le gouvernement du monde. A partir de ce moment, les Juifs ne sont plus reconnus publiquement par Dieu comme étant son peuple. Le prophète Osée exprime la chose par un mot hébreu « Lo Anmi, » qui signifie : « Pas mon peuple. ¹ » Malgré le retour du résidu en Judée, le peuple demeure sous la sentence prononcée contre lui et sous le gouvernement des gentils, jusqu'à ce que le Seigneur l'en délivre. Or le livre d'Esther nous présente l'état de ce peuple non reconnu publiquement de Dieu, ainsi que la manière providentielle

(1) Osée I, 9. Voyez, en contraste avec cela, 1 Pierre II, 10.

dont Dieu, dans sa bonté, s'occupe de lui, d'une façon cachée, jusqu'à la venue de Christ. C'est pourquoi le nom de Dieu n'y est pas mentionné. Jusqu'au moment où Dieu reprendra ses relations avec les Juifs, ils sont laissés sous la domination gentile; mais Dieu est au-dessus des rois et il agit en faveur de son peuple, si souvent opprimé et persécuté pendant cette période. Voilà donc ce que nous présente le livre d'Esther d'une manière admirable, de sorte que, si le nom de Dieu ne s'y trouve pas, nous y voyons sa main agissant merveilleusement dans les secours qu'il accorde aux Juifs, en dirigeant les circonstances d'une façon si touchante et bien propre, au moment opportun, à encourager et soutenir la foi au milieu des difficultés les plus grandes dans tous les temps.

Il est édifiant de considérer ainsi les voies secrètes de la grâce de Dieu à l'égard de ce peuple dans la dispersion, le conduisant, en fin de compte, à la gloire du royaume.

Entrons maintenant dans le sujet si intéressant de l'histoire d'Esther.

Le grand festin du roi Assuérus

Le récit inspiré commence la troisième année du règne d'Assuérus, roi des Mèdes et des Perses, l'an 483 avant la naissance de Jésus-Christ, cinquante-huit ans après le retour de la captivité, et vingt-huit ans avant l'arrivée de Néhémie.

Cet Assuérus était le quatrième successeur de Cyrus, ce quatrième roi mentionné au v. 2 du chap. XI de Daniel. L'histoire profane le nomme Xerxès Ier. C'était un roi très puissant et très riche. (Dan. XI, 2.) Il régnait depuis l'Inde jusqu'en Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces, c'est-à-dire sur le monde connu alors.

Cette troisième année de son règne, Assuérus fit un festin à tous ses princes et hommes puissants, leur montrant les richesses glorieuses de son royaume et le faste magnifique de sa grandeur, pendant cent quatre-vingts jours. Quand ces jours furent accomplis, Assuérus voulut que les habitants de Suse, la capitale, eussent aussi leur part. Il fit à tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, un festin de sept jours, qui eut lieu dans la cour du jardin royal.

La description de l'aménagement des lieux où la fête était donnée, montre la grandeur et la richesse de ce prince. « Des draperies blanches, vertes et bleues, étaient attachées par des cordons de byssus¹ et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre blanc; les lits — qui servent de sièges en Orient — étaient d'or et d'argent,

(1) Le byssus était une matière soyeuse excessivement fine et rare dont on faisait des tissus qui se vendaient au poids de l'or. Il paraît qu'un certain mollusque sécrétait ce fil; mais on cultivait aussi des plantes qui fournissaient un byssus non moins cher; c'est de cette sorte de lin qu'était fait le voile du temple.

placés sur un pavement de marbre rouge et blanc, d'albâtre, et de marbre noir. Et on donna à boire dans des vases d'or, les vases différant les uns des autres, et il y avait du vin royal en abondance, selon la puissance du roi. Et on buvait, selon l'édit: on ne forçait personne; car c'est ainsi que le roi avait ordonné à tous les grands de sa maison, de faire selon le gré de chacun. La reine Vasthi aussi, fit un festin pour les femmes de la maison royale du roi Assuérus. » (Chap. I, 1-9.)

Nous voyons, dans cette fête, une illustration frappante des jouissances offertes aux hommes actuellement, sous l'influence du prince de ce monde, qui n'est pas Assuérus, ni aucun autre monarque, mais Satan, que le Seigneur appelle lui-même: « Le chef du monde ¹. » Ce monde est une vaste Susc où son prince organise tout ce qui est capable de réjouir le cœur naturel, pour détourner l'homme de la source du vrai et éternel bonheur, l'étourdissant par mille choses séduisantes, afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'il s'avance sur le chemin de la perte. Mais, grâces à Dieu, la voix du Sauveur se fait aussi entendre au milieu de cet état de choses, disant: « Ho! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez; oui, venez, achetez sans argent et sans prix du vin et du lait. Pourquoi dépensez-vous l'argent pour ce qui n'est pas du pain, et votre labeur

(1) Jean XIV, 30.

pour ce qui ne rassasie pas? Écoutez-moi attentivement, et mangez ce qui est bon; et que votre âme jouisse à plaisir des choses grasses.¹ »

Vous le savez, chers jeunes lecteurs, ce que Dieu désire, c'est que vous soyez — ainsi que tout homme — parfaitement heureux, déjà dans ce monde et pour l'éternité; mais vous ne pouvez l'être sans écouter Sa voix d'amour, sans croire sa Parole et accepter ce qu'il vous offre. Satan, prince de ce monde, vous présente des choses séduisantes, prétendant vous donner le bonheur. Il ne vous invitera pas à jouir des plaisirs grossiers et scandaleux, qu'il sert à ceux qu'il a amenés à les désirer; non, il fait comme Assuérus, il ne force personne, chacun prend à son gré, selon l'estimation qu'il est capable de faire du bien et du mal, en prétendant suivre sa conscience. Il a pour les jeunes gens, selon les goûts de chacun, des jeux, de la musique, des lectures, des soirées littéraires, scientifiques, instructives et amusantes, sachant toujours joindre l'utile à l'agréable, toutes choses propres à développer l'intelligence, il est vrai, comme aussi des sports de tous genres pour développer les forces physiques. Mais l'ennemi, très adroitement, ne sait que trop souvent employer ces moyens pour développer les goûts mondains; il fait perdre la saveur des choses de Dieu, et prépare le cœur à savourer des boissons plus enivrantes, toujours en

(1) Esaïe LV, 1, 2.

laissant à chacun la liberté de se servir à son gré, augmentant ainsi le désir de jouir davantage des choses de ce monde, car vous savez que les choses d'ici-bas ne désaltèrent point le cœur, elles ne font qu'accroître le besoin d'en avoir toujours plus, tandis que le Seigneur dit : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif ¹. » Si la vie se passe ainsi, attablé au festin des choses de ce monde, auquel Satan convie les fils des hommes, les mauvais jours arriveront, dans lesquels le cœur dira relativement aux choses de Dieu : « Je n'y prends pas de plaisir ². » Pas de plaisir à l'Évangile qui apporte le salut ! Et la mort qui ne s'inquiète pas de savoir si l'homme est sauvé ou non, s'il est jeune ou vieux, viendra accomplir son œuvre terrifiante; car après la mort suit le jugement. Alors il faudra entendre de la part de Dieu sa sentence solennelle, semblable aux paroles qu'Abraham adressait à l'homme riche qui avait préféré le luxe et les plaisirs au salut de son âme : « Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie... et maintenant... tu es tourmenté. ³ » Tourmenté aux siècles des siècles, sans que le souvenir d'une seule jouissance mondaine puisse apporter le moindre soulagement dans les tourments éternels.

(1) Jean VI, 35.

(2) Ecclésiaste XI, 7 à XII, 1 et 13-14.

(3) Luc XVI, 25.

Pensez à cela, chers jeunes lecteurs, afin d'éviter tout ce qui peut vous détourner de la voix du Sauveur en vous laissant absorber par les vanités de ce présent siècle.

La reine Vasthi

Au septième jour de cette grande fête populaire, le cœur du roi était gai par le vin. (v. 10.) Le vin est, dans la Parole, l'emblème de la joie ou de ce qui la produit. C'est pourquoi Dieu, qui veut que l'homme possède une véritable joie, offre aussi son vin¹, c'est-à-dire ce qui fait le sujet de sa joie, la personne de son Fils bien-aimé, le Sauveur, objet de ses délices éternelles². S'abreuver à cette source, donne la vie et fait la joie de cette vie; mais s'abreuver à la source des joies de ce monde, dont le vin d'Assuérus est l'emblème, ôte le désir de chercher le Sauveur et la capacité de comprendre ce qui convient à Dieu.

Sous l'effet du vin, Assuérus, avide d'exhibition, ordonne que son épouse, la reine Vasthi, se présente ornée de la couronne du royaume pour montrer sa beauté aux peuples et aux princes, car elle était belle de figure. (v. 11.) Elle refusa. On comprend ce que devait être désagréable à la reine

(1) Proverbes IX, 2.

(2) Proverbes VIII, 30.

de se présenter devant une telle société, comme un objet de curiosité. Malgré les bonnes raisons que Vasthi pouvait invoquer pour refuser d'obtempérer à l'injonction royale, tout inconsideré que fut cet ordre, la reine eut tort de ne pas obéir; car Dieu prescrit à la femme d'être soumise à son mari.

Sur ce refus, Assuérus se mit fort en colère. Ces rois, si autoocrates et despotiques, ne souffraient aucune résistance à leur volonté. Celui-ci surtout, au sujet duquel l'histoire raconte le trait suivant: Irrité de ce que la flotte qu'il envoyait contre les Grecs avait été détruite par une tempête dans le détroit de l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles), il battit la mer à coups de verges, comme il l'eût fait à un vulgaire esclave.

Assuérus demanda aux sages et aux princes de son entourage quel châtement la loi prévoyait à l'égard de Vasthi qui avait refusé d'obéir au roi. Un des princes, nommé Memucan, prit la parole et fit considérer au roi que ce n'était pas seulement contre lui que Vasthi avait péché; car ce refus autoriserait toutes les femmes de son royaume à refuser l'obéissance à leurs maris. Pour éviter un tel désordre, il conseilla au roi de publier un édit informant le peuple que Vasthi perdait sa position de reine et qu'une meilleure qu'elle la remplacerait; ainsi toutes les femmes rendraient honneur à leurs maris. Le roi trouva bon ce conseil et le fit exécuter. Ainsi, malgré l'ignorance de ces princes qui étaient païens, l'ordre établi par Dieu,

quant à la soumission due au mari, était maintenu par cet édit.

Nous savons, mes jeunes amis, que Dieu est derrière cette scène, dirigeant tout en vue du but qu'il se propose. La chute de Vasthi était nécessaire à l'accomplissement de ses desseins, ainsi que nous le verrons, Dieu voulant.

On peut voir aussi en Vasthi une figure de l'Eglise responsable, qui, dans son histoire sur la terre, a été insoumise à Christ, son chef. Elle aurait dû montrer au monde sa beauté, la gloire de Christ, en rendant un témoignage fidèle; elle ne l'a pas fait, de sorte qu'après l'enlèvement de la vraie Eglise, elle sera mise de côté par le jugement, et Christ entrera en relation avec les Juifs pour la délivrance de ce peuple opprimé par les nations.

(A suivre.)

—»0«—

Questions.

1. Où voit-on que la gloire de l'Éternel avait quitté le temple de Jérusalem?
2. Dans quel autre livre Assuérus est-il mentionné sans être nommé?
3. De quoi le vin est-il l'emblème dans la Parole?

—0—

Un fidèle témoin du Seigneur.

(Suite et fin)

Gileh s'agenouilla sur le plancher de sa cellule, s'apprêtant à recevoir le terrible châtement. Mais sa chair était faible, la pensée de la douleur physique le faisait trembler, et, avec une confiance enfantine, il fit part de ses craintes à son Sauveur. « Seigneur, » disait-il en son cœur, « tu vois ma faiblesse; si telle est ta bonne volonté, épargne-moi cette épreuve. » Il parlait encore que sa prière était exaucée. Le juge sembla changer subitement d'avis et ordonna que la punition fut renvoyée au lendemain. Qui dira la reconnaissance du chrétien auquel Dieu accordait ainsi une preuve si réelle de sa sollicitude paternelle!

Durant sept nuits consécutives, le juge implacable revint dans sa cellule, mais toutes ses menaces échouèrent devant le calme imperturbable et la ferme résolution de Gileh. Une force qui n'était pas la sienne lui avait été accordée.

Un jour, Gileh fut sommé de comparaître devant le gouverneur de la forteresse, un homme dont chacun craignait le tempérament violent et cruel. Plein d'anxiété, il se rendit à l'appel, et, chemin faisant, il suppliait Dieu de le soutenir. Le gouverneur l'attendait en compagnie du jésuite que Gileh n'avait que trop de raisons de redouter. Tous deux paraissaient résolus à tenter un suprême effort.

« Es-tu Gileh de Luburg ? » commença l'officier.

« Oui, seigneur. »

« Jean Gileh, » reprit lentement le gouverneur, « garderais-tu tes convictions même si tu devais être condamné à la prison perpétuelle, ou au gibet, ou au bûcher ? »

Trois fois la question fut répétée lentement et distinctement, et trois fois Gileh répondit avec fermeté :

« Oui, seigneur, avec l'aide de Dieu. »

« Il n'y a rien à faire avec cet homme, » fit le gouverneur en se tournant vers le jésuite. « Au fond, il a raison en disant ce qu'il pense. Tant d'autres prétendent se conformer aux ordres de l'Église et dans leur cœur n'en gardent pas moins leurs autres idées. »

En disant ces mots, il fit signe au geôlier qui reconduisit Gileh dans son cachot.

Aux environs de Noël, Gileh apprit qu'il devait être publiquement excommunié, c'est-à-dire exclu de l'église catholique romaine. Cette sentence est la plus terrible que cette église puisse prononcer contre ses ressortissants, puisque, selon elle, un homme excommunié est perdu pour l'éternité.

A huit heures du matin, Gileh fut conduit à l'église dans laquelle se pressait une foule nombreuse. En présence des magistrats et du clergé, le prêtre jésuite déclara que Jean Gileh était un hérétique endurci et, comme tel, devait être exclu de la communion de l'église; il devenait ainsi indigne de l'in-

tercession des saints. Le dit Jean Gileh était abandonné à Satan et sa fin devait être la perdition éternelle. En entendant ces paroles terribles, Gileh ne se départit en rien de son calme habituel; mais du plus profond de son cœur, monta vers le trône du Père une ardente prière par laquelle il recommandait à Dieu son esprit, son âme et son être tout entier. Autour de lui éclatait une tempête d'invectives et d'insultes, mais tranquille et paisible, il croyait voir à ses côtés la personne bénie de son Sauveur bien-aimé.

Le lendemain, comme l'église ne pouvait plus s'occuper d'un homme qu'elle avait banni de son sein, la sentence de Gileh fut prononcée par le tribunal séculier. Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité; chargé de chaînes, il devait être occupé à divers travaux publics autour de la ville. Sa première tâche consista à briser la glace qui recouvrait la surface d'un puits. Si grande était sa faiblesse que c'est à peine s'il pouvait soulever sa hache. Autour du malheureux se pressait une foule de spectateurs, les uns l'accablant de moqueries et d'insultes, les autres hasardant quelques timides témoignages de sympathie.

Depuis ce moment-là, une occupation régulière fut assignée à Gileh. Sa main gauche enchaînée à son pied droit, il dut nettoyer les rues de la ville. Il sembla que la vie au grand air lui rendit ses forces; du reste, on peut aisément comprendre que l'existence du forçat occupé aux travaux extérieurs.

si rudes qu'ils puissent être, est infiniment plus saine que celle du misérable prisonnier, appelé à languir pendant des années dans l'inaction d'un cachot. Gilch se trouva, par son travail même, mis en rapport avec des personnes bienveillantes qui, par leur bonté et leurs paroles cordiales, mirent un rayon de soleil dans sa vie décolorée.

Un an et demi se passa de cette manière. Un matin, en l'année 1735, Gilch fut surpris, au milieu de son travail habituel, par le son du tocsin. Un violent incendie venait d'éclater à Leutomischl. D'épais nuages de fumée s'élevaient déjà au-dessus de la ville. On entendait des cris de terreur; tout était confusion.

La première pensée de Gilch fut de porter secours aux malheureux sinistrés. Voyant que les flammes menaçaient la demeure d'une vieille femme qui lui avait témoigné de la bonté, il se précipita de ce côté, et, trouvant sa bienfaitrice malade et alitée, il réussit à la porter à travers la foule qui encombrait la rue et à lui trouver un asile. Il revenait sur le théâtre de l'incendie lorsqu'une de ses connaissances l'arrêta, le priant de conduire sa vache hors de la ville. Gilch y consentit et alors, pour la première fois, l'idée lui vint qu'il pourrait se prévaloir de l'occasion qui lui était présentée pour s'échapper. Les risques à courir étaient grands, mais si le Seigneur était pour lui, que pourrait l'homme mortel? Cependant, il résolut de ne rien précipiter et, attachant la vache à un arbre, il se coucha par

terre et se mit à prier. Peu à peu, son projet se dessina nettement dans son esprit et il lui sembla que Dieu le dirigeait dans la décision à prendre.

« Si, avant ce soir, personne ne vient à ma recherche, » se dit-il, « je le prendrai pour un signe que je dois m'enfuir. »

Gileh resta couché où il était et attendit; plusieurs personnes passèrent près de lui, mais sans jamais tourner la tête de son côté. Enfin, l'obscurité se fit. Gileh songea à ses chaînes. Comment marcher avec de telles entraves? Saisissant deux grosses pierres, il chercha à briser ses liens. O miracle! après quelques efforts, les pesants anneaux auxquels se rivait sa chaîne cédèrent, et Gileh se trouva libre. Des larmes de joie inondaient ses joues et, tombant à genoux, il remercia Dieu pour cette délivrance merveilleuse; puis, se dirigeant du côté de la forêt, il marcha sous le couvert des arbres touffus durant toute la nuit.

Enfin, après bien des heures, la fatigue et la faim l'obligèrent à ralentir sa course. Le matin était venu et sur son passage s'ouvrait la porte hospitalière d'une auberge. L'hôte et sa femme reculèrent effrayés en se voyant accostés par un homme pâle et hagard, à la chevelure inculte, aux vêtements en désordre, aux pieds nus. Mais Gileh raconta l'histoire de l'incendie et, dans leur curiosité d'en apprendre davantage, ils oublièrent les allures étranges de leur interlocuteur. Ensuite ces bonnes gens, attribuant son dénûment au fléau dont ils sup-

posaient qu'il avait été la victime, lui offrirent de quoi se restaurer. Plein de reconnaissance, Gilch se remit en route avec un nouveau courage et, après deux jours de marche, il atteignit la frontière. Dès lors, notre héros n'avait plus rien à craindre de ses persécuteurs; mais que de difficultés encore à surmonter!

Nous pourrions remplir bien des pages, si nous voulions entrer dans le détail de ce voyage périlleux; la faim, la soif, la fatigue, les bêtes fauves mêmes semblaient se liguier pour arrêter le fugitif. Pendant six longues journées, il marcha sans trêve ni repos, puis, enfin, un soir, il vit de loin le clocher de Gerlachsheim. Qui dira jamais la joie qui remplit son cœur à ce moment-là? Gilch fut, comme on le pense, reçu avec bonheur par ses frères, et de ferventes actions de grâces montèrent devant le trône de Dieu pour sa merveilleuse délivrance.

Cependant, à quelque temps de là, la colonie évangélique dut abandonner sa paisible retraite. Le gouvernement saxon, effrayé par les plaintes et les menaces de l'Autriche, expulsa les fugitifs pour cause de religion. Ceux-ci, profitant de l'attitude hospitalière de la Prusse, s'établirent, les uns à Berlin, les autres à Rixdorf, où se formèrent des communautés prospères.

Notre ami, Jean Gilch, élut domicile à Berlin et se consacra à l'œuvre du Seigneur dans cette ville, avec autant de zèle que le lui permettaient ses forces bien diminuées par de longues années de souff-

frances et de privations. Il se voua en particulier à l'éducation de la jeunesse, et ainsi se passèrent paisiblement les dernières années de sa vie. Jusqu'à la fin, Gileh marcha humblement devant son Dieu, ne se prévalant en rien de ses souffrances passées, et lorsque le Seigneur rappela à Lui son serviteur fatigué, ses dernières paroles furent pour exalter la vertu du précieux sang de Jésus-Christ.

Lecteurs, sommes-nous, comme Jean Gileh, prêts à souffrir pour le nom de Christ? A nous est accordé le privilège de pouvoir, sans opposition aucune, l'adorer en esprit et en vérité; sommes-nous, de notre côté, prêts à nous consacrer à son service avec le zèle et l'ardeur qui caractérisaient ce chrétien d'autrefois? Avons-nous, comme lui, mis en pratique l'exhortation de l'apôtre: « En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces »?

Le Seigneur veuille se servir de ce récit pour encourager quelque chrétien timide et craintif à s'en remettre entièrement au Seigneur, non seulement pour ce qui regarde son salut éternel, mais encore pour chaque circonstance de la vie, si insignifiante qu'elle soit! Si tel était le cas, il n'aurait pas été écrit en vain.

« Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera et qu'on vous persécutera... à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux. » Matthieu IV, 11-12.)

Le père Louis ¹.

L'enseignement du sage est
une fontaine de vie.

(Proverbes XIII, 14.)

Je désire rapporter ici quelques traits de la fin de la longue vie d'un vénérable chrétien endormi dans le Seigneur il y a quelques années, un de ceux qui étant mort parlent encore, de ces justes dont la mémoire est en bénédiction.

Notre ami menait une existence austère, tendre aux autres, dur envers lui-même. Chacun qui entrait dans sa modeste chambre en était frappé. Quelques gravures, une antique pendule dans sa longue caisse en bois, un petit miroir terni en garnissaient les parois aux boiseries brumies; tandis qu'un lit ancien, une table ronde, quelques chaises, un modeste canapé recouvert d'étoffe décolorée par un long usage, en composaient tout l'ameublement. Le même ami, auquel nous empruntons les lignes qui précèdent, a tracé, de ce vieillard, le portrait fidèle que voici: « Un rayon de soleil, joyeux d'avoir pu glisser au travers des nuages, vient danser dans la chambrette; il accroche quelques

(1) Nos anciens abonnés retrouveront à cette place un récit qui a paru en mars 1905. Nous croyons cependant pouvoir le reproduire ici, l'article actuel étant dû à une autre plume que le premier et contenant plusieurs détails inédits.

étincelles à la glace, fait reluire la dorure presque disparue de certain vieux cadre, et illumine un tableau charmant et inattendu: c'est un vieillard aux yeux clairs, à la bouche honnête et souriante, au menton bien rasé; il tient entre ses doigts nouveaux mais habiles, un fil très régulier, tandis que le rouet bourdonne et que la rite¹ soyeuse frémit sur la quenouille, et glisse, glisse autour de la bobine. »

Un homme qui file, et encore un vieillard? Oui, mes enfants. Comme moi, vous serez dans l'admiration, lorsque vous connaîtrez les motifs qui amenèrent ce vénérable homme de Dieu à apprendre à filer quand il avait déjà de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Comme la plupart des habitants des vallées du Jura, autrefois, L. G. partageait son temps entre l'horlogerie, le travail des champs et les soins du bétail. Ayant remis sa ferme à son fils, et ses yeux ne lui permettant plus de « travailler à l'établi², » il désirait vivement trouver une occupation qui lui permit d'employer utilement le temps dont il pouvait disposer.

Un jour, il découvrit enfin, sous d'autres vieilleries, un rouet, celui de son arrière-grand-mère, peut-être.

(1) On désigne par ce mot, dans le canton de Vaud, la meilleure partie de la filasse, les déchets constituent l'étoupe.

(2) Locution vaudoise qui signifie travailler du métier d'horloger.

« Tiens, » se dit-il, « tu as trouvé ce que tu désires! Avec un peu de persévérance, tu apprendras à filer; pas n'est besoin pour cela d'une bonne vue, et encore moins de beaucoup de force. Tu connais plusieurs mères de famille qui n'ont pas le temps de filer la laine de leurs brebis pour l'usage de la maison. Quelle joie n'auras-tu pas à le faire pour elles! Et le pauvre B., ne serais-tu pas heureux si tu pouvais filer de la laine pour lui faire faire un bon gilet tricoté qui le tiendrait à l'abri des rigueurs de l'hiver? »

Il descend le rouet comme un trésor, le nettoie, remet les cordes en état, l'huile, puis il commence. « Au début, le fil de laine était bien un peu irrégulier, » disait-il plus tard en souriant, « mais je m'y suis vite mis. » Et le rouet, tout rajeuni, était charmant, de beau noyer poli, les colonnettes, finement tournées, brillaient sans un grain de poussière, et la bobine tournait sans bruit sur un pivot de laiton, reluisant comme de l'or. Le contentement du vieillard fut grand lorsqu'après bien des heures de travail persévérant, il fut à même de porter à une infirme, qui gagnait sa vie en faisant des tricotages, assez de pelotons de laine pour qu'elle en tricôtât un chaud gilet. Aussitôt terminé, il le porta à un pauvre bûcheron. Ensuite, il essaya de filer la rite et réussit fort bien.

Notre ami avait dû accepter la somme de vingt francs d'un étranger venu dans la contrée pour y étudier l'ancien patois jurassien, dialecte connu de

quelques vieillards seulement, très rares déjà alors. Il eut l'idée d'acheter avec cette somme une certaine quantité de rite de premier choix. Il la file, porte le fil à un tisserand et envoie la toile à la femme d'un serviteur de Dieu chargé d'une nombreuse famille. Elle en fit plusieurs draps de lit, d'une grande beauté... O! mes jeunes amis, qu'elles sont vraies les paroles de la sagesse mises en tête de ces lignes : « L'enseignement du sage est une fontaine de vie, » puis il est ajouté, « pour faire éviter les pièges de la mort. » (Proverbes XIII, 14.)

Que de maux sont engendrés par l'oisiveté! Est-ce trop dire que de la nommer « mère de beaucoup de vices? »

Voyez ces deux jeunes filles, que je nommerai Louise et Marie. Louise est, naturellement, paresseuse, négligente; elle aime le « farniente. » Sa mère en souffre, en gémit parfois, mais ne prend pas la peine de la corriger. Marie est active; dès ses premières années, elle a l'œil ouvert pour voir ce qu'elle peut faire pour soulager sa mère, se rendre utile. Les années s'écoulent et avec elles les défauts et les qualités des deux enfants se développent. Sans fortune, l'une et l'autre doivent aller servir autrui pour vivre. Louise, méprisée à cause de sa paresse, de son ignorance, de son esprit désordre, est congédiée régulièrement par ses maîtres, après quelques jours passés à leur service. Elle revient chez ses parents, mange le pain de leur vieillesse, vêtue de haillons, et finit dans un asile

de vagabonds, après avoir abreuvé d'amertume le cœur des siens. Marie, au contraire, s'attire l'estime et l'affection de ses maîtres. Elle ne les quitte que parce qu'elle est capable de gagner davantage, et s'en va regrettée de tous, qui estiment heureux les maîtres au service desquels elle entrera. Ses vieux parents, dont elle prend un soin touchant, sont à l'abri du besoin, bénissant le Seigneur de leur avoir donné une telle enfant. Ah! mes amis, les enfants du genre de Marie deviennent chaque année plus rares, tandis qu'ils sont nombreux les enfants sans cœur, sans crainte du Seigneur, ne pensant qu'à satisfaire les désirs de leurs mauvais cœurs naturels et marchent selon le regard de leurs yeux, sans se rappeler que, pour toutes ces choses, cependant Dieu les amènera en jugement.

(A suivre.)



Réponses aux questions du mois d'avril.

1. — Benaïa (2 Samuel XXIII, 20; 1 Chroniques XI, 22); 1^o les frères de Saül. (1 Chroniques XII, 2); 2^o les fils d'Issachar (v. 32); 3^o les Gadites (v. 8); 4^o de Zabulon. (v. 33.)

2. — David était né à Bethléem. (1 Samuel XVI.)

3. — Hébron (2 Samuel II, 1-4; III, 5, etc.); Jérusalem. (V, 6-9.)

4. — 1 Chroniques XIV, 12,

5. — L'arche aurait dû être portée par les Lévites et non placée sur un chariot neuf. (2 Samuel VI, 1 Chroniques XV, 12-13.)

6. — 1 Samuel VI, 12; 1 Chroniques XVI, 39.

Questions pour le mois de mai.

A lire 2 Samuel VII-X; 1 Chroniques XVIII-XIX.

1. — Quel mot, répété huit fois en 2 Samuel VII, montre la durée des bénédictions promises à David?

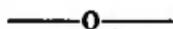
2. — Quelle prophétie ancienne trouve son accomplissement en 2 Samuel VIII, 14?

3. — Quel usage David fit-il des dépouilles des ennemis vaincus?

4. — Comment David remplit-il la promesse faite autrefois par lui, en 1 Samuel XX, 14-17?

5. — Citez un psaume ayant rapport aux triomphes militaires de David dont nous parlent ces chapitres?

6. — Relevez dans votre lecture une prophétie concernant Christ et dites où elle est citée dans le Nouveau Testament.



Nous commençons ce mois-ci une seconde série de questions, se rapportant spécialement à l'étude biblique mensuelle. Ces questions sont particulièrement destinées aux plus jeunes de nos lecteurs qui trouvent peut-être les autres questions au-dessus de leur portée.



MARCELLE

ou

Courte vie et heureuse fin.

Dans un village du Jura bernois, dont une vue figure en tête de ces lignes, on avait mis en pension une pauvre jeune fille dont la santé laissait beaucoup à désirer, Marcelle X... Elle avait perdu sa mère quelques années auparavant, et son père, adonné à la boisson, ce destructeur du bonheur de la famille, ne se souciait guère de ses enfants, en sorte que ceux-ci tombèrent à la charge d'autrui et furent séparés les uns des autres. Mais le père des orphelins, veillant sur eux, ne les laissa pas

à la merci de leurs pénibles circonstances. Il allait accorder à Marcelle, non seulement les choses nécessaires à la vie présente, mais encore les biens les plus précieux, les seuls que l'on puisse emporter avec soi en quittant ce monde de peines et de souffrances.

Marcelle ne connaissait pas encore Celui dont les pensées sont de sauver et de bénir, et pourtant il avait l'œil sur elle; ce fut lui, assurément, qui permit l'arrivée de la jeune fille dans le village isolé dont nous avons parlé.

Dans sa nouvelle résidence, tout semblait aller au mieux. Au cours de la première année, la santé de l'orpheline paraissait se fortifier, et pendant ce temps, elle eut l'avantage de faire la connaissance d'une vraie chrétienne qui lui témoigna de l'affection et une grande sympathie. Cette croyante ne tarda pas à remarquer combien l'orpheline montrait de bonté aux enfants qui l'entouraient, veillant à leurs besoins et cherchant à leur faire plaisir.

Elle se distinguait aussi d'une autre façon: âgée de seize ans, elle ne fut pas tentée de porter ses lèvres à la coupe enivrante que le monde présente tout particulièrement à la jeunesse. Au contraire, recherchant les choses sérieuses, elle se mit à suivre l'école du dimanche et d'autres services religieux. Cependant son cœur restait encore étranger à la connaissance de son état réel devant Dieu et du salut, quoiqu'elle eût maintes fois l'occasion d'assister à des réunions où l'Évangile était

annoncé avec puissance et simplicité, et de s'entretenir des choses de Dieu avec l'amie chez laquelle elle se rendait assez souvent, en toute liberté.

Combien nos pauvres cœurs laissés à eux-mêmes ont de peine à recevoir la vérité et à se laisser attirer à Celui qui seul peut les rendre heureux!

Il était nécessaire que le Seigneur lui-même opérât; et il allait se servir de la maladie pour faire entendre sa voix d'une manière efficace à la pauvre orpheline.

Marcelle avait hérité de sa mère, enlevée par une maladie de poitrine, sa faible constitution; le mieux éprouvé au début de son séjour ne fut pas de longue durée; semblable à du feu sous la cendre, le mal faisait des progrès cachés, mais rapides.

Le 16 juillet 1906, la jeune fille ayant travaillé aux fenaisons au delà de ses forces, eut une hémorragie qui l'impressionna vivement. Chose solennelle, en effet, que de se trouver en présence de la mort sans être prête à paraître devant Dieu! Marcelle garda le lit deux jours et ensuite elle fit son travail comme à l'ordinaire; mais ce ne devait pas être pour longtemps, malgré l'amélioration subite qui s'était produite. Le 18 déjà, après avoir conduit les veaux au pâturage, elle commença à se trouver moins bien et revint en courant, pâle et tremblante, au domicile de sa protectrice, où elle rejeta un flot de sang. Grande fut sa détresse, et celle des personnes présentes, à la vue de cette nouvelle crise. Après avoir donné les soins nécessaires

à la malade, on la reconduisit chez sa maîtresse et elle s'alita définitivement.

Amenée à reconnaître la gravité de son état, elle fut si effrayée à la pensée de la mort imminente qu'elle ne voulait plus rester seule dans sa chambre. Elle n'ignorait pas que l'existence de l'homme ne finit pas avec sa vie ici-bas, mais se poursuit dans l'éternité, dans le bonheur parfait auprès du Seigneur ou dans le malheur loin de lui. Elle aurait pu dire sans doute, comme une autre personne dans son cas :

« Je n'ai pas été heureuse dans ce monde, ne faudrait-il être encore malheureuse pendant l'éternité? »

Mais si le corps de Marcelle dépérissait à vue d'œil, une vie nouvelle, la vie de Dieu, allait avant peu devenir son partage. La pensée de l'au-delà eut pour effet de la réveiller à salut. C'est maintenant en haut que ses regards devaient se tourner pour avoir une réponse aux pressants besoins de son âme. Les visites ne manquèrent pas à la malade: ses amies de l'Union chrétienne et d'autres personnes vinrent tour à tour auprès d'elle pour lui témoigner leur sympathie; mais elles ne pouvaient lui donner la paix après laquelle son âme soupirait. Le Seigneur, qui avait créé ces besoins pressants, allait y répondre sans retard, car aucun de ceux qui se confient en lui ne sera confus. Marcelle ne tarda pas à en faire l'expérience: un bon-

heur intense inonda son âme au point de ne pouvoir se contenir.

Elle désira que l'on appellât l'amie qui s'était intéressée à son état, voulant lui parler. Dès qu'elle fut arrivée, elle lui dit :

« Maintenant la mort ne m'effraie plus, car Dieu a pardonné tous mes péchés; il a donné son Fils Jésus pour moi, et Lui a porté mes péchés sur la croix. Oh! combien je suis heureuse! J'aimerais que tous soient ici, je leur dirais de venir au Seigneur Jésus. »

Marcelle avait bu de l'eau vive que le Seigneur donne à l'âme altérée, c'est pourquoi elle désirait que d'autres, en grand nombre, fussent rendus participants de la même précieuse grâce. Vous l'entendez, chers jeunes amis, cette invitation vous est aussi adressée: ne tardez pas à y répondre! La malade dit ensuite :

« Je voudrais chanter. »

« Veux-tu que je chante un cantique avec toi, » lui dit Madame F.

« Je ne sais pas ce que je pourrais chanter, » répondit-elle; et dans l'exubérance de sa joie, la malade se mit à improviser ce qui suit :

« Je suis heureuse d'aller au ciel, vers Jésus; il m'a pardonné tous mes péchés; je vois ma place... Jésus m'ouvre la porte... Je vais revoir ma mère et tous ceux que j'aime. Oh! combien je suis heureuse! »

Cette joie à la pensée d'aller bientôt auprès du

Seigneur ne la quitta pas. La grâce agissait dans ce cœur d'une façon merveilleuse: la malade demanda pardon à sa maîtresse pour le chagrin qu'elle avait pu lui causer, car celle-ci lui montrait aussi sa bonté par ses soins assidus. Elle souffrait beaucoup et dormait peu; mais on ne la quittait ni jour, ni nuit. Pour soulager sa maîtresse qui était déjà d'un certain âge, une de ses sœurs vint lui tenir compagnie et la soigna avec tendresse. La crainte de la malade était qu'on ne la transportât à l'hôpital; mais elle fut promptement rassurée, en apprenant que le docteur la jugeait trop faible pour subir ce déplacement.

Le 26 juillet, dans l'après-midi, ceux qui l'entouraient remarquèrent sur son visage les symptômes d'une fin prochaine. On s'empressa de faire chercher Madame F., sa protectrice. Celle-ci lui lut le Psaume XXIII, qui parle des soins du bon Berger à l'égard de ses brebis : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal; car tu es avec moi: ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent. » (v. 4.)

La mourante, malgré sa faiblesse, voulut encore donner essor au bonheur qui remplissait son cœur en chantant, sur un air de sa façon, les paroles du Psaume qu'on venait de lui lire. En paroles entrecoupées, elle dit :

« Je le vois... il m'ouvre la bergerie... Oh! combien... cela est beau!... Comme il tarde... à venir... »

Sa sœur voulut encore lui offrir quelques grains de raisin.

« Non, » dit-elle, « j'en aurai... du meilleur... là-haut! »

Puis la respiration diminuant insensiblement, la mourante poussa encore quelques soupirs, et son âme, rachetée par le sang de l'Agneau, quitta ce monde pour être avec son Sauveur.

La vie de Marcelle ici-bas fut courte, et semée de peines et de souffrances, mais le terme fut réjouissant, grâce à Celui dont « la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement. »

Cette grâce est aussi pour vous, chers jeunes lecteurs. Que le bonheur de Marcelle, cette « joie ineffable et glorieuse, » dont parle l'Écriture, soit votre part maintenant! Pour cela, tournez-vous avec foi vers Celui qui dit dans sa Parole : « Et que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXII, 17.)

Alors vous pourrez dire, comme le psalmiste : « Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants. » (Psaume IV, 7.)

Histoire d'Esther.

(suite).

Avènement de la reine Esther

La reine Vasthi étant répudiée, il fallut chercher une épouse qui répondit aux désirs du roi. Dans ce but, Assuérus préposa dans toutes les provinces de son royaume des commissaires qui cherchèrent les plus belles jeunes filles pour les amener à Suse, la capitale, où, pendant douze mois, elles devaient être soignées avec des parfums avant de les présenter au roi pour qu'il fit son choix. Parmi celles qui furent désignées, il s'en trouvait une nommée Hadassa ou Esther¹; elle était juive, de la tribu de Benjamin, orpheline, élevée par un cousin nommé Mardochée, qui l'avait adoptée à la mort de ses parents. Cette famille avait été transportée avec Jéconias, en même temps que le prophète Ezéchiel.

Esther, qui était particulièrement belle, plut à Hégai, l'eunuque qui avait la surveillance de ces jeunes filles; elle trouva faveur auprès de lui, et auprès de tous ceux qui la voyaient. Quand son tour vint d'être présentée au roi, il la choisit de préférence à toutes ses compagnes. Il mit la c: u-

(1) Hadassa veut dire *myrte*, et Esther *étoile*.

ronne du royaume sur sa tête, et la fit reine à la place de Vasthi.

A cette occasion, Assuérus offrit un grand festin à tous ses princes et ses serviteurs; selon la coutume, en de pareilles circonstances, il distribua des dons et accorda, dans toutes ses provinces, une diminution d'impôts. (Chap. II, 1-18.)

Avant d'aller plus loin dans l'histoire d'Esther, il sera utile, mes jeunes lecteurs, de la considérer dans ses relations avec Mardochée, son parent et protecteur. Elle lui reste soumise comme à un père. La grandeur de sa nouvelle position ne lui fait pas oublier la reconnaissance qu'elle doit à celui qui la recueillit lorsqu'elle devint orpheline, comme elle n'oublia pas non plus qu'elle appartenait au peuple de Dieu.

Mardochée avait élevé Esther dans la piété; nous verrons combien ces rapports réciproques de piété et d'affection filiale ont contribué, sous la puissante main de Dieu, à accomplir, en faveur de son peuple, les grandes choses en vue desquelles Dieu permit qu'Esther parvint à la royauté.

Pendant qu'Esther était remise aux soins d'Hégaï avec les autres jeunes filles, avant d'être présentée au roi, Mardochée se promenait chaque jour devant la maison des femmes pour savoir comment sa cousine se trouvait et ce qu'on faisait à son égard. (v. 11.) Il avait sans doute la facilité de faire cela, étant un des serviteurs qui se tenaient

à la porte du roi (v. 19-21); mais c'était son attachement à Esther qui le dirigeait.

Lorsque Esther eut été choisie par le commissaire royal, Mardochée lui recommanda de ne point faire connaître sa nationalité. Il avait la pensée de Dieu pour lui adresser ce conseil. Ce n'était point pour la soustraire à l'opprobre qui se rattachait au peuple de Dieu, chose fréquente, hélas! chez les jeunes gens qui ont honte de dire qu'ils appartiennent à des parents croyants, et s'exposent ainsi à être entraînés dans le monde et à déshonorer le Seigneur. Il allait arriver un moment critique où il serait opportun de faire connaître à quel peuple elle appartenait; jusque-là il était selon Dieu de garder le silence. Esther obéit, comme elle obéit plus tard lorsque le moment vint de déclarer quel était son peuple¹. Il est dit au chap. II, v. 20, qu' « Esther faisait ce que Mardochée disait, comme lorsqu'elle était élevée chez lui. »

Vous voyez, mes jeunes lecteurs, que quel que soit l'âge ou la position qu'un enfant ait atteints, il doit toujours se souvenir de ce qu'il doit à ses parents ou à ses protecteurs. Rien n'est plus triste que de voir chez les enfants l'indifférence et l'ingratitude à l'égard de ceux dont ils ont reçu les soins. Être sans affection naturelle, est un signe des derniers temps². La Parole exhorte les enfants ou les

(1) Chap. IV, 13, 14.

(2) 2 Timothée III, 3.

descendants, surtout des veuves, à apprendre « premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison, et à rendre à ceux dont ils descendent les soins qu'ils en ont reçus, car cela est agréable devant Dieu. »²

Mardochée à la porte du roi

Si Mardochée était fidèle comme père, il ne l'était pas moins comme serviteur d'Assuérus. Assis à la porte du palais, il eut connaissance d'un complot formé par deux eunuques, qui étaient gardiens du seuil, pour attenter à la vie du roi. Il communiqua la chose à Esther qui en informa son mari. Après enquête, le roi fit pendre les deux eunuques. Sa vie fut donc épargnée par la fidélité de Mardochée et le fait fut inscrit dans le livre des chroniques. Une telle action aurait mérité, semble-t-il, une récompense, mais il n'en fut rien. Le grand monarque continua de jouir de la vie qu'il devait, après Dieu, à son humble serviteur, avec l'égoïsme et l'ingratitude qui ne caractérisent, hélas! que trop le cœur naturel de l'homme. Nous avons à lutter contre cette disposition à l'égoïsme inhérente à notre nature. Ne vous habituez pas à recevoir les bienfaits dont vous êtes l'objet de la part de Dieu, de vos parents ou de vos amis, comme si tout vous était dû. La reconnaissance est un des caractères

(1) 1 Timothée V, 4.

tères du nouvel homme. L'apôtre Paul dit: « Soyez reconnaissants ¹. » Nous devons toujours, du reste, nous considérer comme redevables aux autres et ne rien exiger d'eux; ainsi personne ne manquerait de rien et tous seraient satisfaits: « Ne devez rien à personne, est-il dit, sinon de vous aimer les uns les autres, car celui qui aime les autres a accompli la loi. ² »

Si Assuérus ne pensa pas à récompenser Mardochée, nous verrons plus loin pour quelles circonstances Dieu s'était réservé de lui rappeler le bienfait dont il avait été l'objet.

Nous pouvons aussi remarquer que Mardochée ne pensa pas à réclamer une récompense. Le croyant accomplit son devoir par obéissance au Seigneur en retour de son grand amour. Il est dit aux serviteurs: « Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage; vous servez le Seigneur Christ. ³ » Esther ne profite pas non plus de sa haute position pour obtenir, en faveur de son parent, des honneurs en retour de sa bonne action. Non, ayant affaire avec Dieu, tous les deux Lui laissèrent le soin d'agir en son temps, et il le fit.

(1) Colossiens III, 15.

(2) Romains XIII, 8.

(3) Colossiens III, 23, 24.

Haman

« Après ces choses, le roi Assuérus agrandit Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguïte, et l'éleva, et plaça son siège au-dessus de tous les princes qui étaient avec lui; et tous les serviteurs du roi qui étaient à la porte du roi se courbaient et se prosternaient devant Haman: car le roi l'avait ainsi commandé à son égard. » (Chap. III, 1-2.)

Il n'est pas dit pour quelles raisons cet Haman était devenu le favori du roi; mais Dieu avait ses raisons pour le faire entrer en scène ici; il devait servir à illustrer une fois de plus que « le méchant fait une œuvre trompeuse, » et que tous les efforts de l'Ennemi ne peuvent empêcher l'accomplissement des pensées de Dieu envers les siens.

Haman devait être un descendant des rois d'Amalek, ces anciens ennemis du peuple d'Israël dont il est dit : « L'Éternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération. » Les Amalékites comme les autres peuples, avaient été soumis aux Mèdes et aux Perses; Haman était sans doute un de leurs princes captifs, comme l'avaient été Daniel, Zorobabel et tant d'autres de chaque nation. C'est remarquable de retrouver cet ennemi du peuple dans la captivité, et témoignant de toute sa haine, tant personnelle que nationale, pour le peuple de Dieu.

(1) Exode XVII, 16; voyez aussi Deut. XXV, 17-19 et 1 Samuel XV.

Nous le voyons donc élevé à la plus haute dignité parmi les princes, dignité reconnue par les serviteurs à la porte du roi, qui avaient reçu d'Assuérus même l'ordre de se prosterner devant lui.

Mardochée et Haman

Comme les jeunes Hébreux devant la statue de Nébucadnetsar, Mardochée ne put obéir à l'ordre du roi, sachant que Dieu seul doit être adoré. Le Juif fidèle tint ferme, quoiqu'il pût lui en coûter la vie, et que les serviteurs, qui étaient avec lui à la porte, ne cessassent de l'engager à se prosterner, faisant valoir que l'ordre était donné par le roi : « Pourquoi transgresses-tu le commandement du roi ? » (v. 3) lui disait-on.

Que de puissants motifs il y avait pour faire céder Mardochée ; il y allait de sa vie même ; on pouvait l'accuser d'être un serviteur désobéissant, irrévérencieux ; mais il connaissait quelqu'un au-dessus des rois, auquel il obéissait avant tout, Celui qui n'était pas plus connu d'Assuérus, que d'Haman ou des serviteurs du palais ; le Dieu d'Israël était Celui qu'il servait et qu'il honorait, ne voulant accorder à nul autre ce qui était dû à lui seul.

Puissions-nous prendre exemple sur ce Juif pieux, considérant avant tout ce qui est dû à Dieu, dans ce que nous sommes appelés à faire, car notre vie entière doit être une vie d'obéissance à Dieu.

Nous devons nous abstenir de tout ce qui ne peut être fait au nom du Seigneur Jésus. « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père.¹ » Faire une chose au nom du Seigneur, c'est faire une chose que le Seigneur aurait faite, et qu'il peut reconnaître. On entend dire si souvent : « Quel mal y a-t-il à ceci ou à cela ? » Souvenez-vous, chers enfants, que pour ne pas accomplir le mal, il ne faut faire que ce que vous pouvez accomplir « au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâces à Dieu. »

Jour après jour, les compagnons de service de Mardochée ne cessaient de le solliciter, mais il ne les écouta pas. Il leur avait déclaré qu'il était Juif. Maintenant c'était utile de le dire, afin qu'ils sussent pourquoi il ne se prosternait pas devant Haman, malgré l'ordre du roi, et qu'ils ne crussent pas que c'était par insubordination. Vous voyez, mes jeunes lecteurs, que Mardochée ne craignait pas de rendre témoignage à son Dieu. Le monde ne peut comprendre pourquoi, en certaines circonstances, les croyants agissent autrement que lui; il peut nous imputer de tout autres motifs que ceux qui sont vrais; c'est pourquoi, chaque fois qu'il est nécessaire, nous devons donner les raisons qui nous font agir. Il est dit : « Soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque

(1) Colossiens III, 17.

vous demande raison de l'espérance qui est en vous. ¹ »

Désirant sans doute obtenir des faveurs du grand Haman, les serviteurs qui étaient avec Mardochée, sans cœur et sans conscience, informèrent le favori du roi que leur compagnon ne se prosternait pas devant lui. Ils désiraient voir, est-il dit, « si les affaires de Mardochée se maintiendraient; car il leur avait déclaré qu'il était Juif. » (v. 4.) Triste désir, car ce passage nous fait comprendre que les Juifs étaient haïs et que l'on savait probablement qu'Haman, tout particulièrement, leur était hostile. Ces misérables n'ignoraient pas ce qui pouvait en coûter à leur compagnon d'être fidèle à son Dieu.

L'attention d'Haman ayant été attirée sur Mardochée, il fut rempli de fureur lorsqu'il vit qu'il ne se prosternait pas devant lui. Alors, satisfait de trouver un prétexte pour se débarrasser de toute la race juive, il ne voulut pas mettre la main sur Mardochée seul : « C'eût été une chose méprisante à ses yeux. » Sa haine sanguinaire ne pouvait être assouvie par une seule victime, il lui fallait tout le peuple de Dieu. Aussi, il cherche à détruire tous les Juifs qui étaient dans le royaume d'Assuérus. (v. 5-6.)

(A suivre.)



(1) 1 Pierre III, 15.

**Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de mai**

1. — En Ezéchiel X et XI, 22-25.
2. — En Daniel XI, 2.
3. — De la joie, ou de ce qui la produit.

Questions

1. — Où lisons-nous qu'Ezéchiel avait été déporté en même temps que la famille d'Esther?
2. — Qu'est-ce qui caractérise la conduite d'Esther vis-à-vis de Mardochée?
3. — Celle de Mardochée vis-à-vis d'Assuérus?
4. — Quelle est la seule dette permise dans la Parole?



Le père Louis.

(Suite et fin)

Souvent, vous trouvez le temps long; vous paraissez ne pas savoir à quoi vous occuper. Ne rougirez-vous pas en pensant à notre vénérable ami qui, ayant près de quatre-vingts ans, sut trouver un moyen de faire tant de bien au près et au loin, en s'occupant de ses propres mains à de bonnes choses?

Ce vénérable homme de Dieu faisait aussi des

visites pour s'entretenir des richesses insondables du Christ avec ceux qui les appréciaient. Mais toujours il prenait son rouet avec lui. Il parcourait parfois de dix à quinze kilomètres pour voir quelque famille chrétienne isolée. Les heures s'écoulaient dans de saints entretiens, reliaussés encore par le chant de beaux cantiques, car L. G. possédait une voix douce, pure et sûre. C'était toujours fête quand on voyait apparaître ce visage aimé, cet homme de paix, de conseil, dont les traits reflétaient quelque chose de la douceur et de la débonnairé de son Seigneur. Un jour, après quarante minutes de marche, il arriva chez des amis. Mais il les trouve tous alités par l'influenza. La saison était avancée. Les jardins auraient dû être faits. Quelqu'un dans la maison sera peut-être en état de semer les graines; mais, qui peut manier la bêche? Personne. Lui la prend d'une ardeur toute juvénile et aménage quatre grands carreaux du jardin. Fatigué, mais heureux, le soleil est derrière l'horizon lorsqu'il reprend le chemin de sa demeure, après avoir prié avec ses amis, qui, les larmes aux yeux, le saluent avec amour.

C'était en hiver. La maladie saisit le vieillard et alla croissant, ainsi que les douleurs qu'il ressentait. Il déclinait à vue d'œil, au grand chagrin de ses nombreux amis. Lui souffrait avec une patience parfaite. Sa paix, sa sérénité, sa bienveillance, étaient entières, son cœur tressaillait de bonheur à la pensée que le terme de sa course était là, qu'il

allait être absent du corps et présent avec son Seigneur. C'est ainsi que son Dieu le recueillit auprès de lui dans le rassasiement de joie de sa face.

Que de cœurs pleurèrent ce grand vide! C'était un de ces exemples, toujours plus rares de quelqu'un qui s'en était allé sans avoir aucun ennemi, un de ces justes dont la mémoire est en bénédiction, qui étant morts parlent encore, un de ces hommes intègres, droits, dont la fin est la paix.

Le village entier s'associa au deuil de sa famille et de ses amis. Dieu lui-même, qui honore ceux qui l'honorent, voulut honorer sa mémoire. Pendant le jour qui précéda son enterrement, il y eut une effroyable tempête de neige, au point que peu de personnes se hasardaient à sortir de leurs demeures. Le lendemain, dès le matin, le temps fut radieux; un soleil de printemps permit à la nombreuse assistance de se tenir, tête découverte, devant la maison pour écouter avec respect les paroles de grâce et de vérité que le Seigneur mit dans la bouche de son serviteur, et par lesquelles il se plut à couronner la carrière de son fidèle témoin.

Que notre Dieu bénisse le témoignage rendu à sa merveilleuse grâce déployée si richement dans ce vénérable homme de Dieu! Qu'il nous encourage, nous aussi, à mener une vie plus consacrée au bien, moins profane, moins vulgaire, que celle que nous avons eue jusqu'ici, ayant horreur de l'oisiveté, de la recherche de nous-mêmes, heureux de

vivre en suivant les traces du divin Modèle, par la force duquel notre ami a été ce qu'il fut. N'est-il pas capable de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie? Aujourd'hui, il nous dit encore: « Ma grâce te suffit; » « ma vertu s'accomplit dans l'infirmité. »



Le bonheur.

— Papa, dit Edouard à son père, tu ne sais pas croire que de belles choses possède James.

— Oh! oui, ajouta le petit Henri; hier, pendant la visite que nous lui fîmes, il nous fit monter dans une chambre, aussi garnie de joujoux que peut l'être un magasin de jouets d'enfants.

— Il y avait, reprit Edouard, deux fusils, deux tambours, une trompette, un fifre, et ces tambours étaient de vrais tambours, semblables à ceux dont se servent les soldats dans les rues.

— Et papa, il y avait aussi des wagons de chemin de fer, précédés d'une machine à vapeur, et courant sur des rails faits exprès, continua Henri.

— Et encore, toute une compagnie de soldats de bois; et toute espèce d'objets pour construire une maison. Puis, dans la cour, il nous a montré un joli poulain vivant, très éveillé et un fouet qui pouvait

bien coûter plus de cinquante francs; plus une selle et une bride de toute beauté.

— Et encore, papa, nous ne t'avons pas tout dit. Ah! si tu avais vu le jardin avec ces parterres et ces belles fleurs! et les lapins blancs, et ce gentil petit écureuil qui exécute dans sa cage tant de tours amusants! Et ce perroquet qui cause et qui rit comme une grande personne!

Et pourtant, bien que James eût tout à souhait autour de lui, Edouard et Henri furent obligés de convenir que c'était le garçon le plus désagréable et le plus malheureux qu'ils connussent. C'était précisément, d'après ce que leur dit leur père, parce que rien n'était refusé à ses désirs, qu'il était devenu exigeant, égoïste, et par cela même toujours inquiet et sombre.

— Maintenant, reprit M. Thompson, demain après midi, je vous mènerai quelque part et vous ferai faire la connaissance d'un petit garçon heureux.

— Sommes-nous arrivés, dit Edouard, au moment où la voiture s'arrêtait devant une maison brune, de chétive apparence.

— Oui, mes amis, répondit M. Thompson; descendez et suivez-moi.

Ils entrèrent dans la chaumière basse qui n'avait que deux pièces; dans l'une, ils virent un enfant pâle et amaigri, couché sur un pauvre petit lit, en face de la porte. Le mal avait exercé sur ses traits les plus tristes ravages, et ses mains, qui s'éten-

daient sur la couverture, étaient si décharnées, que l'on pouvait y regarder presque comme à travers un verre poli. Quelques joujoux étaient dispersés sur son lit; et tout près de lui, sur un guéridon, se trouvaient un pot de fleurs, une Bible et un livre de cantiques, le tout à peine en bon état.

Il y avait plus d'un an que cet enfant ne s'était pas tenu debout. Il était obligé depuis quatre mois de rester immobile dans son lit, couché sur le dos, sans qu'il fût possible de le changer de place.

— De quoi souffre-t-il, madame? demanda Henri à la mère.

— Le docteur prétend que ses os sont cariés, répondit la pauvre femme. Il y a deux ans environ qu'il ressentit au pied une vive douleur; et ce pied, il fallut bientôt le couper, avec l'espoir toutefois que le mal serait ainsi extirpé. Il n'en fut rien. Alors on dut faire une nouvelle opération au-dessus du genou. Mais le mal persista. Depuis lors, il est allé en se développant, et il monte, monte sans cesse, si bien que ce sera la mort de ce cher enfant. Ses souffrances sont horribles, surtout la nuit, et il y a plusieurs jours qu'il n'a pas fermé l'œil.

— Oh! père, que c'est affreux! s'écria Édouard en se serrant contre son père.

— Il me semble, papa, que tu devais nous faire voir un enfant vraiment heureux, ajouta Henri.

— Attendez un moment, mes amis, répondit M. Thompson,

Alors, se tournant vers le malade :

— Mon brave garçon, n'es-tu pas fatigué de te sentir constamment étendu sur ce lit ?

— Par moments, répondit le pauvre petit avec le plus gracieux sourire ; mais ce qui chasse l'ennui, c'est la vue de tous les jolis objets que je possède.

— Quels objets ?

— Oh ! j'ai un couteau avec lequel je coupe quelques morceaux de bois ; j'ai un petit chien en porcelaine que m'a récemment donné une dame, et qui fait mes délices. Et puis, ne voyez-vous pas ce carreau de fleurs sur le devant de la porte ? C'est ma bonne mère qui l'a planté, le printemps dernier, pour me ménager une surprise. Elle l'arrose et le soigne tous les soirs ; quand elle a fini son ouvrage de la journée. Les fleurs sont devenues magnifiques, et j'aime à les regarder de temps à autre, du fond de mon lit. En voici quelques-unes dans un vase ; n'est-ce pas qu'elles sont belles ?

— Fort belles, assurément. Mais tes souffrances ne sont-elles pas très vives ?

— Parfois ; mais alors, monsieur, je me souviens que le Seigneur ne me les enverrait pas, si elles ne devaient pas m'être salutaires. Aussi je les supporte avec joie ; car je sais que mon Sauveur en a enduré de bien plus fortes pour nous. Il y a dans ce livre de magnifiques cantiques que je ne me lasse jamais de chanter, et ma Bible est pleine de promesses consolantes. Sans elle, il est vrai, je ne sais trop ce que je deviendrais.

— Mais n'es-tu jamais impatient et envieux, quand tu vois d'autres enfants sauter et jouer dans la rue?

— Jamais. Dieu connaît nos besoins et je m'en remets à Lui. Mon Sauveur se tient à mes côtés. J'aime à penser à Lui, quand tout est paisible et que je suis seul.

— N'as-tu pas l'espoir de te rétablir un jour, et de reparaitre dehors?

— Oh! non, je ne puis me faire illusion : je ne vivrai pas longtemps. Chacun le dit?

— N'as-tu pas peur de la mort?

— Pas le moins du monde. Je serai si heureux de mourir! Qu'il me tarde de contempler mon Sauveur! Ce qui m'attriste, c'est la pensée de la solitude où sera plongée ma mère, quand je ne serai plus là.

— Combien je voudrais pouvoir t'être agréable! Y a-t-il quelque chose que tu désires avoir? Je te le procurerai.

— Oh! merci, monsieur, je vous assure que je n'ai besoin de rien.

— Il me serait doux de pouvoir te soulager, mon ami.

— Dieu me guérirait à l'heure même, si cela devait m'être avantageux. Si la guérison ne doit pas être utile à mon âme, je préfère rester tel que je suis. Je crois d'ailleurs que je suis plus heureux maintenant que je ne l'étais, quand je me portais bien.

— Comment peut-il en être ainsi ?

— C'est alors que je n'aimais pas Dieu et je lisais peu la Bible. Je n'éprouvais aucun plaisir à penser au ciel. Oh ! j'ai eu tant de joies pendant ma maladie !

Ici, Édouard et Henri se regardèrent avec étonnement. Et quand ils furent dehors, ils dirent à M. Thompson :

— Cet enfant a l'air d'être vraiment heureux, et pourtant il est pauvre, malade, souffrant, et n'a que peu de distractions. Quelle différence entre lui et James !

— Il est facile d'en saisir la cause, répondit le père. James est égoïste, orgueilleux, et c'est ce qui le rend malheureux. Du matin au soir, il ne songe qu'à sa petite personne, et c'est là la source de son tourment. Puis, surtout, ce cher enfant que nous venons de voir, connaît la source du vrai bonheur. Il a trouvé en Jésus son Sauveur, il a mis en lui toute sa confiance et le Bon Berger le conduit le long des eaux paisibles, le fait paître dans ses gras pâturages. Au sein même de ses terribles souffrances, il lui permet de se réjouir ; il le soutient et l'encourage.

Chers lecteurs, puissiez-vous tous éprouver ce bonheur-là ! Que dès votre jeune âge, vous appreniez à connaître comme votre Sauveur celui qui est doux et humble de cœur !

C'est à lui qu'on ne peut être
Ni trop tôt ni trop longtemps.

Au revoir!

Au revoir, au revoir! il est doux de le dire
 A ceux dont on s'éloigne au terrestre séjour.
 Si, loin de son foyer, le cœur parfois soupire,
 Il se console enfin, en pensant au retour.

Sur le sol étranger, que le « home » est aimable!
 L'absent n'est satisfait que lorsqu'il y sera,
 Car il aime à songer à l'instant désirable
 Où près de tous les siens il se retrouvera.

*

Et que sera-ce au jour où l'Assemblée entière
 Soudain se trouvera réunie au saint lieu,
 Autour du Rédempteur, brillant de sa lumière!
 Enfin, seront comblés nos souhaits et nos vœux.

Ici, le cœur, hélas! soupire en son absence;
 Sur le chemin, souvent, nous trouvons la douleur,
 Mais là-haut, pour jamais — radieuse espérance! —
 Tous les saints goûteront le suprême bonheur.

O précieux moment que notre âme désire,
 Où nous serons ensemble au céleste séjour!
 — Après ce rendez-vous, le racheté soupire:
 Où, près de son Sauveur, il sera pour toujours.

Patience Betty.

Betty fut amenée à la connaissance du Seigneur Jésus dans sa vieillesse; et à dater du moment de sa conversion, elle pensa qu'elle ne pourrait jamais faire assez pour Celui qui l'avait aimée et lavée de ses péchés dans son propre sang. Betty allait en avant, faisant le bien, étant prête à parler de son Seigneur et Sauveur à tous ceux qu'elle rencontrait. Elle soignait les malades, faisait des visites aux affligés, recueillait des dons pour les pauvres et pour les païens, partageant avec ceux qui étaient plus pauvres qu'elle-même, les biens que la bonté d'amis chrétiens lui avaient procurés.

Au sein de son heureuse activité, elle prit un gros rhume accompagné de rhumatisme, et elle fut obligée de garder le lit. Jour après jour, semaine après semaine, Betty dut y demeurer; et je crois qu'elle y resta jusqu'au moment où le Seigneur la rappela à Lui, dans le repos. Sur son lit de maladie, Betty était aussi heureuse qu'auparavant; elle priait beaucoup, répétant des cantiques et des versets de l'Écriture Sainte, et elle méditait sur les bonnes choses d'En haut, les regards dirigés sur la céleste patrie.

Un jour, un vieil ami vint faire visite à Betty; c'était un serviteur de Dieu qui la connaissait depuis bien longtemps. Il fut frappé de voir sa vieille voisine, autrefois si active et si utile, aussi heureuse dans son lit, et il lui dit : « Je ne m'attendais pas, Betty, à vous voir si patiente; ce doit être une grande épreuve pour vous d'être ici tellement longtemps sans rien faire. »

— « Pas du tout, Monsieur, pas du tout, » répondit Betty, « quand j'étais en bonne santé, j'avais l'habitude d'entendre le Seigneur me dire, jour après jour : « Betty, va ici, Betty, va là, Betty, fais ceci, Betty, fais cela, et je le faisais; et maintenant, je l'entends chaque jour qui me dit: « Betty, reste tranquille et touse. »



Réponses aux questions du mois de mai

1. — **Toujours.** 2 Samuel VII, 13, 16, 24, 25, 26, 29.
2. — Genèse XXV, 23; XXVII, 29.
3. — 2 Samuel VIII, 11; 1 Chroniques XVIII, 11.
4. — 2 Samuel IX.
5. — Psaume LX.
6. — 2 Samuel VII, 14; Hébreux I, 5.

Questions pour le mois de juin.

A lire 2 Samuel XI-XIV, Psaume LI.

1. — Lesquels des dix commandements (Exode XX) furent violés par David dans l'affaire d'Urie le Héthien?
2. — Qui est la « petite brebis » de la parabole de Nathan?
3. — Quels versets du Psaume LI nous montrent que David accepta pleinement le message de Dieu, au chapitre XII, 9-10?
4. — Trouver en Esaïe, 1 Jean et dans l'Apocalypse, la réponse à la prière de David, Psaume LI, 7.
5. — Quel verset nous montre l'orgueil et la propre justice d'Absalom?
6. — Combien de temps resta-t-il sans voir son père après le meurtre d'Amnon?



Sans guide.

Dans l'après-midi du 14 juillet 1898, six jeunes gens sortaient gaîment d'un des meilleurs hôtels de la station alpestre de Lauterbrunnen. Ils étaient fort bien équipés pour une ascension : souliers ferrés, sacs bien garnis, cordes, piolets et crampons, tout était au complet ! Rien d'étonnant à cela, du reste, car nos amis se proposaient de gravir la Jungfrau, cette imposante cime des Alpes bernoises, qui dresse au-dessus de la vallée ses formidables remparts de neige et de glace, atteignant une altitude de plus de 4000 mètres. S'attaquer à un colosse pareil ne se fait jamais sans courir des dangers considérables ; il faut, pour

tenter une semblable entreprise, beaucoup d'expérience, de sang-froid et une force de résistance au-dessus de la moyenne. Et cependant ces jeunes gens, au lieu de suivre le chemin habituel, s'engagèrent dans des couloirs de rochers jugés presque impraticables, aboutissant à de formidables glaciers suspendus au-dessus d'un abîme effrayant.

Dans la vallée, de nombreux guides avaient offert leurs services aux touristes téméraires, mais tous avaient été repoussés. « Soyez sans crainte, disait en riant l'un des alpinistes, nous nous tirerons d'affaire sans vous ! » « Prenez garde, messieurs, repartit en son rude patois le guide auquel il s'adressait, prenez garde que nous ne devions vous suivre là-haut pour chercher ce qui restera de vos pauvres corps. » Mais la seule réponse qui parvint jusqu'à lui fut un éclat de rire insouciant.

Une nuit, un jour, puis une seconde nuit s'écoulèrent. L'aurore du deuxième jour blanchissait à l'horizon, lorsque les six amis se virent près d'atteindre le but tant souhaité. Au-dessus d'eux, à quelque cent mètres à peine, se dressait l'é�incelante coupole neigeuse qu'ils désiraient atteindre. Mais que d'efforts, que de peines ils avaient derrière eux. Épuisés de fatigue, engourdis par le froid, ils sentaient leurs genoux s'entrechoquer ; leurs jambes semblaient se dérober sous eux. Et cependant ce n'était pas le moment de se laisser aller à la fatigue et au découragement. Un faux pas,

une seconde d'inattention de l'un d'eux pouvaient avoir pour tous les six un résultat fatal, puisque, selon la coutume des alpinistes, ils étaient liés les uns aux autres, à intervalles réguliers, par une longue et forte corde. Encore quelques efforts et le but sera atteint. Hélas! de la vallée, le brouillard, en larges vagues grises et denses, s'élevait graduellement et, tout à coup, envahit le glacier, entourant les ascensionnistes d'un voile épais.

Que faire? Chercher à monter encore, mais quelle direction suivre? Attendre, c'était s'exposer à une mort certaine, car le froid devenait intense. Chercher à redescendre? Peut-être! Nu! ne dira jamais ce qui se passa dans ce moment terrible. Tout ce que nous savons, c'est que les malheureux s'écartèrent de la bonne direction et, sans le savoir, se trouvèrent bientôt au bord d'un précipice épouvantable, que surplombait une couche de neige durcie. Le premier qui s'engagea sur la surface glacée, sentit qu'elle manquait sous ses pas; il tomba et entraîna après lui dans l'abîme ses cinq infortunés compagnons.

Le cri d'angoisse et d'épouvante qui retentit alors n'est recueilli que par les échos de la montagne; bientôt le silence se fait, un silence profond, terrible; rien ne trahit plus la catastrophe qui vient de se produire, si ce n'est la glace rompue au bord du précipice. Là-bas, tout au fond, au pied d'une paroi de rochers de plus de trois cents

mètres de hauteur, gisent six cadavres sanglants, défigurés, méconnaissables.

*

Les heures s'écoulent. Pour la quatrième fois, le soleil vient d'achever sa course et les joyeux touristes ne sont pas de retour. Dans la vallée, l'inquiétude grandit. Les parents des ascensionnistes s'émeuvent. Le télégraphe et le téléphone apportent coup sur coup des messages de plus en plus pressants. Mais toujours l'hôtelier, interrogé, doit répondre : « Aucune nouvelle. » Enfin, plusieurs troupes de guides s'équipent et partent à la recherche des disparus. Ils explorent consciencieusement les solitudes glacées. Après de longues et infructueuses recherches, ils arrivent enfin près d'un abri formé par un rocher surplombant. Là, ils découvrent les restes d'un repas, quelques boîtes de conserves vides et deux cartes à jouer, derniers signes de vie laissés par les jeunes gens. Un peu plus loin, des traces de pas, encore visibles sur la neige, conduisent les chercheurs jusqu'au bord de l'abîme ; l'un d'eux s'avance en rampant et parvient à jeter un regard au fond du précipice. Quel spectacle que celui des cadavres gisant là-bas ! Ils avaient dû rebondir de rocher en rocher et avoir trouvé la mort avant même de parvenir sur la surface du glacier. Fin terrible ! Et où s'en étaient allées leurs âmes immortelles ?

Question solennelle! Dans leur folle témérité, ils avaient perdu non seulement leur vie, mais encore leur âme. Les journaux qui retracèrent ce tragique événement ne manquèrent pas de terminer leur récit par ces mots : « Quelle imprudence de la part de ces jeunes hommes, de partir ainsi sans guide! »

*

Cher jeune lecteur, ne ressembles-tu pas, toi aussi, à ces infortunés touristes? Tu ne t'es pas, il est vrai, mis en route pour atteindre quelque haut sommet, mais le voyage de la vie, jusque dans l'éternité, est bien plus sérieux et plus dangereux encore. Personne ne peut arriver au ciel, s'il n'a pas trouvé le vrai Guide. Le Saint-Esprit dit de tous ceux qui sont en route pour l'éternité, c'est-à-dire de tous les hommes : « Ils se sont tous détournés; » « tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » Oui, il eût été mille fois plus facile pour ces jeunes gens d'arriver au sommet de la Jungfrau, que pour un homme d'atteindre par ses propres efforts à la gloire de Dieu. Ces jeunes gens tombèrent dans l'abîme et leurs corps furent broyés dans leur chute; mais tous ceux qui n'atteignent pas à la gloire de Dieu seront précipités dans l'abîme, bien plus affreux, de la condamnation éternelle.

Ainsi, mes enfants, il vous faut un Sauveur et un Guide qui vous conduise jusque dans la gloire.

Ce Guide, ce Sauveur, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Lui qui est descendu du ciel, peut seul vous en ouvrir les portes. Nul ne pourra vous ravir de sa forte main, non pas même la mort à cause de vos péchés. Christ a enduré la croix, il a traversé la mort; il en est sorti en vainqueur. Maintenant, il est ressuscité et il siège à la droite de Dieu. Là où il est, vous serez aussi avec lui, dans cette gloire qu'il vous a acquise au prix de sa propre vie.

Chers enfants, je vous en supplie, prenez dès maintenant, dès aujourd'hui même, le Seigneur Jésus pour votre Sauveur et votre Guide. Ne repoussez pas un avertissement aussi sérieux. Ne continuez pas dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à une éternité de malheur. Sans Jésus, vous êtes perdus. Avec Lui, vous atteindrez sûrement la patrie céleste. Tournez-vous vers Christ pendant qu'il est dit : Aujourd'hui !



Histoire d'Esther.

(suite).

L'édit de destruction

Haut placé comme il l'était, Haman eut bientôt trouvé le moyen d'exécuter son criminel dessein. C'était au mois de Nisan, le premier mois de l'année. On jeta le « pur », mot persan qui signifie le sort, pour savoir de quel mois Haman pouvait dis-

poser en vue de son œuvre de destruction. Le sort désigna le douzième mois, appelé Adar. Il avait donc onze mois pour se préparer. Tout allait bien; mais il est écrit : « On jette le sort dans le giron, mais toute décision est de par l'Éternel¹. » Le temps qu'Haman avait au-devant de lui allait au contraire être employé par Dieu pour le salut de son peuple. En attendant, Haman prit ses mesures. Pour mener à bonne fin son projet, il fallait engager le roi à promulguer un édit; c'était chose facile pour le favori. Haman dit à Assuérus : « Il y a un peuple dispersé et répandu parmi les peuples, dans toutes les provinces de ton royaume, et leurs lois sont différentes de celles de tous les peuples; ils ne pratiquent pas les lois du roi, et il ne convient pas au roi de les laisser faire. Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les détruire, et je pèserai dix mille talents d'argent² entre les mains de ceux qui font les affaires, pour qu'on les porte dans le trésor du roi. Et le roi ôta son anneau de sa main et le donna à Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguite, l'adversaire des Juifs. » (v. 8-10.) Non seulement ce méchant fait valoir le prétendu dommage causé au roi par les Juifs, mais lui-même se charge des frais que l'édit occasionnera, en versant au trésor une somme énorme. Le roi répondit : « L'argent t'est donné,

(1) Proverbes XVI, 33.

(2) Somme qui représente peut-être cent millions de notre monnaie.

et le peuple, pour en faire ce qui sera bon à tes yeux. » (v. 11.)

Maintenant tout est assuré. Haman croit être certain d'arriver à ses fins. Mais derrière la scène ténébreuse dans laquelle se meut le cœur de l'homme loin de Dieu, il y a ce Dieu méconnu, et ses paroles immuables. Lorsque l'Éternel avait appelé Abraham, il lui avait dit : « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront. ¹ » Malgré le triste état dans lequel se trouvaient les Juifs, ils étaient toujours les descendants d'Abraham, et les paroles et les conseils de Dieu subsistaient à leur égard. A vue humaine, tout était au désavantage du peuple : son état et ses circonstances. Dieu laisse faire pour le moment ; mais il est au-dessus de tout et veille sur les siens.

Les scribes du roi sont appelés ; Haman dicte ses messages criminels, qui sont envoyés à tous les satrapes et gouverneurs des cent vingt-sept provinces du royaume. L'édit est scellé avec l'anneau du roi, ce qui le rend irrévocable et en assure la rigoureuse exécution. Des courriers partent de Suze, la capitale, dans toutes les directions, pressés par la parole royale, avec l'arrêt de mort pour la race juive. Aux termes de l'édit, le treizième jour du douzième mois, on devait mettre à mort tous les Juifs, depuis le jeune garçon jusqu'au vieillard, les enfants et les femmes ; leurs biens

(1) Genèse XII, 3.

devaient être mis au pillage. Et pendant que se publiait l'édit de destruction, la ville était dans la consternation (v. 12-15), mais, contraste frappant, le roi et Haman, les deux coupables, étaient assis à boire, occupés à satisfaire leurs passions, « mangeant le pain de la méchanceté, et buvant le vin des violences. » Dans quel état d'insensibilité quant au péché la pratique du mal fait descendre l'homme en l'éloignant de Dieu, la source de tout bien ! C'est en de telles mains que le pauvre peuple juif était tombé par sa désobéissance, et nous savons que plus tard il se trouvera de nouveau exposé à la méchanceté sans borne du dernier représentant des empires des nations, le futur chef de l'empire romain.

La reine Esther et Mardochée dans le deuil.

Lorsque Mardochée apprit tout ce qui venait de se passer, « il déchira ses vêtements et se couvrit d'un sac et de cendre, et sortit au milieu de la ville et poussa un cri grand et amer. Et il vint jusque devant la porte du roi, car il n'était pas permis d'entrer, vêtu d'un sac, dans la porte du roi. Et dans chaque province, partout où parvint la parole du roi et son édit, il y eut un grand deuil parmi les Juifs, des jeûnes et des pleurs, et des lamentations; beaucoup firent leur lit du sac et de la cendre. » (Chap. IV, 1-3.)

(1) Proverbes IV, 17.

On comprend quelle angoisse et quelle détresse ce criminel arrêt produisait chez tout ce peuple. L'attitude d'humiliation que tous prirent sous ce coup terrible, était bien ce qui convenait. L'apôtre Pierre écrit aux croyants qui passaient par l'épreuve de la persécution : « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu, rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous. » Dieu a toujours un but d'amour en faisant passer les siens par l'épreuve; et lorsqu'il juge que ce but est atteint, il délivre.

Esther fut aussi dans une grande angoisse, lorsqu'elle apprit, par ses jeunes filles, dans quelle attitude on avait vu Mardochée devant la porte du roi. Elle lui envoya des vêtements pour le vêtir; mais il ne les accepta pas. Pressée de savoir quelle était la cause de sa douleur, « Esther appela Hathac, l'un des ennuques du roi, qu'il avait placé auprès d'elle, et elle lui commanda d'aller vers Mardochée pour savoir ce que c'était et pourquoi c'était. » (v. 4-5.) Hathac l'ayant trouvé sur la place de la ville, « Mardochée l'informa de tout ce qui lui était arrivé, et de la somme d'argent qu'Haman avait dit qu'il payerait au trésor du roi en vue des Juifs, pour les détruire; et il lui donna une copie de l'écrit de l'édit qui avait été rendu à Suze pour les détruire, afin de le montrer à Es-

(1) 1 Pierre V, 6.

ther et de le lui faire connaître.» (v. 6-8.) En même temps, Mardochée enjoignait à Esther d'intercéder auprès du roi en faveur de son peuple.

Ce message, bien légitime et opportun, plaçait la reine dans une situation critique, car personne ne pouvait entrer auprès du roi, sous peine de mort, à moins d'être appelé. En outre, il s'agissait d'une requête opposée aux pensées du favori du roi, et cela, en faveur d'un peuple méprisé. Esther ne refusa pas d'accomplir cette périlleuse démarche; mais elle fit savoir à Mardochée qu'entrer auprès du roi, c'était s'exposer à la mort, à moins que le roi ne lui tendit le sceptre d'or, pour qu'elle vécût. De plus, il y avait trente jours qu'elle n'avait pas été appelée, ce qui pouvait faire craindre quelque chose de défavorable à son égard, de la part d'Assuérus. Mais la foi de Mardochée, dans sa grande détresse, fit envoyer à Esther la réponse suivante : « Ne pense pas en ton âme d'échapper, dans la maison du roi, plutôt que tous les Juifs; car, si tu gardes le silence en ces temps-ci, le soulagement et la délivrance surgiront pour les Juifs d'autre part, mais toi et la maison de ton père vous périrez. Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté? » (v. 13-14.)

Dans cette réponse, empreinte d'une foi remarquable et de la pensée de Dieu, Mardochée place énergiquement sur la conscience d'Esther ce fait, que si c'est pour épargner sa vie qu'elle craint

d'entrer auprès du roi, elle s'expose également à périr ainsi que la maison de son père. En effet, « ce temps-ci » était le temps de déclarer, en faveur de son peuple, qu'elle était Juive, et si elle gardait le silence à cet égard, la délivrance viendrait d'ailleurs. Mardochée savait très bien que le peuple de Dieu ne pouvait périr entièrement, comme le voulait l'ennemi. Il y avait des promesses glorieuses qui n'avaient pas encore eu leur accomplissement, et qui s'accompliraient certainement. Israël, comme le buisson à épines que Moïse vit dans le désert, était dans l'ardeur du feu de l'épreuve, mais ne pouvait être consumé. Mardochée montre aussi qu'il avait la pensée de Dieu au sujet de l'élévation d'Esther; car Dieu avait un but bien spécial en permettant qu'un enfant de son peuple occupât une telle position. « Toutes choses travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, » aussi bien l'avènement d'une pauvre Juive à la royauté, que les circonstances douloureuses par lesquelles passait le peuple alors. Si Dieu permet que nous traversions des moments agréables à la nature humaine, ce n'est point pour la satisfaction de la chair; et s'il dispense l'épreuve, ce n'est pas davantage dans le but de nous faire souffrir. Il a en vue l'accomplissement de ses pensées d'amour en notre faveur. Ainsi nos circonstances, quelles qu'elles soient, au lieu d'être op-

(1) Romains VIII, 28.

posées à l'accomplissement des desseins de Dieu, sont dans sa main un moyen de bénédiction pour ceux qui l'aiment. Vous savez, mes jeunes lecteurs, que le bien que Dieu a en vue à notre égard est au-dessus de tout notre bien spirituel et éternel; mais en outre, il s'occupe avec une bonté paternelle de tout ce dont nous avons besoin dans notre voyage au travers du triste désert qu'est ce monde pour le croyant. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses.¹ » Ainsi, confiez-vous toujours en l'amour parfait de Dieu, quelles que soient les difficultés et les épreuves par lesquelles vous pouvez passer. Dieu prend votre cause en main; et ces choses que vous redoutez, qui paraissent si opposées à votre bien, seront employées par ce Dieu bon et sage à votre bénédiction présente et éternelle.

Dévouement de la reine Esther.

La réponse de Mardochée, faite avec la fermeté que donne la foi, communiqua à Esther l'énergie et la décision de cœur. Elle fit répondre à Mardochée : « Va, rassemble tous les Juifs qui se trouvent à Suse, et jeûnez pour moi, et ne mangez ni ne buvez pendant trois jours, ni la nuit ni le jour; moi aussi, et mes jeunes filles, nous jeûnerons de même; et ainsi, j'entrerai vers le roi, ce qui n'est pas selon la loi; et si je péris, je périrai. Et Mar-

(1) Luc XII, 29-30.

doché s'en alla et fit selon tout ce qu'Esther lui avait commandé.» (v. 15-17.) La reine s'identifie avec son peuple voué à la mort, décidée d'accomplir le sacrifice de sa vie, car elle peut mourir.

La foi, la confiance en Dieu amènent sous sa dépendance, et là se puise la force et se trouve la sagesse nécessaires pour agir. Le jeûne qu'Esther commanda et réalisa elle-même, plaçait les Juifs et elle dans une même pensée devant Dieu, et, sans que cela soit mentionné, puisque le nom de Dieu ne se trouve pas dans ce livre, c'était l'attitude d'intercesseurs que tous prenaient devant Lui, afin qu'il donnât une heureuse issue à la périlleuse démarche de la reine. Dieu avait placé l'autorité universelle entre les mains du roi gentil¹; il laisse le peuple sous cette autorité, mais Lui, « il incline le cœur des rois à tout ce qui lui plaît;² » fait illustré d'une manière merveilleuse dans la suite de cette remarquable histoire.

Selon la loi irrévocable des Mèdes et des Perses, personne ne pouvait, sous peine de mort, approcher du roi sans y être appelé, à moins que le roi ne tendît le sceptre d'or, ce qui était le signe de sa faveur. (v. 11.) Décidée au sacrifice de sa vie, s'il le faut, la reine affronte le péril; elle a dit à Mardochée : « **J'entrerai.** » Dans le même esprit que Moïse, « elle choisit plutôt d'être dans

(1) Daniel II, 37-38.

(2) Proverbes XXI, 1.

l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché.¹ »

Chers jeunes lecteurs, ce trait de la vie d'Esther ne vous rappelle-t-il pas le dévouement d'un plus grand qu'elle? Ne nous présente-t-il pas l'image du dévouement de Christ pour son peuple, destiné à périr éternellement, loin de Dieu, à cause du péché, par lequel l'homme s'était placé entre les mains du cruel ennemi, le diable, « qui avait le pouvoir de la mort? » Ce précieux Sauveur, malgré sa haute position de Fils de Dieu, Créateur des cieux et de la terre, a voulu devenir un homme « Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude.² » Nous le voyons s'avancer, Lui, Homme parfait, Prince de la vie, vers cette heure terrible, conscient de tout ce qui allait lui arriver, seul capable de comprendre toute l'horreur de la mort le jugement de Dieu; son amour le conduit et, à cette heure décisive, il dit à ceux qui venaient se saisir de lui : « Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci. »³ Un peu

(1) Hébreux XI, 25.

(2) Hébreux II, 14-18.

(3) Jean XVIII, 8.

plus tard, après avoir traversé les heures de ténèbres, sous le jugement de Dieu, il dit : « C'est accompli. » Oui, mes jeunes lecteurs, le sacrifice nécessaire pour l'œuvre de votre salut est accompli. Si vous n'êtes pas encore sauvés, qu'attendez-vous donc ? Il vous est offert, acceptez-le sans tarder.

Esther auprès du roi.

Après les trois jours de jeûne, « la reine Esther se revêtit de son vêtement royal et se présenta dans la cour intérieure de la maison du roi... Et le roi était assis sur le trône de son royaume dans la maison royale, en face de l'entrée de la maison. Et aussitôt que le roi vit la reine Esther se tenant dans la cour, elle trouva faveur à ses yeux. Et le roi tendit à Esther le sceptre d'or qui était dans sa main. Et Esther s'approcha et toucha le bout du sceptre. » (Chap. V, 1-2.) Quel soulagement pour son cœur ! quelle grande délivrance ! car de cette réception dépendait le salut du peuple juif. De même, mes jeunes lecteurs, ce qui assure le salut pour tous les croyants, c'est la manière dont le Seigneur Jésus a été reçu dans la gloire, par Dieu, après l'œuvre de la croix, car si le Seigneur Jésus a été exalté à la droite de la majesté dans les hauts lieux, c'est parce que tous les péchés qu'il avait pris sur lui à la croix, ont été entièrement effacés. « Il a été livré pour nos fautes et a été

ressuscité pour notre justification. ¹ » « Il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle. ² »

Assuérus dit à la reine : « Que veux-tu, reine Esther, et quelle est ta requête? Quand ce serait jusqu'à la moitié du royaume, elle te sera donnée. » (v. 3.) Maintenant Esther peut en toute confiance exposer sa requête; elle use de cette glorieuse liberté avec une sagesse donnée par Dieu seul qui, caché derrière la scène, dirige toutes les circonstances. Le roi ne pensait guère à ce que serait le sujet de sa requête. La part de ceux qui sont attachés au peuple de Dieu dans l'opprobre, ne peut se trouver dans un monde où l'ennemi use de son pouvoir. Leurs intérêts sont unis à ceux du Seigneur: c'est la gloire de Dieu qui est en vue et le bien des siens, non la moitié du royaume sans Dieu.

La reine répondit au roi : « Si le roi le trouve bon, que le roi, et Haman avec lui, vienne aujourd'hui au festin que je lui ai préparé. » (v. 4.) Je suppose que cette demande vous étonne, mes jeunes amis, car elle paraît peu en rapport avec la question si brûlante. Mais Esther agissait selon la pensée de Dieu. Si le décret qu'Hamman avait fait rendre devait être annulé, il fallait se mettre en rapport direct avec celui qui en était l'auteur. Ainsi

(1) Romains IV, 25.

(2) Hébreux IX, 12.

que nous l'avons dit, si Christ voulait délivrer son peuple de la mort, il fallait qu'il rencontrât son terrible ennemi. Assuérus fit donc chercher Haman, et ils se rendirent ensemble au festin de la reine. Rien de particulier ne s'y passa; mais lorsqu'ils furent arrivés au moment où l'on buvait le vin, Assuérus renouvela à Esther la faveur de lui permettre de demander ce qu'elle voudrait, serait-ce la moitié de son royaume. De nouveau, la reine demanda que le roi et Haman vissent le lendemain au festin qu'elle leur préparerait, et alors elle ferait selon la parole du roi.

(A suivre)



Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juin.

1. — En Ezéchiel I, 2 et Esther II, 7.
2. — La soumission.
3. — La fidélité.
4. — Celle de l'affection les uns envers les autres.

Questions.

1. — Quelle attitude convient dans l'épreuve?
2. — Pourquoi les Juifs ne pouvaient-ils pas périr entièrement?
3. — Qui, dans l'Ancien Testament, a voulu partager l'affliction de son peuple?
4. — Quel autre dévouement rappelle le dévouement d'Esther?

« Ne perdez pas l'étoile de vue »

Pendant un séjour que je fis dans mon enfance avec mes parents dans une des contrées les plus sauvages de la côte de Norvège. J'appris à connaître un brave vieux matelot qui nous était particulièrement cher à nous, enfants, parce qu'il savait toujours nous raconter de merveilleuses aventures de sa vie de marin. Ce vieillard avait une habitude originale : quand nous allions le visiter, le soir, en été, nous le trouvions toujours devant sa maison couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine et les yeux fixés sur l'étoile du soir. Un soir que le ciel était couvert de nuages et que le vent soufflait au point de faire écumer les vagues contre les rochers, je lui dis : « Klas, aujourd'hui tu ne peux pas voir ta vieille amie, l'étoile du soir ; cela me fait de la peine pour toi ; tu sembles lui être bien attaché ! »

« Oui, elle m'est chère, mais vous, enfants, vous êtes encore trop jeunes pour en comprendre la raison. C'est à une étoile, et à Dieu qui l'a créée, que je dois le salut de ma vie et de mon âme. La soirée orageuse d'aujourd'hui m'en rappelle le vivant souvenir. »

« Raconte-nous cette histoire, Klas ! » fut la demande générale, « c'est sûrement la plus belle que tu nous aies jamais racontée ! »

« Il y a quarante ans, enfants, un soir, le vent

gémissait, juste comme maintenant. La mer était déchainée et nous nous trouvions dans un frêle navire, près d'une côte encore plus dangereuse que celle-ci. La violence des vagues nous poussait contre la falaise. Déjà nous étions engagés dans les récifs. Notre capitaine, un marin expérimenté, occupait sa place à la barre et cherchait à ranimer notre courage. Il avait une santé faible, mais son esprit dominait sa faiblesse physique. Il transmettait ses ordres au moyen du porte-voix avec une telle force et une telle énergie, que cela nous donnait une ardeur nouvelle. Comme nos faibles mâts se brisaient par l'orage, il cria : « Klas, tiens-toi près de moi, si tu le peux, mes forces m'abandonnent ! Voistu l'étoile au-dessus de nous ? » « Oui, capitaine. » « Quand mes forces m'auront abandonné, toi, reste à côté du gouvernail et oriente le navire dans la direction de l'étoile. De cette manière vous serez sauvés ; mais si vous perdez de vue l'étoile, vous serez perdus. Et, Klas, ne l'oublie pas : il existe encore une autre étoile qu'il te faut avoir constamment devant les yeux, si tu veux arriver une fois en sûreté au port. »

Je savais ce qu'il voulait dire. Il dirigeait mes pensées sur le Seigneur Jésus. C'était le capitaine le plus consciencieux, le plus fidèle et le plus pieux que j'aie connu, et jamais il ne laissait passer une occasion de nous rendre attentifs au salut de nos âmes ; c'était aussi un excellent prédicateur. J'ai entendu bien des pasteurs sur terre

ferme, mais jamais ils ne parlaient comme le faisait mon capitaine. J'ai assisté aussi à bien des enterrements, et entendu prononcer ces paroles solennelles : « La terre retourne à la terre, la poudre à la poudre ! » mais jamais je n'y ai trouvé cette puissance qu'il y mettait, quand il disait : « Ainsi nous confions ce corps aux abîmes de l'Océan. » C'est dans cette nuit d'orage que j'ai perdu mon plus fidèle ami, continua à dire le vieillard, en essuyant une larme. Au moment où ses forces l'abandonnaient et où il s'affaissait, il s'écria d'une voix qui dominait encore l'orage :

« Jeunes gens, ne perdez pas l'étoile de vue ! Ne la perdez pas de vue ! » Alors on le porta dans sa cabine, où il rendit peu après le dernier soupir.

Lorsque j'appris la grande perte que nous venions de faire, je priai mes camarades de m'attacher solidement à la barre pour que je pusse demeurer jusqu'à la mort à mon poste et remplir les ordres de mon capitaine.

L'orage grondait d'une manière toujours plus terrible, et les larmes m'aveuglaient presque entièrement. Cependant, je réussis à ne pas perdre l'étoile de vue, pendant que le premier lieutenant donnait ses ordres à l'équipage.

Vous ne pouvez vous imaginer, enfants, quand la mort nous apparaît subitement devant l'âme, combien de pensées et de sentiments divers trouvent place dans le cœur. Des choses que l'on pense avoir oubliées depuis des années reviennent à la

mémoire avec une netteté effrayante. Des paroles prononcées depuis longtemps, des actions tombées dans l'oubli, reprennent vie. C'est ainsi, je m'imagine, enfants, qu'il en sera au jour du jugement, quand toutes nos pensées seront rendues manifestes, et que des milliers de choses oubliées nous reviendront à la mémoire.

Il en fut ainsi cette nuit-là quand je me tenais au gouvernail au milieu de l'orage, et que mes yeux étaient fixés sur l'étoile. Tout mon passé reparut devant moi. J'étais de nouveau un gamin alerte sur la prairie, écoutant devant la chaumière le chant de ma mère et allant à l'église le dimanche. Un cantique, que ma mère m'avait appris, me vint à l'esprit, et je me mis à le chanter. Après avoir navigué pendant deux heures à travers un chenal étroit et dangereux, nous quittâmes enfin la région des écueils et notre bateau fut sauvé. J'allai dans la cabine du capitaine. Un drapeau recouvrait son corps, mais sa figure, que la mort avait peu changée, était découverte. Je la mouillai de mes larmes et m'agenouillai à côté du lit. Je suppliai alors instamment le Seigneur de me diriger au milieu des dangers et des orages de la vie, comme il m'avait gardé dans l'orage de cette nuit. Ma prière a été exaucée. Depuis cette nuit, j'ai encore beaucoup chancelé et manqué: mais je n'ai pas perdu de vue l'étoile.

Maintenant vous pouvez comprendre, enfants, pourquoi je la regarde. Regardez-la aussi. Elle

perce les nuages qui semblent fuir devant elle et elle rayonne brillante et claire. Il en a été ainsi de ma vie avec mon Seigneur et Sauveur. Souvent j'ai cru l'avoir perdu : mais il a été pourtant toujours le même. Mes péchés et mon incrédulité, c'étaient les nuages qui l'avaient caché à mes yeux. Mais il est resté toujours le même dans sa bonté, sa puissance et sa grâce. A lui soient la louange et les actions de grâces éternellement ! » Le vieillard se tut, profondément ému, et nous considérâmes encore longtemps l'étoile brillante du soir, remplis d'une émotion profonde.



Un humble témoin du Seigneur

La mémoire du juste est en
bénédiction. (Proverbes X, 7.)

Celui dont nous désirons rappeler la mémoire et que nous nommerons François X..., passa la plus grande partie de sa longue carrière dans un village situé au pied du Jura vaudois.

Au commencement du siècle dernier, un formalisme glacial semblait avoir élu domicile dans le pays que nous habitons ; la lecture de la Bible était chose rare et la piété paraissait s'être évaporée comme la rosée aux rayons du soleil. On ignorait même ce que c'est qu'un vrai chrétien ; aussi le matérialisme avait-il pris pied un peu partout d'une façon alarmante.

Au moment où François faisait son entrée dans le monde (c'était en 1819), le souffle de l'Esprit de Dieu passait avec force sur les villes et sur les campagnes au près et au loin, et y produisit un réveil admirable en maints endroits. Plusieurs jeunes chrétiens pieux furent les premiers instruments que Dieu employa à cette œuvre réjouissante. Plus tard, de zélés croyants, venus de la Grande Bretagne, y prirent une grande part, attirant l'attention de ceux auxquels ils s'adressaient sur la Sainte Ecriture et sur les doctrines capitales de l'Évangile.

Mais revenons à François X... De bonne heure, il fit connaissance avec les peines et les difficultés de la vie présente. Orphelin de père à l'âge de douze ans, il fut placé chez un oncle qui était fermier au château de M. Cet homme, que le réveil avait laissé dans son état naturel, était loin d'être tendre à l'endroit de son petit neveu, pourtant digne de compassion. L'attachement aux choses de la terre paraissait avoir endurci son cœur à tel point qu'il semblait oublier que le jeune garçon fût son parent. Il le considéra tout de suite comme l'un de ses domestiques. Ne pouvant travailler lui-même, il faisait travailler outre mesure ceux qui étaient à son service. En voici un exemple : En automne, pendant le temps des labours, François devait diriger deux paires de bœufs dans la journée, faisant autant de pas que ces animaux, et, le soir venu, on l'envoyait au pâturage pour y garder les vaches durant la nuit. Le pauvre

garçon, on le comprend, finissait par s'endormir de fatigue, laissant son bétail privé de gardien.

Si François n'avait pour ainsi dire personne qui s'intéressât à lui, le Père des orphelins ne l'oubliait pas: fidèle à ses promesses (Deutéronome X, 18; Psaume X, 18; Osée XIV, 3), il allait bientôt lui accorder une bénédiction précieuse entre toutes.

Le jeune homme apprenait de bonne heure que « l'homme mangera du pain à la sueur de son visage » (Genèse III, 19), et que la vie ici-bas est loin d'être comme un chemin uni, bordé de fleurs, ainsi que la jeunesse en général, aime à se la représenter. Mais cette école, quoique dure, lui fut pourtant salutaire. En dépit de l'exemple funeste qui était sans cesse sous ses yeux, le jeune homme fut gardé de s'attacher aux choses de la terre qui faisaient son tourment.

François eut l'avantage de jouir d'une autre société que celle de la famille de son oncle. Il fit la connaissance du maître d'école et du petit monde des écoliers: heureuse diversion dans la vie du jeune campagnard; et dans ce nouveau milieu, il se distingua de ses camarades par son amour pour l'étude et son application. Au rebours de la plupart de ceux qui fréquentent les classes de nos jours, François aimait l'école et était loin de l'envisager comme une espèce de martyre qu'il faut forcément subir et dont on sera heureux de se débarrasser. Il avait déjà appris à « porter le joug »

(Lamentations III, 27), et celui-ci lui paraissait aisé en comparaison du premier. Une chose que l'on aime à accomplir se fait plus facilement et l'on y réussit en général. C'est ce que le jeune homme ne tarda pas à expérimenter. Il prit goût à la lecture et était maintenant en voie de s'instruire. De nos jours, les publications abondent et il y en a de tous genres, mais il semble qu'à mesure qu'elles se multiplient, on délaisse la Bible, le livre des livres. A cette époque, où les livres étaient rares encore, on se servait, comme manuel de la lecture, dans les écoles, du Nouveau Testament qui ne pouvait manquer d'être en bénédiction au jeune homme.

Le moment vint où François quitta l'école. Il avait acquis un certain degré d'instruction, et son désir était de pouvoir s'instruire encore en vue de devenir missionnaire un jour. A n'en pas douter, l'intention était des meilleures, mais pour la réaliser, deux choses sont de première nécessité. Il importe d'être appelé du Seigneur en vue de ce service; et tout d'abord, il faut être sauvé soi-même avant de pouvoir annoncer le salut aux autres. Cela est évident; et François ne jouissait pas encore de la certitude d'être sauvé.

A l'âge d'environ seize ans, le jeune homme suivit l'instruction religieuse que donnait aux jeunes gens le pasteur de l'endroit, et pendant ce temps-là, il fut mis, encore mieux qu'auparavant, en rapport avec la Sainte Ecriture. On a lieu de remar-

quer que ce n'est jamais en vain que l'on s'occupe de la Parole de Dieu, si le cœur s'intéresse aux choses qu'elle nous révèle, et surtout si la bénédiction du Seigneur l'accompagne. Le pasteur, qui était un croyant, touché de l'intérêt de François pour les choses d'En haut, l'invita à venir chez lui le dimanche pour lui parler en particulier du Seigneur Jésus, le Sauveur que Dieu nous a donné.

(A suivre)



Je suis petit.

Je suis petit, mais que m'importe ?
 Du bon Berger, je suis l'agneau.
 Je puis donc entrer par la porte
 Qui mène au ciel son cher troupeau.

Ah! que je mette,
 O bon Sauveur,
 Sous ta houlette
 Mon jeune cœur!

Je suis petit, mais, dans sa grâce,
 Jésus a dit : « N'empêchez pas
 Tous ces petits de prendre place
 Entre mes bras dès ici-bas. »

Ah! que je mette, etc.

Je suis petit, mais si ma vie
 Est si précieuse à tes yeux
 Que tu mourus, grâce infinie!
 Pour m'introduire un jour aux cieus,

Ah! que je mette. etc.

Bien que petit, je sais que faire
 Pour t'être agréable, ô Jésus!
 Obéir à ma bonne mère
 En toute chose, et, dans ce but,
 Ah! que je mette, etc.



Réponses aux questions du mois de juin.

1. — Exode XX, 13; 2 Samuel XI, 15; Exode XX, 14; 2 Samuel XI, 3, 4; Exode XX, 16; 2 Sam. XI, 25; Exode XX, 17; 2 Samuel XI, 2.
2. — Bath-Shéba. (2 Samuel XI, 9.)
3. — Psaume LI, 3, 4, 14.
4. — Ésaïe I, 18; 1 Jean I, 7; Apocalypse I, 5.
5. — 2 Samuel XIV, 32.
6. — Cinq ans. (XIII, 38; XIV, 28.)

Questions pour le mois de juillet

A lire 2 Samuel XV-XX.

1. — Qui était « l'ami de David »? Nommez un Philistin qui suivit le roi rejeté et le « conseiller » qui lui fut infidèle.
2. — Enumérez toutes les personnes que nous voyons au chapitre XVII, servir David, directement ou indirectement.
3. — Donnez trois exemples, tirés de ces chapitres, dans lesquels David se montre plein de grâce et de magnanimité.
4. — Comment définiriez-vous le caractère d'Abishai d'après ces chapitres et 1 Sam. XXVI, 6-10?
5. — Comment Joab justifie-t-il encore l'appréciation de David, au chapitre III, 39?
6. — Quel Psaume nous rapporte les expériences de David lorsqu'il fuyait devant Absalom?



Les Glaneurs

Le soleil de juillet, qui darde sur la plaine,
 A surpris au travail le vigoureux faucheur;
 Bientôt, de sa moisson, la grange sera pleine:
 Il recueille avec soin le fruit de son labeur.

Mais que d'épis encor, répandus sur la terre,
 Qu'a laissés après lui l'intrépide rateau!...
 Ils ne sont pas perdus: car la troupe légère
 Des avides glaneurs est là, sur le coteau.

Un sac autour des reins, et remplis d'espérance,
 Ils parcourent les champs, après le moissonneur,
 Ramassant sur le sol, avec persévérance,
 Brin à brin, les épis — baignés par la sueur.

« Courage, » leur dit-on, « enfants, le soir approche...
 Imitiez la fourmi; c'est petit à petit
 Que l'oiseau fait son nid, que l'eau polit la roche,
 Que le jeune glaneur diligent s'enrichit! »

Ces gars activement jusqu'à la nuit butinent;
 Ils sont exténués, mais comblés à la fois.
 Comme le paysan, chez eux ils s'acheminent,
 Courbés sous leur fardeau, plus heureux que des rois.

*

Il est une richesse encor pins précieuse
 Que l'on recueillera dans les champs du Seigneur:
 Que dès vos jeunes ans, votre âme, désireuse
 De ces biens permanents, les cherche avec ardeur!

« Courage, » vous dit-on, « déjà le soir approche...
 Imitiez la fourmi; c'est petit à petit
 Que l'oiseau fait son nid, que l'eau polit la roche,
 Que le jeune croyant diligent s'enrichit! »

—»0«—

Histoire d'Esther.

(suite).

Dernière joie d'Haman

Ce jour-là Haman sortit joyeux et le cœur gai,
 flatté de l'honneur que la reine lui avait témoigné.
 Rentré à la maison, il fit venir sa femme et ses
 amis, leur raconta « la gloire de ses richesses, et
 le nombre de ses fils, et tout ce en quoi le roi

l'avait agrandi et l'avait élevé au-dessus des princes et des serviteurs du roi. Et Haman dit: La reine Esther n'a même fait venir personne avec le roi au festin qu'elle a fait, excepté moi; et pour demain aussi, je suis invité chez elle avec le roi. Mais tout cela ne me sert de rien aussi longtemps que je vois Mardochée, le Juif, assis à la porte du roi.» (V, 11-14.) Voilà le type de l'homme du monde, enivré de la joie que donne la satisfaction de sa propre chair, joie éphémère, comme tout ce qui est d'ici-bas, joie qui procède de cette gloire qui est comme « la fleur de l'herbe ¹, » bonheur facilement troublé, ainsi que l'était celui du riche et puissant Haman, lorsqu'il sortit du palais du roi « joyeux et le cœur gai, » mais voyant Mardochée « qui ne se leva ni ne bougea pour lui, il fut rempli de fureur contre lui. » (v. 9.) Qu'il est triste de voir que la joie provenant des choses de ce monde peut se trouver dans le cœur, en même temps que la fureur contre ce qui est de Dieu.

Triste joie! Combien elle est étrangère à celle qui vient de la connaissance de l'amour de Dieu, caractérisée par la paix qui rend celui qui la possède, capable de faire du bien, même à ses ennemis, et de bénir ceux qui le persécutent. Car le croyant heureux manifeste à ceux qui l'entourent les caractères du Dieu d'amour, source de son bonheur, tandis qu'Haman, énumérant au milieu des

(1) 1 Pierre I, 24.

siens ses glorieux avantages, avait l'amertume dans l'âme à cause de la présence du fidèle Mardochée à la porte du roi.

La femme et les amis d'Haman ne furent pas embarrassés pour trouver un moyen de faire disparaître l'ombre que portait, à la joie d'Haman, la présence du pieux Mardochée. « Qu'on prépare un bois, disent-ils, haut de cinquante coudées; et au matin, parle au roi, pour qu'on y pende Mardochée, et va-t'en joyeux au festin avec le roi. Et la chose plut à Haman, et il fit préparer le bois. » (v. 14.) Affreux trait du cœur humain, manifesté dans toute son horreur, lorsque Jésus vint dans ce monde! Sa présence devint insupportable aux hommes; on lui préféra un Barabbas, et le Seigneur Jésus, le témoin fidèle, fut conduit au supplice. Ce crime accompli, les Juifs célébrèrent la fête de la Pâque, sans que la présence du Seigneur vint les troubler. Hélas! mes jeunes amis, nous voyons ce même principe se révéler autour de nous par le fait de la haine que l'on professe à l'égard de tout sentiment religieux. Or ce n'est là autre chose que la haine contre Dieu, et elle ira en augmentant, jusqu'à ce que « l'homme de péché soit révélé, le fils de perdition, qui s'oppose, et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération. » Alors, « ils diront : Paix et sûreté, et une subite destruction viendra sur eux, et ils n'échapperont point¹. » C'est pré-

(1) Voir 2 Thessaloniens II et 1 Thessaloniens V, 3.

cisément ce qui arriva à Haman, comme nous allons le voir. En attendant, on prépara le gibet pour Mardochée. Extérieurement, tout est assuré pour la destruction du juste. Haman peut s'en aller joyeux au festin de la reine.

Insomnie du roi Assuérus et récompense de Mardochée

Ici-bas, les hommes cherchent à arranger les choses à leur gré, mais derrière la scène des choses visibles, Dieu dirige tout comme il lui plaît.

Nous avons remarqué que lorsque Mardochée fit découvrir le complot des ennemis qui voulaient attenter à la vie d'Assuérus, celui-ci ne lui témoigna aucune reconnaissance. C'est Dieu qui avait laissé le roi agir selon sa nature égoïste, se réservant de placer devant lui ce fait au moment opportun.

Pendant la nuit qui s'écoula entre les deux festins, « le sommeil fuyait le roi. » Pour se distraire durant cette insomnie, Assuérus ordonna qu'on lui lût dans le livre des annales, où se trouvait rapportée la dénonciation de Mardochée contre les ennemis Bigthan et Thérèsh, qui avaient cherché à porter les mains sur le roi. « Et le roi dit: Quel honneur et quelle distinction a-t-on conférés à Mardochée, à cause de cela? » Les serviteurs du roi répondirent: « On n'a rien fait pour lui. » (Chap. VI, 1-3.)

Voici le moment favorable trouvé par Dieu lui-

même, non seulement pour récompenser le fidèle Mardochée, mais pour préparer le chemin à la victoire qui va être remportée sur Haman, l'adversaire du peuple de Dieu.

Examinons ensemble les préliminaires de cette scène. Nous avons laissé Haman satisfait du conseil donné par Zéresh et ses amis. Le gibet haut de cinquante coudées était prêt à recevoir Mardochée. Cependant Haman ne pouvait le faire mourir sans l'autorisation du roi, mais c'était chose facile pour lui qui avait déjà obtenu l'arrêt d'extermination de toute la race juive. Haman se hâta donc de solliciter cette permission. « Dans quelques instants, pouvait-il penser, ma satisfaction sera à son comble; tout va si bien pour moi. » Comme Haman entrait dans le palais, le roi dit : « Qui est dans la cour ? » Les serviteurs lui répondirent : « Voici Haman, qui se tient dans la cour. » Le roi dit : « Qu'il entre. » Haman entra. « Que faut-il faire à l'homme que le roi se plaît à honorer ? » lui dit Assuérus. « Haman pensa dans son cœur : A quel autre qu'à moi plairait-il au roi de faire honneur ? » Absolument certain que nul autre, dans le grand empire des Mèdes et des Perses, ne pouvait mériter une telle faveur, habitué depuis un certain temps à gravir l'échelle de la gloire, Haman croit qu'il n'y a plus de limites à son élévation. Aussi, il dicte au roi un genre de récompense qui a pour mesure l'estime qu'il a de lui-même. « Et Haman dit au roi : Quant à l'homme que le roi se plaît à

honorer, qu'on apporte le vêtement royal dont le roi se revêt, et le cheval que le roi monte, et sur la tête duquel on met la couronne royale; et que le vêtement et le cheval soient remis aux mains d'un des princes du roi les plus illustres; et qu'on revête l'homme que le roi se plaît à honorer, et qu'on le promène par les rues de la ville, monté sur le cheval, et qu'on crie devant lui : C'est ainsi qu'on fait à l'homme que le roi se plaît à honorer. » (v. 4-9.)

Que de pensées flatteuses devaient affluer dans l'esprit d'Haman en cette heure ! Il pouvait se dire : « Aujourd'hui, tu seras débarrassé de Mardochée le Juif; tu iras seul au festin d'Esther; tu seras reconnu publiquement comme celui que le roi se plaît à honorer; et quoi? tu seras bien près de la royauté! » Comme ceux dont il est l'image, il pouvait dire : « Paix et sûreté. » Telles sont les pensées de l'homme aveuglé par l'orgueil et se mouvant dans les ténèbres. Mais la scène va changer. Dieu est là, « il dissipe les projets des hommes rusés, et leurs mains n'accomplissent pas leurs conseils. Il prend les sages dans leur ruse, et le conseil des astucieux est précipité : de jour, ils rencontrent les ténèbres, et en plein midi ils marchent à tâtons, comme de nuit. Et il sauve le pauvre de l'épée, de leur bouche, et de la main du fort; et il arrive au chétif ce qu'il espère, et l'iniquité a la bouche fermée¹. »

(1) Job V, 12-16.

« Le roi dit à Haman : Hâte-toi, prends le vêtement et le cheval, comme tu l'as dit, et fais ainsi à Mardochée, le Juif, qui est assis à la porte du roi. N'omets rien de tout ce que tu as dit. Et Haman prit le vêtement et le cheval, et revêtit Mardochée et le promena à cheval par les rues de la ville, et il criait devant lui : C'est ainsi qu'on fait à l'homme que le roi se plaît à honorer! » (v. 10, 11.) Pauvre Haman! quelle déception et quelle humiliation! Au lieu d'être au faite de l'honneur dont il se croyait digne, c'est lui qui doit y placer celui que son âme abhorre. Combien il est vrai « que les mains des hommes rusés n'accomplissent pas leurs conseils. » Au lieu de conduire Mardochée au gibet, Haman doit le conduire par la ville, vêtu comme le roi, et proclamer publiquement lui-même que le roi l'honore.

« Et Mardochée revint à la porte du roi. » Il reprend humblement sa place, et « Haman se rendit en hâte à sa maison, triste et la tête couverte. » (v. 12.) Il raconte à sa femme et à ses amis tout ce qui lui est arrivé. Tous comprennent bien vite que ce n'est que le présage de sa ruine. « Les sages et Zéresh, sa femme, lui dirent : « Si Mardochée devant lequel tu as commencé de tomber est de la race des Juifs, tu ne l'emporteras pas sur lui, mais tu tomberas certainement devant lui. » (v. 13.) Ce pressentiment était juste; car à cette race juive, la famille d'Abraham, appartient une bénédiction glorieuse, une suprématie sur tous les

peuples. Dieu accomplira ses promesses. De plus puissants qu'Haman se lèveront encore contre cette nation et ne prévaudront pas : « Celui qui habite dans les cieus se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et, dans sa fureur, il les épouvantera¹. » Comme les gens d'Haman parlaient encore, les eunuques du roi s'approchèrent et se hâtèrent de le conduire au festin qu'Esther avait préparé.

Chute d'Haman

Tiré ainsi brusquement des sombres présages de son entourage, Haman put se ressaisir un moment; mais l'ombre de la mort planait sur sa tête. Le festin suit son cours; on arrive, comme la veille, au moment où le vin était servi; c'était la partie joyeuse de la fête, l'instant choisi, où le roi octroyait ses faveurs. Assuérus s'adressant à Esther dit : « Quelle est ta demande, reine Esther? et elle te sera accordée. Et quelle est ta requête? quand ce serait jusqu'à la moitié du royaume, ce sera fait. » (Chap. VII, 1, 2.)

De la demande de la reine, dépendait le malheur du méchant Haman et le salut du peuple juif. Car le moment de Dieu était là pour présenter la requête si importante, au sujet de laquelle des jeûnes, et sans doute des prières, avaient eu

(1) Psaume II, 4, 5.

lieu pendant trois jours, chez les Juifs de toute la ville.

« La reine Esther répondit et dit: Si j'ai trouvé faveur à tes yeux, ô roi, et si le roi le trouve bon, qu'à ma demande il m'accorde ma vie, et mon peuple à ma requête! Car nous sommes vendus, moi et mon peuple, pour être détruits et tués, et pour périr. Or si nous avons été vendus pour être serviteurs et servantes, j'aurais gardé le silence, bien que l'ennemi ne pût compenser le dommage fait au roi. Et le roi Assuérus parla et dit à la reine Esther: Qui est-il, et où est-il, celui que son cœur a rempli de la pensée de faire ainsi? Et Esther dit: L'adversaire et l'ennemi, c'est ce méchant Haman. Et Haman fut terrifié devant le roi et la reine. Et le roi, dans sa fureur, se leva du festin, et s'en alla dans le jardin du palais. » (v. 3-7.)

Quel moment terrible pour Haman! Ainsi qu'un Psaume le dit du méchant, il était: « Consumé par la frayeur. » Il reste auprès de la reine pour la supplier, ayant bien vu que son malheur était décidé de la part du roi; mais il n'y a pas de pardon pour lui, de même que, chose solennelle, pour tous ceux qui seront trouvés avec le caractère d'adversaires au jour de la colère de Dieu, il n'y aura pas de pardon non plus¹. Le temps de la grâce aura passé pour toujours. En rentrant du jardin,

(1) Hébreux X, 27.

Assuérus trouve Haman tombé, dans son effroi, sur le divan où était la reine et lui faisant requête pour sa vie. Rempli d'indignation d'une pareille insolence, le roi prononça la condamnation du malheureux, auquel on couvrit la face. « Et Harbona, l'un des eunuques, dit devant le roi: Voici, le bois, haut de cinquante coudées, qu'Haman avait préparé pour Mardochée, qui a parlé pour le bien du roi, est dressé dans la maison d'Haman. Et le roi dit: Qu'on l'y pendé! Et on pendit Haman au bois qu'il avait dressé pour Mardochée. Et la colère du roi s'apaisa. » (v. 7-10.)

Exemple frappant de ce qu'avait dit David: « Il (le méchant) a creusé une fosse, et il l'a rendue profonde; et il est tombé dans la fosse qu'il a faite. Le trouble qu'il avait préparé retombera sur sa tête, et sa violence descendra sur son crâne¹. » Comme le dit aussi le Psaume mentionné plus haut: « Certainement tu les places en des lieux glissants, tu les fais tomber en ruines. Comme ils sont détruits en un moment! Ils sont péris, consumés par la frayeur². »

Nous avons aussi, chers jeunes lecteurs, en Haman, une figure de Satan, le grand adversaire de Christ, l'ennemi du peuple de Dieu, dont la puissance a été abolie à la croix. Le diable avait agi dans le cœur des hommes pour conduire le Sei-

(1) Psaume VII, 15, 16.

(2) Psaume LXXIII, 18, 19.

gneur à Golgotha, et il pensait, comme Haman, prendre part au festin le plus glorieux qui eût été préparé, les hommes et les démons ayant été, pour ainsi dire, conviés par lui, pour assister à son triomphe final sur le Fils de Dieu. Mais ce fut Christ qui eut la victoire; l'apôtre dit, en Colossiens II, 15 : « Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix. » Et en Hébreux II, 14 : « Par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » Le triomphe de Christ sur son terrible ennemi a été complet, et la conséquence en fut, comme dans le cas d'Haman, le salut du peuple de Dieu, le salut de quiconque croit.

Élévation de Mardochée

Le moment de Dieu était aussi arrivé pour qu'Esther déclarât au roi qui était Mardochée. Ce dut être précieux pour son cœur de pouvoir dire que celui qui avait été le moyen de préserver sa vie était pour elle un père. Si elle ne l'avait pas fait plus tôt, cela venait de Dieu, car elle eut pu se laisser diriger par ses sentiments naturels et sa reconnaissance envers Mardochée, pour tirer parti de sa haute position en faveur de son protecteur. Mais Dieu a son temps à lui pour faire le bien. Nous devons, mes jeunes lecteurs, chercher la pensée de Dieu pour faire ce qui nous paraît bon, et

ne pas nous laisser conduire seulement par nos sentiments naturels, tout bons qu'ils soient en eux-mêmes, nous rappelant que faire le bien, c'est faire la volonté de Dieu.

Mardochée fut introduit devant Assuérus. « Et le roi ôta son anneau qu'il avait retiré à Haman, et le donna à Mardochée. » (Chap. VIII, 1-3.) L'anneau était le signe du pouvoir conféré à un autre; c'est avec cet anneau que les édits du roi étaient scellés. « Ce jour-là, le roi Assuérus donna à la reine Esther la maison d'Haman, » c'est-à-dire tous les privilèges dont il avait joui, « et Esther établit Mardochée sur la maison d'Haman. » Mardochée devint grand et puissant à la cour; il fut le second après le roi, est-il dit au dernier chapitre. C'est Dieu qui l'amena à ce point d'élévation, car Mardochée avait vécu sous sa dépendance, dans la fidélité, et s'attendant à Lui.

Ceci ne nous rappelle-t-il pas aussi l'élévation du Seigneur Jésus? Lui qui, « trouvé en figure comme un homme, » a été le plus humble des hommes, faisant toujours la volonté de Dieu, étant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ¹. »

(1) Philippiens II, 9-11,

Mardochée peut donc être considéré ici comme figure de Christ dans son élévation, après son abaissement et la victoire remportée sur le grand adversaire. Mardochée possède de la part du grand roi l'autorité sur tout son empire, comme toute autorité fut donnée à Christ dans le ciel et sur la terre¹.

Aujourd'hui encore, mes jeunes lecteurs, le chemin de la gloire est celui de l'abaissement. Nous sommes toujours dans le monde où le Seigneur Jésus a souffert, a été rejeté, et où son autorité n'est pas reconnue, si ce n'est par ceux qui croient en Lui. Ainsi suivre le Seigneur, c'est suivre un chemin de rejection et de souffrance; mais c'est suivre le chemin qui aboutit à la gloire, où Christ lui-même est arrivé. Il est là comme notre précurseur, le garant qu'en suivant ses traces nous y arriverons. « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui; » mais « si nous le renions, lui nous reniera². » « Car quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges³ » Ainsi, chers jeunes lecteurs, ne craignez pas le chemin de l'obéissance, de l'opprobre, de la souffrance même; c'est le chemin de Christ, celui du vrai bonheur ici-bas, le

(1) Matthieu XXVIII, 18.

(2) 2 Timothée II, 12.

(3) Luc IX, 26.

chemin de la gloire. Après un temps bien court, à la suite du Seigneur rejeté, il y aura une éternité de gloire autour du Seigneur glorifié. J'espère que tous vous aurez en partage cette gloire!

(A suivre)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de juillet

1. — L'attitude de l'humiliation.
2. — Parce que Dieu veut encore accomplir ses promesses envers eux.
3. — Moïse.
4. — Celui du Seigneur Jésus.

Questions.

1. — Qu'est-ce qui a prouvé, d'une manière définitive, que la présence de Dieu trouble le bonheur de l'homme naturel ?
2. — Quel fut le premier effet produit sur Haman par les honneurs accordés à Mardochée ?
3. — Quelle scène rappelle la chute d'Haman ?
4. — Qu'est-ce qui caractérise aujourd'hui le chemin de la gloire ?



Un humble témoin du Seigneur

(Suite.)

Au lieu d'employer ce jour-là à des choses vaines et sans profit pour l'âme, le jeune homme, avec le sentiment « qu'il ne servirait à rien de gagner le monde entier, si l'on fait la perte de son âme »

(Matthieu XVI, 26), prenait le chemin du presbytère et était heureux dans ces entretiens familiers. Ce qu'il entendit lui fut en bénédiction particulière, car, par la foi au Seigneur Jésus, il devint un enfant de Dieu. Ainsi le Père des orphelins lui accorda la grâce la plus précieuse, celle d'être en réalité son enfant bien-aimé.

Qu'il est doux de savoir que l'œil de Celui qui a pardonné au croyant tous ses péchés est sans cesse abaissé sur lui (Psaume XXXII, 8), pour le conduire à travers le labyrinthe de ce monde! Le Seigneur allait diriger le jeune homme dans la voie qu'il devait suivre pour l'honorer et le servir.

François avait encore sa mère et un frère de dix ans moins âgé que lui. Renonçant à son dessein de devenir missionnaire, il apprit un métier et vint s'établir dans son village natal. Il est recommandé aux croyants que « si quelque veuve a des enfants ou des descendants, ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison, et à rendre à ceux dont ils descendent, les soins qu'ils en ont reçus, car cela est agréable devant Dieu. » (1 Timothée V, 4.)

Toujours des plus humbles, il s'associait aux choses humbles, continuant à travailler de ses mains. Combien de jeunes gens, de parents peu aisés surtout, seraient gardés des pièges et des tentations qui se rencontrent en de certains milieux, si leurs désirs se bornaient à l'accomplissement d'un humble devoir sous le regard de Dieu,

et auprès de leurs parents, si cela est possible.

En prenant le chemin du village où il allait passer le reste de ses jours, François n'oubliait pas celui qui lui avait été en bénédiction, moyennant la grâce du Seigneur. Il garda pour lui une profonde vénération et une affection particulière que le temps ne diminua nullement. Un horizon nouveau s'ouvrait aux regards du jeune homme, que le Seigneur allait employer en vue de son témoignage dans l'humble sphère où il se trouvait.

La vérité relative au rassemblement des enfants de Dieu, selon l'Écriture, ayant été remise en lumière par le ministère d'un vénéré serviteur de Dieu venu d'un pays éloigné, un certain nombre de croyants, fidèles à la Parole, commencèrent à se réunir simplement au nom du Seigneur, selon Matthieu XVIII, 20, en plusieurs endroits. François fut l'un des premiers qui ouvrit la marche dans la localité qu'il habitait. Si ce petit groupe attestait en quelque sorte la ruine de l'Assemblée comme témoignage sur la terre, il était aussi la preuve des soins fidèles de son Chef à l'égard de ses rachetés désireux de l'honorer. Mais comme l'a dit quelqu'un : « Une assemblée de Dieu dans un endroit est une épine au côté du diable. » Aussi quelle opposition ces humbles croyants ne rencontrèrent-ils pas au début de leur rassemblement !

Mais revenons en arrière d'un certain nombre d'années. Si le réveil battait son plein, d'une façon heureuse, dans l'enfance de François, répandant

au près et au loin la vérité de Dieu que bien des âmes reçurent avec joie, le vent de l'opposition ne tarda pas à soufler en rafales parfois terribles. C'était comme le déchaînement de la tempête, menaçant de tout renverser.

L'ennemi furieux de voir des âmes se réveiller de leur sommeil de mort, levait haut la tête, cherchant à entraver l'œuvre merveilleuse du Seigneur. Partout où le réveil avait fait sentir ses effets bénis, il se trouvait des adversaires pour s'opposer à son développement, par tous les moyens en leur pouvoir. L'autorité s'émut de cet état de choses et voulut y remédier pour calmer les esprits. Une loi de circonstance interdit toute réunion religieuse en dehors des lieux et des heures consacrés au service religieux public.

Des croyants, premiers instruments du réveil, s'adressèrent à l'autorité, afin d'avoir l'autorisation de se réunir en vue de rendre culte à Dieu et de lire la Bible ensemble, mais la réponse qu'ils obtinrent fut un refus positif. « Eh bien! pensèrent-ils, puisqu'on nous refuse cette liberté, nous la prendrons, » s'appuyant sur cette déclaration de l'Écriture : « Qu'il vaut mieux, » quant à cela, « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Actes V, 29.) Mais la chose était loin d'être de nature à produire l'apaisement.

Vers la fin de 1824, un jeune croyant, ouvrier maréchal dans une petite ville du canton, était réuni en toute tranquillité avec quelques person-

nes, chez une chrétienne, pour lire la Parole de Dieu, lorsque le juge de paix apparut soudainement au sein de l'assemblée. Après l'avoir dissoute, il arrêta le jeune homme qu'il remit aux mains des agents de la force publique pour le conduire dans la prison d'un district voisin. Comme ils traversaient un village, une femme ne put s'empêcher de faire à haute voix la réflexion suivante : « Qu'a donc fait ce garçon, à l'air si paisible, pour se voir escorter de la sorte? » Il allait subir une détention de trois mois et demi, en hiver, à la suite d'un jugement sommaire, simplement pour avoir été trouvé lisant la Bible avec d'autres personnes.

Sommes-nous assez reconnaissants, chers jeunes amis, pour la liberté dont nous jouissons de pouvoir nous réunir en paix pour rendre culte à Dieu et nous édifier ensemble? Prenons garde de ne pas tomber dans le relâchement, en donnant aux choses de la terre une place trop grande dans nos occupations journalières, au détriment de ce qui est dû à Celui qui nous a sauvés et qui aime à nous voir, selon sa promesse, groupés autour de Lui!

L'orage grondait encore au moment où François se réunissait avec ses frères en la foi dans le village qu'il habitait. Un soir qu'ils étaient groupés chez un croyant, dans une petite maison un peu éloignée du village, le syndic se présenta au milieu d'eux et ordonna, « au nom de la loi, » à tous les assistants d'évacuer la salle. Un vieillard prit la parole et lui dit tranquillement, en son naïf

patois : « Oyï. Loïs, nos voillions bin nos en allâ; mâ dévânt nos voillions encoi preyï. » (Oui, Louis, nous voulons bien nous en aller, mais avant nous voulons encore prier.) Et le magistrat attendit patiemment sur le seuil de la porte pendant la prière, puis l'assistance se retira, précédée du syndic plus confus que ceux qui le suivaient.

(*A suivre.*)



Les trois martyrs aveugles de 1556.

Lorsque le bon jeune roi Edouard VI régnait en Angleterre et cherchait de toutes manières à encourager la prédication de l'Évangile, on pouvait distinguer parmi ses sujets trois partis religieux bien distincts. Tout d'abord, il y avait les catholiques romains sincères, qui pensaient de bonne foi servir Dieu en annulant sa Parole en faveur de leurs traditions; ensuite, le groupe fort nombreux de chrétiens évangéliques, qui voyaient dans le pape, l'antichrist de l'Écriture, et étaient prêts à sceller avec leur sang les enseignements de la Bible; enfin, un nombre considérable d'individus qui, sans convictions arrêtées, se laissaient aller aux influences prépondérantes; protestants sous Edouard VI, ils devenaient catholiques si le papisme revenait au pouvoir. Parmi cette dernière catégorie vacillante et instable, on remarquait un pasteur du nom de Williams, qui officiait dans un temple

de la ville de Gloucester. Cet homme professait un attachement sincère pour la religion réformée, et dénonçait hautement les erreurs de Rome. Des foules se pressaient au pied de sa chaire et beaucoup de ses auditeurs recevaient une bénédiction durable. Comme le dit naïvement un vieil écrivain de l'époque : « Le bon grain peut être semé par des mains souillées, comme il se peut aussi que les corbeaux, ces oiseaux impurs, soient employés pour apporter la nourriture aux prophètes du Seigneur. »

Dans ce temps-là, vivait à Gloucester un petit garçon aveugle du nom de Thomas Drowry. Dès son enfance, ses parents lui avaient inculqué le respect de l'église romaine et il croyait implicitement ce que disaient les prêtres. Sans beaucoup réfléchir, plutôt par habitude que par dévotion sincère, le petit Thomas offrait ses prières à la Vierge et aux saints, lorsque, par une circonstance fortuite, il assista à l'une des prédications du Dr Williams. Or, ce jour-là, le pasteur parla contre la transsubstantiation ¹ et contre le sacrifice idolâtre de la messe. Le sermon fut éloquent, et les arguments avancés par le prédicateur, persuasifs et probants. Le jeune aveugle écoutait avi-

(1) Nos lecteurs savent, sans doute, que l'on donne ce nom à l'une des doctrines fondamentales de l'église romaine, qui prétend, qu'après avoir été bénis par le prêtre, le pain et le vin de la cène se transforment véritablement en la chair et le sang de Christ.

dement des paroles si nouvelles pour lui. Dieu bénit la semence répandue et, bien que Thomas fût encore très ignorant, il n'en comprit pas moins quelque chose de la libre grâce de Dieu justifiant le pécheur qui se trouve sous l'efficace du sang de Christ. Tout d'abord, la lumière se montra incertaine et vacillante dans l'âme de l'enfant; mais peu à peu, l'Esprit Saint, travaillant en lui, dissipa les ténèbres, et la pleine clarté de l'amour de Dieu, tel qu'il a été révélé en Jésus-Christ, vint illuminer la vie du pauvre Thomas. Quel changement béni pour l'aveugle, et quelle joie dans son existence si décolorée jusqu'alors!

Pendant ce temps, un nuage gros de menaces obscurcissait l'horizon de l'église réformée en Angleterre. Edouard VI mourut à l'âge de seize ans, emporté par la phtisie, durant l'été de 1553; avec lui, sombrèrent toutes les espérances du protestantisme. Par son testament, il est vrai, le jeune roi laissait la couronne à sa cousine, lady Jane Grey, qui, elle aussi, adhérait fermement à la foi évangélique; mais la puissance était du côté de Marie, sœur d'Edouard, qui mit tout en œuvre pour faire valoir ses droits au trône. Catholique bigote, son premier soin, dès qu'elle se vit en possession de la couronne, fut de rétablir l'ancien culte. Lady Jane Grey et ses partisans furent décapités. Les pasteurs évangéliques furent chassés de leurs paroisses et remplacés par des prêtres romains. Les membres du clergé catholique qui, ayant embrassé

la religion réformée, s'étaient mariés, se virent emprisonnés ou frappés de bannissement. Durant le nouveau règne, il était facile de voir que la seule condition pour prospérer et s'enrichir selon le monde était de se tourner du côté du papisme. Le Dr Williams avait pleinement conscience de ce fait. Que lui importait que la religion de l'état fût vraie ou fausse? Pourvu qu'elle lui procurât de l'avancement et lui conciliât la faveur du monarque régnant, il n'en demandait pas davantage. Il se fit donc catholique pour plaire à la reine Marie et se mit à prêcher les doctrines mêmes qu'il avait condamnées quelques mois auparavant. Le malheureux! Ses efforts furent couronnés de succès; la reine le nota comme étant un homme utile et digne d'occuper de hautes charges, mais son nom n'en demeure pas moins taché de sang. Williams n'ignorait pas la persécution qui sévissait avec violence. Comment aurait-il pu le faire quand son propre évêque, Hooper, se trouvait au nombre des prisonniers?

L'hiver de 1553 s'était écoulé; déjà, dans les prairies, perce-neige et crocus annonçaient le printemps. C'était un jeudi après-midi, le 8 février 1554. Thomas, l'aveugle, fut tout à coup surpris par le galop d'un cheval sur la route, devant sa chaumière. L'enfant se trouvait dans son petit jardin, embaumé par les premières violettes qui venaient de s'ouvrir au soleil. Guidé par le parfum pénétrant des modestes fleurettes, Thomas s'était baissé

pour en cueillir une et, tout en la tenant dans sa main, il pensait avec reconnaissance à Celui qui a fait toute chose belle en son temps et qui revêt si richement même l'herbe qui périt. Du cœur de Thomas s'élevait une prière ardente, dans laquelle il demandait à Dieu de lui donner de lui être fidèle dans l'humble position où il l'avait placé. Mais ces pensées paisibles furent brusquement interrompues par la rumeur inusitée dont nous avons parlé. Le cavalier se dirigeait au galop du côté de la ville. L'oreille exercée de Thomas ne pouvait reconnaître un trot familier dans ce galop désordonné. Et maintenant c'est un bruit de pas pressés, comme d'une foule nombreuse, venant cette fois de la cité. Il semblait à Thomas que tous les habitants de Gloucester devaient se diriger vers sa chaumière. Puis de nouveau retentit le galop furieux qui l'avait effrayé tout d'abord; mais maintenant il ne s'agissait plus d'un cavalier isolé, mais d'une compagnie de dragons armés; Thomas s'en aperçut au cliquetis des sabres et aux cris rauques de commandement. Que se passait-il donc? Bientôt l'aveugle fut rejoint par une voisine chrétienne qu'il connaissait dès son enfance, et qui vint chercher un refuge dans le petit jardin, fuyant la foule qui bordait les deux côtés de la route, tandis que l'étrange procession chevauchait vers les portes de la ville.

« Que le Seigneur Dieu ait pitié de nous, » fit-elle en saisissant la main de l'enfant qui trembla dans la sienne.

« Que signifie tout ceci ? » demanda Thomas, le visage douloureusement contracté par l'appréhension.

« On dit que notre bon évêque de Gloucester... » mais la pauvre femme, trop émue pour continuer, éclata en sanglots. Thomas, cependant, n'avait pas besoin de beaucoup de paroles pour comprendre ; un instinct sûr lui apprit ce qui était arrivé : le vénérable évêque Hooper était ramené dans sa ville pour y mourir.

(A suivre)



Perdu.

Un jeune garçon, que nous nommerons Charles, fréquentait l'école du village. Il avait une mère vraiment chrétienne, qui élevait ses enfants dans la crainte de Dieu, leur recommandant de s'adresser à Lui en toutes circonstances, comme elle le faisait elle-même, selon la recommandation du Livre inspiré : « Invoque-moi au jour de la détresse ; je te délivrerai, et tu me glorifieras. » (Ps. L, 15.)

Un jour, le maître d'école dit à ses élèves : « Nous irons cette après-midi faire une course à la montagne. » Quelle joie pour chacun d'eux à cette nouvelle ! Charles, qui aimait beaucoup la montagne, s'en réjouissait d'une façon particulière ; mais il ignorait ce qui lui arriverait avant la fin de la journée.

La caravane se mit en marche par un temps splendide; tons étaient pleins d'entrain, heureux à la pensée d'aller respirer l'air pur des hauteurs et de courir sur le vert tapis des prés. Après avoir gravi le contrefort de la montagne, ce petit monde était altéré. Où trouver de l'eau pour étancher sa soif? Quelques-uns aperçoivent encore des traces de neige à une certaine distance. Vite ils se dirigent de ce côté. Charles était du nombre, ainsi que deux de ses frères. Nos imprudents mangeaient la neige à pleine bouche, sans penser au tort que cela pouvait faire à leur santé.

Pendant ce temps, le gros des écoliers avait disparu, un buisson les ayant dérobés à la vue des retardataires. Ceux-ci essaient de suivre leur trace, mais sont incapables de rejoindre leurs compagnons, malgré toutes leurs recherches. Hélas! ils étaient perdus, ne sachant plus de quel côté se diriger, même pour revenir à la maison. Que faire dans cette solitude où l'on ne rencontrait que prés, buissons et forêts? L'angoisse allait en augmentant, et quelques-uns se mirent à crier de toutes leurs forces, mais sans recevoir de réponse. D'autres sanglotaient dans leur détresse, ne sachant ce qui allait arriver. Enfin Charles, ému de cette scène, dit à ses camarades : « Il nous faut prier Dieu; Lui nous fera bien arriver à destination. » Se souvenant de la recommandation de sa mère et du passage de la Parole qu'elle lui avait rappelé, il se mit à genoux dans la forêt, et tous ceux qui

étaient avec lui imitèrent son exemple. Charles fit une courte mais fervente requête, demandant à Dieu de les remettre sur la bonne voie. Tous se relevèrent avec l'assurance qu'ils allaient être exaucés. Marchant avec confiance, droit devant eux, ils arrivèrent enfin au bas de la forêt où ils retrouvèrent le chemin pour revenir à la maison. Le moment de la délivrance était arrivé et encore bien promptement. La joie venait de succéder à l'angoisse.

Mais d'autres personnes étaient alors dans l'inquiétude. C'étaient les parents des enfants et l'instituteur qui venait de rentrer au village avec ses écoliers. On finit cependant par retrouver les absents. La joie aurait été complète sans un mot de reproche du maître, du reste bien mérité. Charles regagna sa demeure avec ses deux frères, heureux d'avoir été si merveilleusement exaucé.

Souvenez-vous aussi, chers jeunes amis, de ce précieux passage : « Invoque-moi au jour de la détresse; je te délivrerai, et tu me glorifieras. »



Réponses aux questions du mois de juillet

1. — Hushaï (2 Samuel XV, 37); Itthaï (XV, 19); Akhitophel (XV, 12).

2. — Hushaï (2 Samuel XVII, 15); Tsadok et Abiathar (v. 15); Jonathan, Akhimaats et une ser-

vante (v. 17); un homme à Bahurim (v. 18); une femme (v. 19); Sobi, Makir, Barzillai (v. 27).

3. — 2 Samuel XVIII, 33; XIX, 13-15; 16-23.

4. — Implacable, homme de sang, courageux (1 Samuel XXVI; 2 Samuel XVI et XIX.)

5. — Par le meurtrier d'Absalon (2 Samuel XVIII) et celui d'Amasa. (chap. XX.)

6. — Psaume III.

Questions pour le mois d'août

A lire : 2 Samuel XXI-XXII, XXIV; 1 Chroniques XXI-XXII; 1 Rois I.

1. — A quel épisode de l'histoire d'Israël fait allusion 2 Samuel XXI, 2?

2. — Dans quelle autre partie de la Bible retrouvons-nous le cantique que David adressa à l'Éternel, après qu'il l'eût délivré de la main de tous ses ennemis?

3. — Transcrire le verset par lequel David reconnaît son péché au sujet du dénombrement du peuple et intercède pour Israël.

4. — Comment l'Éternel montra-t-il qu'il acceptait l'holocauste et les sacrifices offerts sur l'autel dans l'aire d'Arauna le Jébusien?

5. — Durant quelle période de sa vie David avait-il rassemblé l'or, l'argent, l'airain, le fer, les pierres et le bois nécessaires à la construction de la maison de l'Éternel?

6. — Quels furent les amis de David qui lui restèrent fidèles, lors de la conspiration d'Adonija?



Une école au cimetière.

Avant l'abolition de l'esclavage dans les Indes Occidentales, il n'y avait que bien peu de nègres capables de lire et d'écrire. Personne ne se préoccupait d'eux; presque personne ne pensait qu'ils possédassent, eux aussi, une âme immortelle. Aussi, tout en vivant au milieu de gens qui professaient le christianisme, ils passaient leur existence et mouraient comme les animaux des champs et semblaient destinés uniquement à exécuter les travaux les plus pénibles. Dès que l'esclavage fut aboli, on vit beaucoup de nègres qui ne pouvaient qu'avec peine s'habituer à leur liberté ou qui furent

asservis à leurs passions et à leurs vices. Néanmoins, d'une manière générale, la mesure du gouvernement eut d'heureux résultats.

Avant tout, les noirs ignorants eurent le temps de s'occuper à d'autres choses que de leur travail journalier; et beaucoup d'entre eux, en retour des efforts des missionnaires, se montrèrent des élèves reconnaissants et studieux.

Pour exciter leur zèle, des chrétiens d'Angleterre envoyèrent aux Indes Occidentales un grand nombre de Bibles à jolies reliures et firent savoir que chaque esclave affranchi, qui apprendrait à lire, en recevrait un exemplaire comme présent. Cette nouvelle fut reçue avec joie par ces pauvres nègres. Jeunes et vieux s'appliquèrent à l'étude, et il fallut faire venir d'Angleterre bien des lunettes pour ceux dont les yeux, devenus trop faibles, ne pouvaient déchiffrer les lettres. Les plus zélés et les plus habiles furent bientôt assez avancés pour venir en aide à leurs frères moins doués, et ainsi l'œuvre fit d'heureux progrès.

On donna la Bible promise à plusieurs de ceux qui ne lisaient pas encore couramment, afin d'encourager les autres d'autant plus.

Ce ne fut pas en vain, car dès ce moment-là, pas un dimanche ne se passa, sans que quelques-uns ne vinssent subir l'épreuve prescrite et entrer ensuite en possession du précieux livre. C'était vraiment touchant de voir leur joie enfan-

tine quand, après avoir reçu enfin le livre tant désiré, ils retournaient chez eux, tout fiers, leur Bible sous le bras.

Bientôt tous les abécédaires et livres d'études furent épuisés, mais les besoins étaient encore nombreux. Alors les nègres montrèrent qu'ils sont extrêmement ingénieux. Ils apprirent à lire sans livres. Les plus avancés d'entre eux réunissaient leurs élèves au cimetière et là, au moyen des épitaphes qui se trouvent sur les tombeaux, ils leur enseignaient les lettres et les mots. Ils les conduisaient ainsi jusqu'au moment où ils pouvaient eux-mêmes lire la précieuse vérité que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Partout se montrait un zèle intense pour gagner le beau présent. Chaque heure libre était consacrée à apprendre à lire et ainsi, en peu de temps, des milliers apprirent à connaître ces paroles de la vie. Quelle joie rayonnait sur ces visages noirs, quand, de leurs propres yeux, les nègres pouvaient lire les paroles merveilleuses du Seigneur Jésus ! Mais avant tout, quel bonheur remplissait leurs cœurs quand, en lisant la Bible, ils apprenaient à connaître et à aimer Celui qui est venu dans ce monde, et qui, pour eux aussi, a répandu son précieux sang sur la croix.

De merveilleuses conversions eurent lieu. En voici un exemple.

Un jour, un jeune homme était assis à l'om-

bre d'un grand arbre et lisait la Bible. qu'il avait reçue la veille. Il en était arrivé au chap. III de l'évangile selon Matthieu. Un de ses compatriotes, un jeune homme d'environ vingt ans, qui n'était pas encore aussi avancé que lui et qui enviait son bonheur, se glissa derrière lui et, regardant pardessus son épaule, ses yeux tombèrent sur le second verset. Il épella lentement et lut : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » Frappé par ces mots, il s'éloigne doucement, comme il est venu. Tout le jour, il pense à ces paroles, se demandant ce qu'elles signifient ; il ne peut les oublier ; elles le poursuivent partout, jusqu'à ce qu'enfin le Saint-Esprit lui donne la lumière et l'intelligence.

Alors il abandonne ses camarades impies, sa vie de péché, et se met à suivre la prédication de l'Evangile.

La vérité devient toujours plus claire à son cœur, mais son angoisse ne fait que s'accroître. Il tombe à genoux et crie à Dieu de lui faire grâce, et ce n'est pas en vain. Quelques jours plus tard, il peut se réjouir de la délivrance que Jésus-Christ a accomplie pour les pauvres pécheurs.

Des années se sont écoulées. Dans le petit village dans lequel ce jeune homme vivait autrefois, une chapelle a été construite. Elle est remplie d'auditeurs attentifs ; le prédicateur seul n'est pas encore là. Enfin, le serviteur de Dieu monte sur

la chaire; il a, comme ses auditeurs, un visage noir; avec sérieux et énergie, il annonce l'Évangile de la grâce de Dieu. C'est le même personnage qui, une fois, regarda par-dessus les épaules de son ami, et lut dans la Bible de ce dernier, des paroles qui le réveillèrent de son état de péché. D'esclave léger du péché qu'il était, il est devenu un serviteur zélé du Seigneur Jésus.

Mes chers lecteurs, ne vous sentez-vous pas jugés par ces pauvres nègres? Dès votre enfance, vous possédez la Bible, le livre de Dieu; vous avez lu et entendu raconter les merveilleux actes de Dieu; avant tout, son amour manifesté dans le sacrifice de son bien-aimé Fils unique. Êtes-vous heureux, comme ces nègres, de posséder ce livre inestimable? En profitez-vous assidûment, et êtes-vous déjà, par les Écritures, devenus sages à salut? (2 Timothée III, 15.)

Combien ce doit être terrible d'avoir connu le chemin du salut, d'avoir été exhorté et averti en de nombreuses occasions, oui, même d'avoir senti dans son propre cœur l'opération de l'Esprit de Dieu, et puis pourtant d'être perdu! Puisse cette part n'être celle d'aucun des lecteurs de ces lignes! Que ceux d'entre vous qui ne sont pas encore sauvés, accourent aujourd'hui encore à Jésus, Lui, qui est le chemin, la vérité, et la vie! Car c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Histoire d'Esther.

(suite et fin.)

Proclamation de la délivrance.

Esther et Mardochée ne pouvaient jouir seuls du bonheur de la délivrance. Il y avait encore une grande œuvre à accomplir en vertu de la victoire remportée sur l'adversaire du peuple de Dieu. Le décret de mort avait été envoyé au nom du roi, scellé de son sceau; rien ne pouvait en atténuer la portée. Aussi « Esther parla encore devant le roi, et tomba à ses pieds et pleura, et le supplia de mettre à néant le mal médité par Haman, l'Agaguite, et le dessein qu'il avait formé contre les Juifs. Et le roi tendit à Esther le sceptre d'or, et Esther se leva et se tint devant le roi, et elle dit : Si le roi le trouve bon, et si j'ai trouvé faveur devant lui, et que le roi estime la chose avantageuse, et que moi, je sois agréable à ses yeux, qu'on écrive pour révoquer les lettres ourdies par Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguite, qu'il a écrites pour faire périr les Juifs qui sont dans toutes les provinces du roi. Car comment pourrai-je voir le malheur qui atteindra mon peuple, et comment pourrai-je voir la destruction de ma race? Et le roi Assuérus dit à la reine Esther et à Mardochée, le Juif : Voici, j'ai donné à Esther la maison d'Haman; et lui, on l'a pendu au bois, parce qu'il a

étendu sa main contre les Juifs. Vous donc, écrivez au nom du roi, à l'égard des Juifs, ce qui vous paraîtra bon, et scellez-le avec l'anneau du roi. Car un écrit qui a été écrit au nom du roi et scellé avec l'anneau du roi ne peut être révoqué.» (Esther VIII, 3-8.)

Le décret de mort était irrévocable; il fallait que celui de vie le fût aussi. Les scribes royaux écrivirent, sous le commandement de Mardochée, aux Juifs, et aux gouverneurs des provinces, depuis l'Inde jusqu'en Éthiopie, selon le langage de chacun, des lettres, portant que le roi accordait aux Juifs le droit de défendre leur vie contre ceux qui chercheraient à les tuer ou à piller leurs biens. Ces lettres furent portées à destination par des courriers, montés sur des chevaux de race et très agiles.

« Et Mardochée sortit de devant le roi, avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or, et un manteau de byssus et de pourpre; et la ville de Suse poussait des cris de joie et se réjouissait. Pour les Juifs il y avait lumière et joie, et allégresse, et honneur. Et, dans chaque province, et dans chaque ville, partout où parvenait la parole du roi et son édit, il y eut de la joie et de l'allégresse pour les Juifs, un festin et un jour de fête; et beaucoup de gens parmi les peuples du pays se firent Juifs, car la frayeur des Juifs tomba sur eux. » (v. 15-17.)

Ce décret ne nous en rappelle-t-il pas un autre qui ne peut être révoqué, non en vertu de la loi des Mèdes et des Perses, mais en vertu de la justice et de tous les droits de la majesté de Dieu? Dieu avait dit à Adam, en parlant du fruit défendu : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement. » Il est dit aussi que « les gages du péché, c'est la mort, » et : « Après la mort, suit le jugement ¹. » L'homme a péché en n'écoutant pas Dieu; son sort affreux est fixé pour l'éternité. Mais, nous l'avons dit souvent, mes jeunes lecteurs, la justice de Dieu a été satisfaite à la croix, en ce que le péché a reçu, de la part de Dieu, le juste et saint jugement qu'il méritait; « Christ est mort pour nos péchés ². » En même temps, Satan, qui « avait le pouvoir de la mort, » a été vaincu, et ainsi nous sommes délivrés. En vertu de cette œuvre merveilleuse, la délivrance peut être proclamée dans toutes les parties du monde habité. Après sa résurrection, le Seigneur dit aux apôtres : « Allez, et prêchez l'évangile à toute la création ³. »

La mort d'Haman, l'ennemi du peuple juif, doit donc être considérée comme une figure de la victoire remportée sur Satan par l'œuvre que Christ a accomplie à la croix. En vertu de ce fait si

(1) Genèse II, 17; Romains VI, 23; Hébreux IX, 27.

(2) 1 Corinthiens, XV, 3.

(3) Marc XVI, 15.

important, on devait proclamer la délivrance des Juifs dans tout l'empire d'Assuérus, selon le langage de chacun. De même, après l'accomplissement de l'œuvre de Christ, il fallait que des messagers fussent envoyés pour prêcher le salut à tous les hommes, dans toutes leurs langues, selon que le Saint-Esprit donna aux apôtres de s'énoncer après la Pentecôte ¹. « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent de bonnes choses. » Car : « Comment croiront-ils en Celui dont ils n'ont point entendu parler? Et comment entendront-ils sans quelqu'un qui prêche? Et comment prêcheront-ils, à moins qu'ils ne soient envoyés? ² »

Une chose précieuse à remarquer dans l'analogie qu'offre notre récit, avec la manière dont Dieu agit pour le salut des pécheurs, c'est que le décret par lequel les Juifs avaient la vie sauve était aussi irrévocable que l'arrêt de mort, et provenait de la même autorité. Il en est de même quant au salut : il découle de la même source divine que la condamnation du pécheur ; il est aussi certain, aussi irrévocable ; il est offert à tous par l'amour de Celui qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance ³. C'est donc un « grand salut » qui est annoncé, provenant d'une source infinie de grâce et de miséricorde, aussi :

(1) Actes II. (2) Romains X, 15, 14. (3) 2 Pierre III, 9.

« Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut? » Paroles solennelles pour quiconque ne l'a pas encore accepté!

Exécution de l'Édit du roi.

Le treizième jour du douzième mois arrive, jour de mort pour les Juifs, selon les pensées de leur ennemi, changé en un jour de victoire par le jugement tombé sur lui. Tous mes jeunes lecteurs ont-ils connu l'angoisse terrible produite par la pensée que le jour du jugement approche rapidement? S'il en est encore sur lesquels elle n'a produit aucun effet, ils ne connaissent pas non plus la joie du salut, car c'est à l'âme tourmentée au sujet de ses péchés que le Seigneur dit, comme à la femme de Luc VII, 50 : « Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix. » Acceptez donc, comme les Juifs, avec joie et allégresse, le message de grâce que Dieu vous envoie.

Ce jour-là, dans tout le royaume d'Assuérus, les Juifs se rendirent maîtres de ceux qui les haïssaient, assistés par les gouverneurs de provinces. Chacun redoutait Mardochée, à cause de la grandeur à laquelle il était parvenu; sa renommée se répandait partout. A Suse, les Juifs tuèrent cinq cents hommes, et Esther obtint du roi que le len-

(1) Hébreux II, 3.

demain encore, les Juifs pussent mettre la main sur leurs ennemis dans la ville. On pendit les dix fils d'Haman, et trois cents hommes tombèrent encore. Mais nulle part on ne s'empara du butin, car les Juifs ne cherchaient pas à s'enrichir; ils désiraient seulement avoir la vie sauve. Une âme persuadée que ses péchés l'amèneront en jugement devant Dieu, ne se préoccupe pas des biens de ce monde. Ce qu'il lui faut, c'est le salut, la vie éternelle. « Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme? ¹ »

Les Juifs tuèrent au total soixante-quinze mille de leurs ennemis, puis ils se reposèrent et célébrèrent un jour de festin et de joie. (Chap. IX, 1-19.)

Peut-être plusieurs de mes jeunes lecteurs demanderont-ils si l'édit d'Haman n'aurait pas pu être annulé, sans que l'autre édit ordonnât de tuer tant de monde? Le premier prescrivait aux habitants du pays de mettre à mort tous les Juifs. Comme il ne pouvait être simplement annulé, le second devait avoir pour résultat de détruire l'effet du premier, en donnant aux Juifs l'ordre de s'élever contre ceux qui voudraient mettre à exécution l'édit d'Haman. Dieu fit que la frayeur des Juifs et de Mardochée s'emparât de tous les peuples; ainsi, au lieu de soutenir la population contre les Juifs, les chefs et les gouverneurs assistèrent ceux-ci contre leurs

(1) Marc VIII, 36.

adversaires, de sorte que ceux qui s'élevèrent contre les Juifs, furent relativement en petit nombre, et ce devait être leurs pires ennemis, dans le genre du méchant Haman. En outre, l'édit portait que les Juifs devaient se mettre en défense; ils n'étaient donc pas agresseurs; si personne ne les avait attaqués, ils n'auraient tué personne. Nous voyons dans ce massacre, une figure de ce qui aura lieu au jour où les ennemis de Juda et d'Israël seront détruits. Il est dit : « En ce jour-là, je rendrai les chefs de Juda semblables à un foyer de feu au milieu du bois et à une torche de feu dans une gerbe, et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples d'alentour ¹. » Et encore : « Et le résidu de Jacob sera parmi les nations, au milieu de beaucoup de peuples, comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un jeune lion parmi les troupeaux de menu bétail, qui, s'il passe, foule et déchire, et il n'y a personne qui délivre. Ta main se lèvera sur tes adversaires, et tous tes ennemis seront retranchés ². » Et sans doute, si Dieu a permis que ces ennemis des Juifs fussent atteints par l'épée, il exerçait sur eux un jugement mérité; car il est toujours vrai que Dieu ne prend pas plaisir à la mort du pécheur; si elle a lieu sous son saint et juste gouvernement, ce n'est pas sans raison.

Après ce jour mémorable, Mardochée et la reine

(1) Zacharie XII, 6. (2) Michée V, 8-9.

éprouvèrent le besoin de célébrer la grande délivrance dont le peuple avait été l'objet et pour laquelle ils avaient jeûné et crié. Mardochée ordonna par lettres, envoyées dans les cent vingt-sept provinces du royaume, que ces quatorzième et quinzième jours du douzième mois, une fête fût célébrée dans toutes les générations, dans chaque famille. On appela ces jours, Purim (du mot « pur, » ou sort, qui désigna ce jour à Haman). Les Juifs décidèrent, pour eux, pour leurs descendants, et pour tous ceux qui se joindraient à eux, de célébrer chaque année ces deux jours. (vers. 20-32.)

Nous voyons dans cette fête, une figure de la joie qu'Israël éprouvera quand il sera délivré de ses ennemis, pour jouir, dans la paix et l'allégresse, de tous les heureux effets du pouvoir placé entre les mains du Fils de l'homme, comme les Juifs jouirent de la tranquillité, lorsque Mardochée fut arrivé au pouvoir, à la place d'Haman. Nous lisons au chap. X, 3 : « Car Mardochée, le Juif, fut le second après le roi Assuérus, et il fut grand parmi les Juifs et agréable à la multitude de ses frères, cherchant le bien de son peuple et parlant pour la paix de toute sa race. »

Conclusion.

Ce livre profondément intéressant nous montre donc l'action de Dieu en bonté et en miséricorde, en faveur de son peuple, encore répandu en grand

nombre sur toute la terre, malgré le retour de plusieurs Juifs en Palestine aux temps d'Esdras. Si le nom de Dieu ne s'y trouve pas, nous y avons vu d'autant plus l'activité de sa bonne main, intervenant au moment opportun, pour protéger les siens au milieu de ce monde païen, où le Dieu d'Israël était inconnu, en attendant le moment de le délivrer entièrement du pouvoir des gentils, lorsque le Seigneur prendra en mains sa grande puissance.

Remarquons, chose que la Parole présente aussi ailleurs, comment Dieu dirige les circonstances pour amener ce qui lui plaît en vue de l'accomplissement de sa volonté, sans que les hommes s'en doutent le moins du monde. Il a fallu le grand festin d'Assuérus pour amener la déchéance de Vasthi et l'avènement d'Esther, arrivée à cette position d'une manière toute naturelle, semble-t-il. Puis voici le parent d'Esther à la porte du roi. Haman surgit tout à coup au faite de la gloire. Il hait les Juifs; Mardochée lui porte ombrage; il veut faire périr la race juive tout entière. Ce fait amène Esther à agir auprès du roi en faveur des Juifs, ce qui fait voir pourquoi Dieu a permis qu'une fille de son peuple devienne l'épouse d'un roi païen. En rapport avec la destruction de l'ennemi, nous voyons Mardochée placé à la tête du gouvernement, afin d'être, dans cette haute position, le protecteur de ses compatriotes, comme il avait été celui de la jeune Esther. C'est là le point central de toute

cette histoire, dans laquelle Dieu montre comment il prend soin des siens pendant qu'ils sont sous le pouvoir des gentils, et que sa relation publique avec eux n'est pas reconnue. Comme nous l'avons vu, l'élévation de Mardochée est aussi une figure de l'élévation de Christ après son humiliation.

En considérant la succession des événements, les hommes ne comprennent rien au but que Dieu se propose, ils apprécient les événements à leur point de vue terrestre et limité; ce qui a de l'importance pour Dieu, n'en a point pour eux.

Ce qui est aussi très intéressant à observer dans ce livre absolument historique, c'est que, dans tous les faits qui y sont consignés, on a des figures de ce que Dieu a déjà accompli et accomplira en faveur de son peuple terrestre, figures où nous voyons la personne et l'œuvre du Seigneur sous plus d'une face.

Mais si l'on reconnaît l'activité merveilleuse de Dieu, on trouve aussi l'activité de Satan. Le diable n'a pas cessé, depuis Eden, de contrecarrer, mais en vain, les desseins de Dieu et l'accomplissement de ses conseils d'amour, tout en faisant souffrir les hommes par les conséquences de son activité. Le grand but de Satan, dès la chute de l'homme, a été de chercher à empêcher que le jugement prononcé sur lui ne puisse s'exécuter. La semence de la femme devait lui briser la tête. Cette semence, qui est Christ, devait surgir au milieu du peuple

juif, et maintes fois il a essayé d'exterminer cette race. Nous voyons les efforts qu'il fit pour cela en Égypte, où le Pharaon ordonna de jeter au fleuve tous les enfants mâles qui naîtraient chez les Hébreux. Il a voulu maintes fois amener le peuple sous le jugement de Dieu, à cause de ses péchés, afin de le détruire. La race royale, d'où devait naître le Christ, a été près d'être anéantie par Athalie; il ne resta que le jeune Joas, sauvé par la fille du sacrificateur Jehoiada. Après la naissance du Seigneur, le massacre des petits enfants de Bethléem eut lieu dans le même but. Et finalement, lorsque Satan crut triompher en poussant les hommes à mettre à mort le Seigneur, il eut la tête brisée.

Tout cela nous montre, chers enfants, la perfection de la Parole de Dieu, l'unité du plan de Dieu dont chaque portion de la Bible nous présente une partie, et cela prouve, si c'était nécessaire, que la Bible est divinement inspirée. Les auteurs des divers livres qui la composent, écrivaient séparément, à des époques, dans des contrées et des circonstances bien différentes, et travaillaient, chacun à leur insu, à un ensemble parfait, qui ne pouvait être compris qu'après la glorification de Christ, centre de toutes les pensées de Dieu. Ils étaient donc évidemment dirigés par Dieu lui-même; « car la prophétie n'est jamais venue par la volonté

de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint ¹. »

Que Dieu vous donne, chers lecteurs, d'aimer toujours plus la Parole, de la lire avec intérêt et courage; vous ne pouvez pas comprendre, pour le moment, tout ce que vous lisez, mais, comme le disait un serviteur de Dieu : « Lisez, lisez toujours, et vous comprendrez ensuite. » Surtout, retenez bien ceci, que la Bible tout entière, parce qu'elle est la Parole de Dieu, divinement inspirée, nous est donnée afin de la **croire**. Ne vous laissez pas détourner par les raisonnements des hommes qui enseignent que pour croire, il faut comprendre, tandis que Dieu nous dit qu'il faut croire pour **obtenir le salut**, afin de comprendre ensuite les choses profondes de Dieu, « choses cachées aux sages et aux intelligents, et révélées aux petits enfants ². » Car « l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement. » (Lire 1 Corinthiens I, 17-11, 16.)



Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois d'août.

1. — Le rejet de Christ.
2. — Haman comprit qu'il allait tomber devant Mardochée.

(1) 2 Pierre I, 21. (2) Matthieu XI, 25.

3. — La scène de la croix, où Satan fut rendu impuissant.

4. — L'humilité, l'obéissance, la souffrance, tout ce qui a caractérisé le chemin de Christ dans ce monde.

Questions

1. — Quels sont les deux décrets irrévocables de Dieu quant à l'homme ?

2. — Comment le dernier annule-t-il le premier ?

3. — De quoi la fête de Purim est-elle une image ?

4. — Quel est le principal enseignement du livre d'Esther ?



Un humble témoin du Seigneur

(Suite et fin.)

Mais des scènes d'un caractère moins paisible allaient se produire encore dans l'endroit. En voici un échantillon qui donnera au lecteur une idée de ce qu'avaient à souffrir ces fidèles du premier réveil que le Seigneur « trempait » à l'école de l'épreuve, en vue du témoignage qu'ils avaient à lui rendre. Une nuit, la maison où est décédé François, et qui était alors la propriété de son futur beau-père, fut assaillie par la jeunesse de l'endroit. On avait donné asile à un messager de l'Évangile, et c'est à lui qu'en voulaient ces forcenés. Enfonçant à coups de pierres les portes et les fe-

nêtres, la future compagne de François faillit être victime de leur brutalité: on avait caché l'évangéliste au grenier pour le soustraire à leur fureur. Les assaillants n'abandonnèrent la partie que lorsque les voisins, entendant qu'ils menaçaient d'incendier la maison, les firent battre en retraite de force. Le père M., propriétaire du bâtiment, qui avait été pendant sept ans au service de Napoléon Ier en Italie, comme soldat, disait n'avoir jamais vu, dans ses campagnes, des choses aussi affreuses, car la maison semblait parfois prête à s'écrouler. Le matin, quand la fille M. put porter quelque nourriture à l'évangéliste, elle trouva celui-ci plus mort que vif de peur. On le descendit par la grange et il s'en alla à travers champs.

En dépit de ces commotions peu ordinaires, la foi de ces croyants n'était nullement ébranlée. Au contraire, elle jetait de plus fortes racines dans le cœur de leur Sauveur, et par sa grâce, ils étaient fortifiés de plus en plus.

Par la bonté de Dieu, un temps de calme succéda à ces jours orageux, mais un autre danger, non moins grand et plus subtil, allait se présenter sur le chemin de François et de ses compagnons. Attentifs à l'avertissement divin: « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde... » (1 Jean II, 15), ils furent sur leurs gardes. Lisant avec soin la Parole, « la cachant » dans leur cœur, selon l'expression du psalmiste (Psaume CXIX, 11),

ils sentaient le besoin de mettre leur conduite en harmonie avec ses enseignements.

Ne l'oublions pas, ces croyants du premier réveil, fondés et enracinés dans la vérité, demeuraient sans cesse à la source de toute bénédiction pour l'âme : la Parole de Dieu. C'était l'objet de leurs préoccupations et de leurs méditations habituelles. François avait relu sa Bible maintes fois depuis sa jeunesse ; et s'il avait vieilli, la vérité restait absolument la même pour son âme, toujours nouvelle et toujours fraîche. Je le vis un jour dans sa chambre, peu de temps avant sa fin ; il était seul, occupé à lire une feuille périodique d'édification chrétienne. Au temps de sa jeunesse, François avait pris plaisir à la lecture des Saintes Ecritures, par lesquelles il avait été amené à la connaissance de Christ, et maintenant, dans sa vieillesse et son isolement, elles faisaient encore son bonheur, ainsi que les écrits qui sont de nature à la faire comprendre véritablement. Aussi ce vieillard retenait-il avec soin la saine doctrine des Ecritures. Je le revois encore dans mon souvenir avec bonheur : son expression sereine et sa vie pratique étaient une prédication vivante et continue, comme devrait être la conduite de tout vrai chrétien. Le Seigneur fit la grâce à François de l'honorer dans sa modeste sphère pendant plus de soixante-dix ans. Quel bel exemple de fidélité ne laisse-t-il pas à tous ceux qui l'ont connu ? C'était aussi un homme de prière, réalisant, dans les bons

comme dans les mauvais jours, la communion avec le Seigneur, secret de sa fidélité, de son humilité et de sa piété.

Et maintenant ce vénéré vieillard n'est plus; le Seigneur l'a recueilli dans le repos, auprès de Lui, laissant à ceux qui restent son exemple et son souvenir. Jusqu'à son dernier moment, il conserva sa lucidité d'esprit et une parfaite paix : « Prends garde à l'homme intègre, et regarde l'homme droit, car la fin d'un tel homme est la paix » (Psaume XXXVII, 37); a dit le psalmiste. Au mois de juin de 1907, de nombreux amis accompagnèrent au cimetière de l'endroit la dépouille du vénéré défunt qui était âgé de quatre-vingt-huit ans.

Ce n'est pas dans le but d'élever à vos yeux celui qui vient de nous quitter que nous avons eu à cœur de vous entretenir quelque peu de sa vie. Loin de là. C'est bien plutôt pour magnifier la grâce de Dieu qui l'a rendu capable d'être maintenu debout jusqu'au terme de sa longue carrière, et d'honorer ainsi Celui qui l'avait racheté au prix de son sacrifice. Recherchez, chers jeunes amis, cette même grâce; fortifiez-vous en elle (2 Timothée II, 1); dans les mauvais jours où nous sommes, jours de funeste relâchement, les mêmes moyens sont à notre disposition: **la bonne Parole de notre Dieu et la prière journalière.** Ayez à cœur de demeurer sans cesse dans la communion du Seigneur, afin de lui être fidèles dans l'humble mi-

lieu où vous vous trouvez. Puisse cet exemple vous être profitable, selon qu'il est écrit : « La mémoire du juste est en bénédiction. » (Proverbes X, 7.)

-----»O«-----

Les trois martyrs aveugles de 1556.

(Suite.)

« Demeurez céans, pas d'encombrement ! » criaient les officiers de la maréchaussée en brandissant leurs armes pour chercher à effrayer la foule qui se pressait dans les rues et aux fenêtres des maisons.

« Restez en paix, bonnes gens de Gloucester ! » ajoutait plus doucement l'un des commandants ; « au nom de sa Majesté la reine, nous vous enjoignons de rester en paix. »

Mais les fidèles protestants de Gloucester avaient trop bien compris les enseignements de leur digne évêque pour chercher à le délivrer par la violence. Le cortège s'avancait lentement au milieu d'un concert de sanglots étouffés et de prières murmurées à voix basse ; les chrétiens suppliaient Dieu qu'il accordât à son serviteur la grâce de le glorifier jusque dans les flammes du bûcher.

« Avez-vous pu voir son visage ? » demanda Thomas à sa vieille amie, lorsque le cortège eut disparu, emmenant Hooper dans la maison de maître Ingram, où il devait passer la nuit.

« A peine, » répondit-elle, « car il avait la tête recouverte d'un capuchon sous son chapeau. »

— Allait-il à pied ?

— Non, il était à cheval.

— Quand est-il sorti de la prison de Londres ?

— Je l'ignore.

Thomas allait encore s'informer quand le bon évêque allait être brûlé, mais cette pensée était trop terrible pour être formulée en tant de mots; il se borna à demander :

— Qui donc a passé ici au galop, pour revenir ensuite avec tout un escadron de cavaliers ?

— C'était l'un des gardes. La reine avait chargé six de ses soldats de conduire l'évêque jusqu'ici; mais la multitude du peuple les effraya, je pense, et l'un d'entre eux prit les devants pour chercher du secours auprès du maire.

Cette soirée fut solennelle pour Thomas, comme pour bien d'autres habitants de Gloucester. Il commençait à comprendre que l'évêque Hooper pourrait bien ne pas être le seul à sceller de son sang son attachement à la personne de Christ. Qu'en serait-il, si lui, Thomas, était appelé à en faire autant ? Pourrait-il supporter la terrible épreuve ? Alors, dans sa faiblesse reconnue et sentie, il éleva son âme vers Celui dont la force s'accomplit dans l'infirmité.

Chaque épisode, si menu fût-il, de ce terrible 9 février 1554, parvint aux oreilles de Thomas. Il entendit chaque parole que le martyr adressa aux

foules qui le suivaient en pleurant jusqu'au grand orme derrière le séminaire, où il avait eu coutume de prêcher; on lui rapporta chaque geste du vénérable prélat, comme il se rendait au lieu de l'exécution, se traînant avec peine, appuyé sur un bâton que lui avait prêté son hôte, car Hooper avait terriblement souffert dans l'humide donjon où il avait été enfermé à Londres; on fit l'impossible pour l'engager à renier sa foi, jusqu'à lui présenter sa grâce signée par la reine Marie, s'il consentait à faire seulement un geste affirmatif; mais tout fut inutile; il demeura ferme « comme voyant Celui qui est invisible. » Alors les gardes lui enlevèrent son manteau et le lièrent sur le bûcher composé de fagots de bois vert; le visage du martyr rayonnait. La torche meurtrière fut appliquée aux fagots, mais bien des minutes s'écoulèrent avant que les vents contraires permissent aux flammes de mettre un terme aux souffrances de l'héroïque témoin de Christ. Jusqu'au dernier moment, il rendit grâces au Seigneur qui l'avait estimé digne d'endurer la mort pour l'amour de son nom.

Toutes ces choses, Thomas les entendait répéter sans se lasser jamais, et son âme semblait se fortifier à mesure que la tempête se faisait plus violente. Devant les yeux de sa foi, la couronne réservée au vainqueur devenait une réalité presque tangible, et il répétait souvent les paroles du bon évêque, lequel avait répondu à un ami qui

lui rappelait « que la vie est douce et la mort amère. » « Il est vrai que la mort est amère et que la vie est douce; mais la mort à venir est plus amère encore et la vie à venir infiniment plus douce. »

(A suivre)



Plutôt mourir que mentir.

Il y a déjà longtemps, à bord d'un navire se rendant de Liverpool à New-York, des marins trouvèrent dans la cale un garçon déguenillé. Ils l'amènèrent au premier pilote, qui avait le devoir de s'occuper de cas analogues. Quand il vit le gamin avec son joli visage et ses yeux brillants, il lui demanda qui l'avait conduit à bord du navire et pour quelle raison on l'avait ainsi caché. Le garçon répondit que son beau-père l'avait fait, parce que, ayant déjà plusieurs autres enfants, il n'avait pas le moyen de le nourrir, ni de lui payer son voyage pour Halifax, où il avait une tante riche, chez laquelle il voulait se rendre.

Malgré le visage attrayant de l'enfant et sa conduite digne de confiance, le pilote ne crut pas un mot de son récit.

Il avait déjà trop vu de gamins introduits ainsi par contrebande à bord, pour se laisser tromper par eux. Il affirma donc que c'étaient sûrement les matelots qui l'avaient amené à bord et lui avaient donné à manger.

Le pauvre gamin fut traité avec beaucoup de

cruauté. Jour après jour, on lui redemandait les mêmes choses, mais c'était toujours la même réponse; il ne connaissait, disait-il, pas un homme à bord du navire, et son beau-père seul l'avait caché là; à moins de mentir, il ne pouvait rien dire d'autre. Enfin, irrité de la prétendue obstination du jeune garçon, le pilote décida d'essayer d'un dernier moyen. Il l'empoigna un jour par le cou, le traîna jusqu'au mât de devant et lui déclara qu'il le pendrait là, sans miséricorde, si au bout de dix minutes il n'avait pas avoué la vérité. Alors l'enfant dut s'accroupir sur le pont. Autour de lui, se trouvaient les passagers attirés par ce spectacle, et l'équipage; devant lui, se tenait le pilote, inexorable, la montre à la main et, à ses côtés, les autres officiers du navire. La figure pâle et soucieuse du noble enfant, ses yeux superbes qui brillaient malgré les larmes qu'il répandait, tout cela formait le coup d'œil le plus beau et le plus touchant que j'aie jamais vu de ma vie. Quand huit minutes furent écoulées, le pilote lui dit qu'il n'en avait plus que deux à vivre, et lui conseilla de dire la vérité. Le garçon lui répondit, avec simplicité et sincérité, qu'il n'avait pas menti et demanda la permission de prier avant de mourir. L'officier, sans dire un mot, fit signe de la tête et devint pâle comme la mort. Alors, tandis que tous les yeux étaient dirigés sur lui, le brave et noble enfant, dont les hommes ne voulaient rien savoir, et que ses propres parents avaient repoussé, s'a-

genouilla, les mains jointes, les yeux levés au ciel, et demanda au Seigneur de le prendre auprès de Lui.

Impossible de décrire l'impression que cette scène fit sur les spectateurs; il sembla qu'un soufile du ciel avait passé sur tous; les cœurs les plus durs laissèrent échapper des soupirs; des hommes qui, depuis des années, n'avaient pas pleuré, se mirent à sangloter. Le pilote s'élança vers l'enfant, le pressa sur son cœur, le couvrit de baisers, et lui dit combien il croyait maintenant à son récit et combien il était heureux qu'il eût été assez vaillant pour regarder la mort même en face, et se montrer prêt à sacrifier sa vie pour la vérité de ses paroles.



Radiieuse espérance

Au delà du ciel bleu se trouve ma patrie;
Bientôt Jésus viendra m'introduire au saint lieu :
De toutes ses langueurs mon âme alors guérie
Célébrera sans fin la bonté de son Dieu.

Ici-bas étranger, pèlerin solitaire,
Chaque jour il me suit de son œil paternel;
Il me garde et soutient en traversant la terre
Et me fera jouir du repos éternel.

Si parfois un nuage apparaît sur ma tête,
Venant me dérober la beauté du Sauveur,
Un seul mot de sa bouche éloigne la tempête
Et son divin regard dissipe ma frayeur.

Voici venir Jésus, en sa grande puissance,
 Pour recueillir les siens, objets de son amour;
 Il veut les introduire en sa sainte présence;
 Là-haut sont nos vrais biens, près de Lui pour tou-
 (jours.)

—»O«—

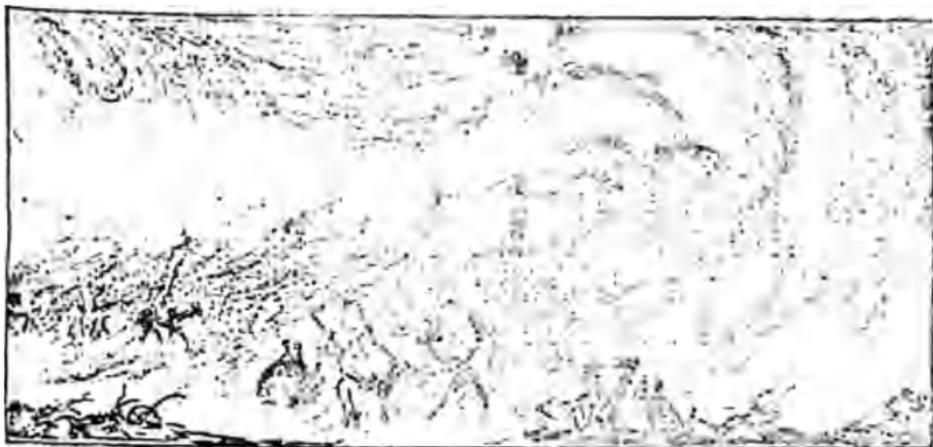
Réponses aux questions du mois d'août.

1. — Josué XV.
2. — Psaume XVIII.
3. — « Voici, moi j'ai péché, et moi j'ai commis l'iniquité; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Que ta main, je te prie, soit sur moi et sur la maison de mon père. » (2 Samuel XXIV, 17.)
4. — 1 Chroniques XXI, 26 .
5. — Dans son affliction. (1 Chroniques XXII, 14.)
6. — Nathan, Bénaïa, Tsadok, les Kéréthiens et les Péléthiens. (1 Rois I. 38.)

Questions pour le mois de septembre.

A lire : 1 Chroniques XXIII-XXIX; 1 Rois II, 1-12;
 2 Samuel XXIII, 1-7.

1. — Qui était Héman? Quelle position occupait-il à la cour du roi? Qui était son grand-père? (1 Chroniques VI.) Combien eut-il d'enfants?
2. — Quelles fonctions David donna-t-il aux fils de Coré?
3. — Trouvez dans le Psaume LXXXIV, une allusion à cette fonction et à l'histoire passée des Corites.
4. — Pouvez-vous prouver que le dénombrement que David avait ordonné ne fut jamais achevé?
5. — Comment David reçut-il le modèle du temple?
6. — Quel passage des « dernières paroles de David » a trait au règne futur du Seigneur Jésus?



Le simour.

Que peut donc représenter cette étrange vignette? Il me semble que j'entends cette question sortir de la bouche de la plupart de mes jeunes lecteurs. Eh bien! enfants, je tâcherai de vous l'expliquer en me servant pour cela du récit d'un voyageur en Orient.

« Nous nous trouvions, raconte-t-il, dans le désert de Sliur, celui même au travers duquel Moïse conduisit les Israélites. Je venais du Sinai, la montagne de Dieu, et je voyageais à petites journées, profitant de mes loisirs pour faire de nombreux croquis. Il en résulta que, arrivés à Elim, nous nous aperçûmes que nos provisions étaient presque épuisées. Nous avions espéré faire la ren-

201

LE BONNE NOUVELLE

contre d'une tribu de Bédouins, auxquels nous comptions acheter de la farine. Malheureusement, nous ne les trouvâmes pas; ils avaient changé de campement. L'eau ne nous manquait pas, car nous avions pu remplir nos outres aux fontaines d'Elim. Mais nous n'avions presque rien à manger. Je consultai mon guide bédouin, et nous reconnûmes la nécessité de précipiter la marche. Nous avions avec nous un chameau malade et aussi un chameau qui s'était blessé la jambe. Nous n'osions les prendre avec nous, puisque nous devons avancer à étapes forcées. Aussi, malgré notre répugnance, nous laissâmes l'homme et l'animal à Elim, avec des vivres, sachant que quelque Bédouin ne tarderait pas à les y trouver, cet oasis étant le seul endroit de la région où l'on pût renouveler sa provision d'eau.

Au matin, quand nous nous mîmes en route, un vent si froid soufflait, que je fus obligé de m'envelopper dans mon manteau. Toute la journée, nous marchâmes, ne nous arrêtant pas même pour manger, espérant, avant la nuit, avoir traversé le désert et avoir gagné un endroit nommé Wady Werdan où une légère dépression de terrain nous offrirait un refuge contre le « simoun » que nous redoutions.

Vers la fin de l'après-midi, le vent froid du matin se changea en tempête; le sable s'élevait en tourbillons autour de nous, et nous étions aveuglés

par les fragments aigus qui nous frappaient le visage. Enfin les chameaux refusèrent de braver la tempête et firent volte-face. Il fallut mettre pied à terre et à grand'peine entraîner les animaux récalcitrants vers un lieu où quelques monticules coupaient un tant soit peu la fureur de l'ouragan. Là, nous les obligeâmes à se coucher et réussîmes, après de grands efforts, à leur lier les jambes, de crainte que, épouvantés, ils ne prissent la fuite. Puis nous entourâmes nos têtes avec nos couvertures, protégeant surtout la bouche et les narines, et nous nous couchâmes à côté des chameaux. Durant la nuit terrible qui suivit, le vent devint brûlant comme le soufle d'une fournaise.

Spectacle étrange! L'air était obscurci par le sable, mais j'apercevais à travers la pénombre les montagnes du Tih qui semblaient fumer sous la faible et incertaine clarté de la lune; ce phénomène était produit par des nuages de sable, chassés vers les sommets par le souffle de la tempête. De temps en temps, un éclair fulgurant traversait la nue; je n'entendais pas le tonnerre, car les rugissements du vent et les cris des chameaux éteignaient tout autre son. Baignés de sueur, à demi ensevelis sous le sable, haletants, aveuglés, nous croyions notre dernière heure venue.

Vers le milieu de la nuit, l'orage s'apaisa un peu et j'aperçus quelques étoiles qui, scintillant entre les déchirures des nuages, semblaient parler d'es-

poir; mais bientôt la tempête reprit de plus belle. Je me levai plusieurs fois pour secouer le lin-cueil de sable qui menaçait de m'engloutir et aussi pour chercher à étancher la soif qui me dévorait. Hélas ! l'eau de mon outre était desséchée par le sable qui s'était infiltré même à travers le cuir épais et les hermétiques fermetures. Parfois aussi, il fallait porter secours aux chameaux qui, dans leur angoisse, brisaient leurs liens et menaçaient de s'échapper.

Au matin, le courage nous revint, bien que nous n'eussions, de toute la nuit, goûté aucun repos.

Graduellement, la situation s'améliora; l'horizon lointain s'éclaircit. D'énormes nuages, noirs comme l'encre, couraient dans le ciel au-dessus de nos têtes. De nouveau, le vent glacé de la veille se mit à souffler, chassant l'ouragan, comme il l'avait amené auparavant. Enfin, à midi, nous pûmes rassembler nos effets dispersés, seller nos chameaux et nous remettre en route. Mais dans quel état ! harassés de fatigue, la tête en feu, les membres rompus, la respiration haletante, rien à boire, et, pour toute nourriture, une croûte de pain sec ! Cependant, par la bonté de Dieu, nous finîmes par atteindre l'oasis des « Puits de Moïse. » Là, nous pûmes nous ravitailler et, après quelques jours de repos, nous fîmes en état de continuer notre voyage jusqu'à Suez. »

Ainsi parle notre voyageur et maintenant, chers

enfants, demandons-nous si ce vent terrible est jamais mentionné dans la Bible. Il l'est, et à plusieurs reprises. Je pense que le prophète Ésaïe y faisait allusion, lorsqu'il dit au chapitre XXV, 4, de son livre, que Dieu a été « un abri contre l'orage, une ombre contre la chaleur; car la tempête (littéralement **le vent**) des terribles a été comme une pluie d'orage contre un mur. »

Jonas (voir chap. IV, 1) fut irrité, parce que Dieu n'avait pas détruit Ninive, « la fort grande ville; » aussi s'en alla-t-il hors de la cité et se fit-il une cabane (v. 5); alors Dieu prépara « un vent d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas, et il défaillait, et il demanda la mort pour son âme. » Nous avons ici tous les symptômes qui accompagnent le simoun chez ceux qui sont exposés à sa fureur.

Moïse, en Deutéronome XXVIII, 24, dit : « L'Éternel donnera pour pluie de ton pays une fine poudre et de la poussière; elles descendront des cieux sur toi jusqu'à ce que tu sois détruit. »

Au Psaume CIII, 15, 16, David, tout en louant l'Éternel pour ses bienfaits et pour la durée éternelle de sa bonté, dit de l'homme, comme contraste : « L'homme, ... ses jours sont comme l'herbe; il fleurit comme la fleur des champs; car le vent passe dessus, et elle n'est plus, et son lieu ne la reconnaît plus. »

Puis, que dit Osée, au chapitre XIII? Parlant de

la méchanceté d'Israël qui s'était livré à l'idolâtrie, il avertit le peuple qu'il sera « comme la balle chassée par le tourbillon hors de l'aire, » et il ajoute : « Un vent d'orient viendra, le vent de l'Éternel qui monte du désert, et il desséchera ses sources et fera tarir ses fontaines. »

L'histoire nous dit que de grandes armées furent détruites par ce vent terrible. Hérodote, le chroniqueur de l'antiquité, raconte que les troupes de Cambyse, roi des Perses, envoyées contre le temple de Jupiter Ammon, furent surprises par le simoun en plein désert et englouties comme sous les vagues d'une mer furieuse. Les historiens arabes ajoutent que le vent était accompagné de ténèbres épaisses, semblables à celles qui couvrirent l'Égypte aux jours de Moïse. On a souvent remarqué que la peste suit le passage du simoun. En 1696, 10.000 personnes moururent de cette terrible maladie, au Caire, en un seul jour; et en une année (1714), à Constantinople, 300.000 individus furent victimes de ce fléau épouvantable.

N'oubliez pas, enfants, que le « vent de tempête » est un messenger de Dieu, « exécutant sa parole, » et que tous ces grands phénomènes de la nature sont entre ses mains des instruments de grâce ou de jugement. « Car, lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice. »

Une page de l'histoire du peuple juif dans l'avenir.

(Esaïe XVIII.)

J'aimerais vous entretenir brièvement encore du peuple juif, dont l'histoire nous a occupés ces dernières années, et jeter avec vous un coup d'œil sur l'avenir qui lui est réservé, selon que nous le donne à connaître la portion de l'Écriture placée en tête de ces lignes.

« Mais, » dira-t-on peut-être, « qui donc peut prévoir la destinée de qui que ce soit? » Nous répondrons : « Évidemment aucun homme ne peut deviner cela; mais Dieu, devant lequel rien n'est caché, connaît la fin d'une chose dès le commencement. » Et il lui a plu de nous dévoiler, en termes très clairs, l'avenir de son ancien peuple, si méprisé encore aujourd'hui, mais auquel il ne cesse de s'intéresser, veillant sur lui d'une façon providentielle, comme vous l'a montré le livre d'Esther, si instructif à ce point de vue.

Le chapitre XVIII d'Ésaïe, que je vous engage à lire attentivement avant ces quelques considérations, nous présente quatre phases bien distinctes dans l'histoire future du peuple juif.

PREMIERE PHASE

La première, mentionnée dans les versets 1-3, nous annonce — fait important — qu'il rentrera

dans le pays de ses pères par le moyen d'une nation maritime éloignée, favorable à ce peuple. Si Dieu manifeste, par sa dispersion, sa justice et sa sainteté, il montrera, dans sa restauration, sa fidélité et sa bonté qui demeurent à toujours, car ses dons et son appel sont sans repentir. (Romains XI, 29.)

Dans les chapitres précédents, ainsi que dans les suivants, il est question des jugements de Dieu sur les nations avoisinant la Palestine et qui ont été d'une façon ou de l'autre, en rapport avec son peuple : Babylone, le pays des Philistins, Moab, Damas, l'Égypte, etc. Une note réjouissante se fait entendre dans notre chapitre. Ce n'est pas une des nations que nous venons de rappeler et qui ont traité parfois les Juifs avec une dureté peu commune, qui sera l'instrument de leur restauration. Ce sera, au contraire, une nation qui n'a eu aucun rapport avec eux jusqu'à ce moment-là. Elle est désignée comme étant au delà des fleuves de Cush, le Nil et l'Euphrate, et favorable aux Juifs. Quelle est la nation maritime, éloignée du pays de Canaan, qui a été et qui est encore particulièrement favorable à ce pauvre peuple sous le châtimeut ? Sans rien vouloir préciser, nous pensons tout naturellement à l'Angleterre ou aux États-Unis de l'Amérique du Nord.

Avant d'aller plus loin, rappelons les traits sous lesquels les Juifs sont dépeints ici, et nous n'aurons

pas de peine à nous convaincre qu'il s'agit effectivement d'eux. Comme nous le verrons, ils sont plus caractéristiques les uns que les autres; les voici dans l'ordre où ils sont mentionnés :

1°. C'est une nation répandue loin et ravagée.

2°. Un peuple merveilleux dès ce temps et au delà.

3°. Une nation qui attend, attend.

4°. Et qui est foulée aux pieds.

5°. De laquelle les rivières ont ravagé le pays.
(v. 2.)

Reprenons chacun de ces caractères.

1°. Cette nation est « répandue loin et ravagée. » Quel est le peuple dispersé sur la surface du monde entier et dans un état d'abaissement, tout en étant fidèle à son origine première, si ce n'est le peuple juif?

Un monarque demandait un jour à son chapelain de lui prouver en **deux mots** la divinité de la Bible : « **Les Juifs,** » répondit celui-ci avec assurance. En effet, le châtement qui pèse actuellement sur eux, comme celui, plus terrible encore, qui les atteindra au temps de la fin, tout cela a été prédit longtemps à l'avance par les prophètes. Ceci caractérise bien l'état actuel du peuple dont nous nous occupons.

2°. C'est « un peuple **merveilleux** dès ce temps

et au delà. » Quelles merveilles l'Éternel, son Dieu, n'a-t-il pas accomplies à son égard pour le délivrer de l'esclavage du Pharaon en Egypte? Quelles merveilles n'a-t-il pas accomplies en sa faveur pendant les quarante années de son pèlerinage à travers le désert? Et dans le pays où sa puissance l'a introduit, quelles choses merveilleuses, Celui qui s'appelle « le Merveilleux, » (Esaïe IX, 6), n'a-t-il pas faites maintes fois à son intention?

Et que n'aurait-il pas accompli encore, si le peuple eût été fidèle? « Oh! si tu avais fait attention à mes commandements, ta paix aurait été comme un fleuve, et ta justice comme les flots de la mer; et ta semence aurait été comme le sable, et ceux qui sortent de tes entrailles, comme le gravier de la mer: son nom n'aurait pas été retranché ni détruit de devant moi. » (Esaïe XLVIII, 18, 19.) Quand ce peuple sera restauré, il pourra, selon l'expression d'un Psaume, célébrer l'Éternel pour « ses merveilles » à son égard. (Psaume CVII, 8, 15, 21, 31, 41-43.)

3. Le peuple « attend, attend. » Jamais peut-être, autant que de nos jours, les espérances des Juifs n'ont paru s'affirmer. Leurs regards sont dirigés vers le pays de leurs pères. C'est là, en effet, qu'ils aspirent à retourner, dans l'espoir d'y trouver le repos et la bénédiction qui leur ont été refusés dans les lieux de leur dispersion. En groupant leurs compatriotes. « les Sionistes, » comme on les

nomme, n'ont pas d'autre but que de diriger leurs aspirations vers la terre où jadis leurs pères étaient heureux.

Evidemment, leur but est tout charnel; néanmoins, nous voyons que leurs cœurs, toujours dans l'attente, s'orientent du côté de la terre promise, où ils espèrent trouver la réalisation de leurs vœux. Une nation maritime, favorable à ce peuple, viendra au-devant de leurs désirs, comme nous l'avons remarqué.

4°. Pour le moment, le peuple juif est encore non seulement dispersé partout, mais l'objet d'une haine particulière de la part de ceux qui l'entourent. La chose a eu lieu dès la dispersion et à différentes époques de son histoire, il a plus ou moins souffert de ceux au milieu desquels il se trouvait; et son sort ne s'est pas amélioré. Quelles persécutions terribles les Juifs n'ont-ils pas endurées, ces dernières années, en Russie particulièrement? On paraissait les avoir voués à l'extermination, tellement l'aversion était grande envers eux. Il est vrai que par leurs procédés, parfois peu avouables, ils s'aliénaient les esprits de ceux qui avaient affaire avec eux. Toutefois, ne l'oublions pas : aimons ce peuple, car « le salut vient des Juifs. » (Jean IV, 22.)

5°. « Les rivières ont ravagé leur pays. » Si le peuple est dans un état d'abaissement et de souffrance, son pays, le pays de l'Éternel, jadis fertile

et bien arrosé, est aussi l'objet du jugement de Dieu. Il subit le joug de fer d'un despote cruel; et que de fois n'a-t-il pas été saccagé par des armées étrangères? Des chrétiens de nom ont tenté de l'arracher aux mains des infidèles, mais leurs efforts ont échoué, malgré leurs tentatives réitérées, laissant à leur suite des traces sanglantes et des ravages.

Leur introduction dans le pays de Canaan s'accomplira, semble-t-il, d'une façon toute naturelle et selon des pensées humaines, avec promptitude, comme l'indiquent « les vaisseaux de papyrus » et « les messagers rapides. » (v. 2.) Et les mots : « Allez, messagers rapides, » adressés à ses ambassadeurs, donneraient à entendre que la nation favorable au retour des Juifs dans leur pays, prend l'initiative de la chose.

Chose remarquable, Dieu n'intervient pas d'une façon directe; il laisse faire : « Je resterai tranquille, et je regarderai de ma demeure, » dit-il. Évidemment, il a l'œil ouvert sur tout ce qui se passe sur la surface du monde entier, et il tient les cœurs des rois en sa main pour l'accomplissement de ses desseins. Aussi permet-il la réussite de cette entreprise qui semble couronnée d'un plein succès.

(A suivre)

Réponses aux questions sur l'étude biblique du mois de septembre.

1. — 1^o La mort, salaire du péché. 2^o Le pardon des péchés pour celui qui croit.

2. — En ce que la mort, jugement de Dieu, a été subie par Christ à la place du coupable.

3. — De la joie qu'éprouvera Israël après avoir été délivré de ses ennemis.

4. — De montrer les soins que Dieu prend de son peuple, pendant qu'il est sous le pouvoir des gentils, et que ses relations publiques avec lui ne sont pas reconnues.

—»0«—

Les trois martyrs aveugles de 1556.

(*Suite et fin.*)

En ce temps-là, les principes de chacun étaient mis à l'épreuve. A peine un bûcher s'éteignait-il, qu'un autre était allumé. Quoique les moyens de communications fussent insuffisants et qu'il n'existât aucun service postal régulier, cependant, telle était l'intensité de la vie religieuse, que rien de ce qui se passait à l'une des extrémités du royaume, ne manquait de parvenir tôt ou tard à la connaissance des habitants de l'extrémité opposée. Thomas, l'aveugle, entendait parler de beau-

coup de choses, et tout ce qui lui était raconté affermissait en lui la conviction que son infirmité ne le protégerait pas contre les persécuteurs. Au mois d'octobre de l'année qui suivit la mort de Hooper, Thomas apprit que deux autres prélats, Latimer et Ridley, avaient péri dans les flammes. Peu de temps après, ainsi qu'il l'avait prévu, le jeune garçon lui-même fut incarcéré dans la prison de Gloucester.

Nous pouvons à peine nous figurer les souffrances de l'enfant, privé par son infirmité des quelques distractions chères aux prisonniers, et plongé dans la solitude la plus absolue. Mais le Seigneur, nous pouvons en être sûrs, n'oubliait pas son faible agneau si durement éprouvé. Thomas dut subir de nombreux interrogatoires; sa foi ne chancela pas. Enfin, au printemps de 1556, il fut cité à comparaître devant le consistoire dans l'église de Gloucester.

« Ne crois-tu pas, » fit le juge, « qu'après les paroles de consécration, prononcées par le prêtre, le sacrement de l'autel devient en vérité le corps de Christ? »

« Non, je ne le pense pas, » répondit Thomas sans hésiter, en tournant vers le chancelier ses yeux éteints.

« Alors, tu es un hérétique, et tu seras brûlé. Mais qui t'a donc enseigné ces erreurs? » de-

manda sévèrement le juge qui paraissait avoir oublié sa propre histoire.

L'aveugle connaissait bien la voix qui s'adressait à lui. Il répliqua :

« Vous-même, Dr Williams. Oui, c'est vous qui m'avez enseigné cette hérésie, et en ce lieu-ci, » — montrant de la main la chaire qui se trouvait du côté nord de l'église — « lorsque vous nous prêchiez à tous votre sermon sur la sainte cène. Vous nous disiez que la cène doit être reçue spirituellement et en souvenir de Christ, non pas d'une façon charnelle comme le veulent les papistes.

— Alors, fais comme moi, » dit le chancelier sans témoigner la moindre honte ; « tu vivras, et tu échapperas au bûcher !

— Seigneur chancelier, vous pouvez peut-être vous donner ainsi le change à vous-même, en vous moquant de Dieu et de votre propre conscience ; mais moi, je ne puis le faire. Je ne rétracterai rien.

— Dans ce cas, que Dieu aie pitié de toi, car je vais donner lecture de l'acte qui te condamne.

— La volonté du Seigneur soit faite ! » murmura l'enfant.

« Honte à vous, chancelier, » s'écria l'un des juristes qui se trouvaient là, et dont l'indignation dépassait la prudence ; « osez-vous lire sa sentence et vous condamner ainsi vous-même ? Non,

je vous en prie; nommez un substitut qui rende le jugement à votre place.

— Il n'en sera rien, » répondit le chancelier; « j'obéirai à la loi et je prononcerai la sentence moi-même, comme l'exige mon office. »

Ainsi fut fait, et le pauvre aveugle fut remis au bras séculier. Le 15 mai, il fut exécuté, et mourut, en louant le Seigneur au milieu des flammes.

*

Thomas Drowry ne fut pas le seul aveugle qui souffrit pour l'amour du Seigneur Jésus en l'an 1556. Jean Apprice fut brûlé à Statford, le même jour que Thomas à Gloucester. Apprice était un homme merveilleusement enseigné de Dieu. Il avait tout particulièrement étudié le livre de l'Apocalypse et avait compris que la grande prostituée de ce livre représente les caractères de l'église romaine. Il avait aussi été frappé de la distinction absolue et profonde que Jésus et ses apôtres font entre l'Eglise, épouse de Christ, et le monde. Son infirmité même l'encourageait à la réflexion, et plus il pensait à ces choses, plus il voyait clairement que l'église de Rome n'était pas ce qu'elle prétendait être. Lorsque les convictions d'Apprice furent connues, il ne tarda pas à être arrêté et jeté en prison. Il parut pour la dernière fois devant ses juges le 9 mai, dans la cathédrale de St-Paul à Londres. Bonnar, l'évêque de Londres, lui de-

mandant ce qu'il avait à dire pour sa défense, l'aveugle répondit :

« La doctrine que vous enseignez est si agréable au monde, qu'elle ne peut correspondre avec la Parole de Dieu. Vous n'êtes pas membres de la véritable Eglise catholique (universelle), vous qui mettez à mort les témoins de Christ et faites de la reine votre bourreau. »

En entendant ces paroles, la résolution de l'évêque fut bientôt prise. Il s'en irait à son palais épiscopal à Fulham, et, lorsqu'il aurait dîné, il rendrait la sentence qui ferait taire à jamais une langue aussi séditieuse. Ainsi fut fait. Bonnar clôtura la séance du tribunal et quitta St-Paul; l'après-midi du même jour l'aveugle reçut lecture de l'arrêt qui le condamnait au bûcher. Il ne mourut pas seul; arrivé au lieu de l'exécution, son compagnon, un pauvre infirme, jetant loin de lui ses béquilles, dit à Apprice :

« Aie bon courage, mon frère, car monseigneur de Londres est notre bon docteur. Il va nous guérir tout à l'heure, toi, de ta cécité, et moi, de mes jambes malades! »

*

La troisième victime aveugle de l'intolérance religieuse, en cette même année, fut Jeanne Waste. Dès son enfance, elle avait perdu la vue et gagnait sa vie à grand'peine. Chose étrange, la seule ambition de cette pauvre fille était de posséder

une Bible; dans ce temps-là, pareille chose semblait un luxe accessible seulement aux riches. Quoiqu'il en soit, par des prodiges de travail et d'économie, Jeanne réussit à amasser la somme nécessaire à l'achat du précieux volume. Ceci se passait durant le règne d'Édouard VI, alors que chacun pouvait posséder et lire les Saintes Écritures sans crainte d'être molesté. Mais maintenant que Jeanne avait la Bible entre les mains, comment prendre connaissance du texte sacré? Son infirmité l'en empêchait absolument. Le zèle de l'aveugle ne se laissa pas arrêter par les obstacles. Elle connaissait quelque peu un vieillard chrétien, âgé de soixante-dix ans. Jeanne se rendit auprès de lui et lui confia son ardent désir d'entendre la Parole de Dieu. Pour l'amour de Christ, le chrétien s'engagea à lui faire chaque jour la lecture de quelques chapitres de l'Écriture. Avec quelle ardeur l'aveugle n'écouta-t-elle pas la voix tremblante de son vieil ami, qui lui apportait le message de l'amour de Dieu, tel qu'il s'est révélé en Jésus-Christ! Ces paroles de vie étaient comme une rosée bienfaisante, venant rafraîchir son cœur altéré. Bienheureux le lecteur, bienheureuse aussi l'auditrice !

Lorsque la reine Marie succéda à son frère Édouard, Jeanne avait à peu près dix-neuf ans. Malgré son dénuement et sa triste infirmité, elle

fut citée à comparaître devant l'évêque du diocèse et jetée en prison. Elle refusa de renier son Sauveur et fut condamnée à mort.

Le 1er août, au matin, Jeanne fut conduite dans l'église paroissiale de Derby, et là, devant toute la congrégation, déclarée coupable d'avoir méprisé le sacrement de l'autel. « Son corps, » ajoutait l'officiant, « sera tout à l'heure consumé par le feu et son âme sera condamnée aux flammes éternelles de l'enfer! » Le jour viendra, où Jeanne Waste recevra de la main de son Seigneur la couronne de vie, réservée à celui qui aura été fidèle jusqu'à la mort.

Ainsi moururent ces courageux témoins de Christ. Qu'avons-nous à ajouter à ce simple et touchant récit? Nous vivons dans des temps faciles; Dieu ne nous appelle pas à sceller de notre sang notre profession chrétienne. Mais cependant, le monde n'a pas changé de caractère depuis trois siècles et demi. Si nous voulons suivre fidèlement le Seigneur Jésus, nous aurons à faire l'expérience de l'inimitié de ce monde qui a rejeté le Fils de Dieu. Puisse nous être trouvés fermes devant les moqueries, les paroles dures, les reproches et les fausses accusations, « estimant l'opprobre du Christ, un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte. » Et lorsque nous lisons l'histoire de ceux qui autrefois ont fait le sacrifice de leur vie pour l'amour du Seigneur, « considérant l'issue de leur conduite, imitons leur foi. »

L'enfant perdu

Il y a cinquante ans de cela, nous habitons dans une ferme située dans les grandes prairies du nord de l'Illinois, une des provinces des États-Unis d'Amérique. Nous appelions notre domaine « les Accacias, » parce que tout autour de la ferme s'élevait une ceinture de ces arbres qui, au printemps, se chargeaient de grappes blanches et odorantes. Oh ! qu'il faisait beau chez nous, surtout en mai, lorsque les cerisiers et les pruniers en fleurs semblaient de gigantesques boules de neige !

Au delà de la grange commençait la prairie, arrosée par une petite rivière au doux murmure ; ses méandres innombrables semblaient prendre plaisir à prolonger son cours et ce n'était qu'à bien des kilomètres des « Accacias » qu'elle rejoignait Rock River, qui à son tour s'en allait grossir le Mississipi. En hiver, notre rivière gelait, et chaque matin nous devions casser la glace avec la hache afin d'abreuver nos vaches. Quel froid il faisait alors ! au bout de quelques minutes nos haches étaient transformées en un bloc de glace et une fois notre besogne finie, nous étions trop heureux de regagner en courant l'étable bien chaude. Les vaches elles-mêmes, après s'être désaltérées, revenaient au petit trot sans se faire prier, et leurs

grands yeux expressifs semblaient dire : Il ne fait pas bon être dehors aujourd'hui !

Le thermomètre descendait souvent à —15 ou —20° et je me souviens que nous étions obligés de garder nos gants de laine pendant que nous attachions les vaches; si nous négligions cette précaution et que nous touchions les chaînes ou les anneaux avec nos mains découvertes, le fer nous brûlait comme s'il avait été rougi au feu.

De l'autre côté du cours d'eau, le terrain s'élevait graduellement pour aboutir enfin à la lisière d'une vaste forêt, dans laquelle les peupliers, les chênes et les hêtres croissaient si près les uns des autres que leurs branches, en s'entrelaçant, formaient un dôme de feuillage d'une épaisseur telle que les rayons du soleil ne parvenaient pas à le traverser. Un grand silence régnait dans le demi-jour mystérieux du bois; nous pouvions errer pendant des heures sous les ombrages touffus sans percevoir d'autre son que le rap-*rap-*rap** du pic, martelant de son bec l'écorce d'un vieux tronc, à la recherche de quelque insecte. Nous avons une affection spéciale pour la forêt, mes frères et moi. Une fois les travaux de la moisson terminés, quelle joie que de nous en aller avec nos camarades, à travers les taillis, pour récolter les mûres noires et juteuses qui y croissaient en abondance! Nous consacrons des journées entières à ce passe-temps, emportant avec nous nos provi-

sions que nous mangions gaiement, assis sur la mousse.

Nous connaissions aussi des pruneliers dans les bois et nous aimions à les dépouiller de leurs prunes sauvages que nous rapportions à la ferme dans de larges corbeilles. Plus tard, c'était le tour des noisettes dorées, et, quand enfin l'arrière-automne arrivait avec ses vents froids et ses blanches gelées, nous n'avions rien à craindre du terrible hiver. N'avions-nous pas du bois en abondance, du froment pleine la grange et dans la « dépense » des conserves de fruits et des noisettes, de quoi nourrir un régiment? Oui, Dieu nous comblait de ses biens, et le plus grand de tous était de nous avoir donné des parents chrétiens qui, dès notre enfance, nous avaient élevés dans la crainte, et sous les avertissements du Seigneur. C'était, sans contredit, une heureuse famille que la nôtre.

Je veux maintenant vous raconter un incident de ma jeunesse qui produisit sur moi une profonde impression, si profonde même que, malgré les années, je me rappelle cette soirée jusque dans ses moindres détails.

C'était le 5 novembre 1859, et aux « Accacias » le travail de la journée était terminé. Le bétail avait reçu sa dernière portion de fourrage, les chevaux étaient enfermés dans l'écurie. Mon frère venait d'empiler de grosses bûches dans la caisse à bois placée derrière le grand poêle en faïence; sur la

table, la lampe répandait sa clarté tamisée par un grand abat-jour et, au milieu de la chambre, notre vieux chien Médor dormait paisiblement. Nous venions d'achever notre lecture habituelle dans la Parole de Dieu et maintenant, avant de nous coucher, nous jouissions de quelques minutes de causerie intime.

A ce moment-là, un bruit de pas traversant la cour nous fit tressaillir. Médor l'entendit aussi et dressant ses oreilles, il se dirigea vers la porte.

« Qui peut venir à pareille heure ? » fit ma mère, un peu effrayée, car à cette époque-là, les prairies de l'Illinois n'étaient pas aussi bien habitées qu'elles le sont aujourd'hui.

Cependant nous n'eûmes pas le loisir de nous ivrer à de longues suppositions, car au même instant un coup violent ébranla la porte d'entrée. Médor poussa un grognement menaçant, mais il se calma bien vite à la vue du visiteur attardé. C'était M. W., notre plus proche voisin. Il paraissait fort agité; pas n'était besoin de le regarder deux fois pour deviner qu'il était le porteur de mauvaises nouvelles. Il refusa de s'asseoir ou même d'entrer et, la main sur le loquet, il nous communiqua le motif de sa visite :

« Notre petit Joseph est perdu; nous ne pouvons le trouver nulle part. Il est sorti vers quatre heures et dès lors personne, chez nous, ne l'a

revu. Nous l'avons cherché partout, mais en vain; sa mère est presque folle d'anxiété. »

Sa voix tremblait et quoiqu'il n'ajoutât pas un mot, nous comprîmes bien vite ce qu'il voulait de nous. Il désirait notre aide dans ses recherches. Aussi mon frère Jean et moi fîmes-nous bientôt prêts. Nous avions endossé nos gros manteaux et nous étions coiffés de nos bonnets de fourrure, car la nuit était très froide. Par mesure de précaution, ma mère remplit nos poches de provisions, « car, dit-elle, qui sait quand vous rentrerez? »

« Ne nous attendez pas, » fut notre dernière recommandation; « peut-être ne reviendrons-nous pas avant minuit. Mettez du bois sur le feu, et ne fermez pas la porte à clef et allez vous coucher. »

Et leur souhaitant à tous « bonne nuit » nous partîmes, accompagnés par Médor.

La nuit était claire et l'air tranquille; les étoiles brillaient calmes et froides dans le ciel d'un bleu d'acier; sous nos pieds, le terrain était dur et sonore; il gelait ferme. Après avoir franchi le ruisseau, nous gravîmes la colline pour atteindre la ferme de M. W., une simple maison construite en troncs d'arbres à peine équarris, tout à la lisière de la forêt. M. W. avait trois filles et un seul fils, Joseph, un petit garçon vif et gai, âgé de quatre ans.

Arrivés à destination, nous trouvâmes la maison vide, excepté pour les fillettes, qui dormaient pro-

fondément. « Marie! Marie! » appela M. W.; pas de réponse. Sa femme était dans la forêt, toute seule, partie à la recherche de son enfant. De temps à autre, sa voix, répétant le nom du pauvre petit, arrivait jusqu'à nous : « Joseph! Joseph! »

« Avez-vous bien examiné la grange et le hangar? » demandai-je.

« Oui, il n'y a pas de recoin que nous n'ayons fouillé, » répondit M. W.; « mais peut-être ferions-nous bien de recommencer; vos yeux sont plus jeunes que les miens. »

En disant ces mots, il alluma une chandelle qu'il plaça dans une lanterne, et ensemble nous fîmes le tour de toutes les dépendances de la ferme. Hélas! en vain. Ensuite, nous nous dirigeâmes vers la forêt, prenant chacun une direction différente, et secouant chaque buisson de noisetier qui se trouvait sur notre passage; nous appelions sans cesse « Joseph! Joseph! » dans la pensée que l'enfant se serait peut-être endormi à force de pleurer et que le bruit le réveillerait. Mais tout fut inutile. Aucun son ne parvenait jusqu'à nous, si ce n'est le bruissement des feuilles froissées sous nos pieds, ou dérangées par la course rapide d'un lapin effrayé à notre approche. Après une heure passée de la sorte, nous nous retrouvons dans la cour de la ferme. Madame W. se précipite à notre rencontre. « L'avez-vous trouvé? » questionne-t-elle, et sa voix tremblante trahit l'émotion qui l'agite.

« Non, » répondons-nous tristement, sans oser compléter notre pensée : « Jamais nous ne le retrouverons ici-bas ! »

Tout près de la ferme, il y avait un champ de maïs que nous venions de faucher. Les longues tiges, réunies en gerbes, gisaient sur le sol, prêtes à être mises en grange. Peut-être Joseph se serait-il glissé sous ces gerbes et se serait-il endormi là ? C'était peu probable, mais nous nous cramponnions à la plus faible lueur d'espérance. Le champ fut exploré d'un bout à l'autre, mais inutilement ; à deux heures du matin, nous rentrions à la ferme et de nouveau la mère accourait au-devant de nous. « L'avez-vous trouvé ? » furent ses premières paroles. Et sur notre réponse négative, elle éclata en sanglots désespérés. « Jamais nous ne le verrons vivant ! »

(*A suivre.*)



Un appel

Pendant qu'il était sur la terre,
Jésus, ce Sauveur débonnaire,
Prenait les enfants dans ses bras
Au sein de la gloire suprême,
Le Sauveur est encor le même,
Car son amour ne change pas.

Durant les jours de ta jeunesse,
 Mon enfant, que ton cœur s'empresse
 De se tourner vers le Sauveur :
 Il est la source de la vie,
 Et par lui ton âme bénie
 Goûtera le parfait bonheur.

Et comment traverser la terre
 Sans bouclier et sans lumière ?
 Qui donc pourrait te protéger ?
 — De Jésus qui connaît la grâce,
 Qui marche, en paix, devant sa face,
 Se trouve à l'abri du danger.

Pour lui précieuse espérance !
 Ravi bientôt en sa présence
 Dans la sainte et pure cité,
 Il verra du Sauveur la gloire ;
 Il célébrera sa victoire,
 Pendant toute l'éternité.

—»0«—

Réponses aux questions du mois de septembre.

1. — Un Lévite, le voyant du roi dans les paroles de Dieu, pour exalter sa puissance ; son grand-père était le prophète Samuel ; il eut dix-sept enfants. (1 Chroniques VI, 33 ; XXV, 5.)
2. — Portiers du temple. (1 Chroniques XXVI.)
3. — Psaume LXXXIV, 10 ; Nombres XVI, 24.

4. — 1 Chroniques XXVII, 24.
5. — 1 Chroniques XXVIII, 19.
6. — 2 Samuel XXIII, 3, 4.

Questions pour le mois d'octobre.

A lire: Psaumes IV à XXXII compris, en exceptant
les Psaumes X et XVIII.

1. — Tous les Psaumes que nous lisons ce mois-ci sont de David. Pouvez-vous, d'après le livre des Actes, prouver que le Psaume II soit du même auteur?

2. — Lequel des Psaumes que nous avons lus, décrit le soir? le matin? les soins du berger? l'orage?

3. — Lequel décrit en détail les souffrances du Seigneur Jésus sur la croix?

4. — Citez deux des dernières paroles de Christ contenues dans ces Psaumes.

5. — Trouvez dans ces Psaumes les requêtes suivantes et leurs réponses. 1^o Éternel, conduis-moi dans ta justice. 2^o Le matin, je disposerai ma prière devant toi, et j'attendrai. 3^o Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi. 4^o J'ai demandé une chose à l'Éternel... c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie.

6. — En quelle occasion le Seigneur Jésus cite-t-il le Psaume VIII, 12?

Nous invitons nos lecteurs à adresser soigneusement leurs REPONSES à

M. RECORDON, professeur, à VEVEY (Suisse)

Toute inexactitude entraîne des retards et des complications inutiles.

La rose et le marin.

La petite Emma habitait un port de mer où abordaient beaucoup de navires, venant de toutes les parties du monde.

C'était un beau jour de printemps. Emma vint cueillir, dans son petit jardin, sa première rose. Avec une vive sollicitude, elle avait vu se développer, puis s'épanouir le frêle petit bouton. Elle avait résolu, depuis longtemps, de l'offrir à son institutrice, en retour de la peine qu'elle prenait pour l'élever et pour l'instruire.

Le cœur joyeux, elle partit pour l'école, en portant sa fraîche et gracieuse fleur avec la plus grande précaution. Chemin faisant, elle rencontra plusieurs marins qui venaient de débarquer, et s'en allaient de côté et d'autre. L'un d'entre eux s'arrête, la regarde, et, d'un ton suppliant, lui dit :

« Voudriez-vous, mon enfant, me donner cette belle rose ? »

Sans rien dire, Emma se détourne et continue lentement son chemin. Comment donner cette fleur à un étranger, après avoir tant désiré l'offrir à son institutrice ? Au bout d'un moment, elle se retourne, et voit l'homme arrêté et la regardant tristement. Que faire ? A qui la donnera-t-elle ? La lutte fut vive, mais courte ; elle revint sur ses pas, et, avec un aimable sourire, elle lui mit sa fleur dans la main. Le matelot, d'une voix émue, lui dit :

« Je n'avais pas vu de rose depuis bien des années, ma petite demoiselle, et celle-ci me rappelle ma maison et ma chère vieille mère, que je ne reverrai peut-être plus. J'ai cependant hésité à vous la demander parce que vous n'en aviez qu'une. Que Dieu vous bénisse de me l'avoir donnée! »

Emma courut alors à l'école, le cœur tout joyeux. On est si heureux quand on cherche à faire plaisir aux autres, leur joie double la nôtre.

« Après tout, se disait-elle en chemin, j'aurai bientôt une autre rose épanouie pour ma maîtresse. »

Le dimanche suivant, Emma se rendait avec ses parents, pour servir le Seigneur, quand elle aperçut, parmi un groupe de marins, celui auquel elle avait donné sa rose :

« Venez avec nous, leur dit le père, nous allons écouter la prédication de la parole de Dieu. C'est ici au bout de la rue, venez, je vous en prie!

— Non pas, reprit l'un d'eux, nous venons de débarquer, après plusieurs années passées sur mer. Quant à moi, je préfère me promener et m'amuser. »

Cela dit, il s'éloigna et tous les autres avec lui, sauf l'ami d'Emma. Alors elle lui dit doucement :

« Venez, je vous en prie!

— Eh bien, puisque cela vous fait plaisir, ma petite demoiselle, je viens; vous ne m'avez pas

refusé votre rose, je ne refuserai pas de vous suivre. »

Le Dieu Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité, avait tout préparé. Le serviteur de Dieu lut ces paroles de l'Évangile: « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.) Il engagea ses auditeurs à faire attention à cette tendre et précieuse invitation du Fils de Dieu. S'adressant à ceux qui sentaient le poids de leurs péchés et redoutaient le juste jugement de Dieu, puis à ceux qui succombaient sous le fardeau de leurs soucis, il les pressa tous, les supplia de venir à Christ, le tendre Ami du pécheur; c'est Lui qui les invitait avec tant d'amour à se jeter dans ses bras. De l'abondance de son cœur, sa bouche parlait. Il dépeignit les souffrances du Seigneur Jésus sur la croix avec une telle force que tous les cœurs en étaient émus. C'était pour tous qu'il s'était donné lui-même en rançon, qu'il était mort; car c'était une chose certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus était venu dans le monde pour sauver les pécheurs, et tous les prophètes lui rendaient témoignage que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés. Il supplia ses auditeurs de ne pas négliger un si grand salut. Personne jamais ne pourrait dire à Dieu le Père, et à Jésus, le Fils de Dieu: Tu ne m'as pas aimé; tu

n'as rien fait pour moi! Non jamais! « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Et le Fils lui-même, un avec Dieu le Père pour l'accomplissement de cette œuvre de délivrance à l'intention de tous, vous invite aujourd'hui, comme hier: « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » « Et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.) « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. » (Matthieu IX, 12-13.)

Par plusieurs autres paroles, il les suppliait de recevoir ce sacrifice du Fils de Dieu: « Il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes IV, 12.) Tous les cœurs étaient touchés. Le marin lui-même essuya une larme. Il était ému, car il avait écouté avec une grande attention. En sortant, il demanda le nom et l'adresse du père d'Emma. Quelques jours plus tard, son navire reprenait la mer.

Deux années s'écoulèrent sans que le matelot donnât signe de vie. Un jour, Emma reçut une lettre mal écrite, sur une très grande feuille de papier. Elle l'ouvrit promptement et lut:

« Ma chère jeune demoiselle,

« Peut-être avez-vous oublié le marin auquel, il y
« a deux ans, vous avez donné une rose? Lui ne
« vous a oubliée, et il vient vous dire encore
« combien il est reconnaissant. Cette rose m'a rap-
« pelé ma bonne mère qui priait ardemment pour la
« conversion de son fils; et quand vous m'avez dit
« d'aller avec vous dans la maison de Dieu, j'y con-
« sentis pour vous faire plaisir et par amour pour
« elle. La prédication était adressée aux pécheurs
« fatigués et chargés; j'étais de ce nombre, et Dieu,
« dans sa grâce, me convainquit que la douce et
« précieuse invitation de son Fils: « Venez à moi, »
« s'adressait à moi-même directement. Peu après
« il me fit la grâce d'accepter ce grand salut, et de
« me réjouir d'une grande joie en Jésus, mon Sau-
« veur, le Fils de Dieu, « qui m'a aimé et s'est livré
« lui-même pour moi. » (Galates II, 20.) Ces derniers
« temps, j'ai pensé que je ne reverrai peut-être plus
« mon pays, et j'ai tenu à vous faire savoir, à vous
« et à vos parents, ce que j'aurais eu tant de joie à
« vous dire de bouche.

« Que Dieu vous bénisse! Qu'il vous donne de
« faire beaucoup de bien dans ce monde. Si je ne
« vous revois pas ici-bas, je puis néanmoins vous
« dire au revoir, avec le Seigneur, chez nous, dans
« la maison du Père!

« Votre reconnaissant

« Richard H. »

Cette lettre, comme vous pouvez le penser, rempli de joie le cœur d'Emma et de ses parents. Elle la mit au nombre de ses plus précieux souvenirs.

Apprenez, mes chers enfants, par cette simple histoire, que les moindres services ont leur valeur. Une parole douce, un sourire affectueux, un acte de bonté, une simple prévenance, sèment de fleurs le sentier de la vie. Ces petits égards unissent frères et sœurs par des liens pleins de douceur; elles remplissent de charmes la vie de famille; elles peuvent même disposer à la reconnaissance et à la foi, le cœur d'un étranger. Aucun de vous n'est si pauvre qu'il ne puisse donner une fleur à quelqu'un qui n'en a point.

Cette petite fleur fut, entre les mains de Dieu, un instrument pour amener un marin sans espérance, mais objet des prières d'une pieuse mère, à la connaissance du Seigneur Jésus comme étant son Sauveur. Une autre petite fille captive, au service de Naaman le Syrien, fut le moyen dont Dieu se servit pour guérir ce grand homme de sa lèpre et l'amener à la connaissance du vrai Dieu.

Une prochaine fois, si Dieu le permet, je vous parlerai d'une autre petite fille dans laquelle la puissance de l'amour de Dieu s'est manifestée pour l'accomplissement d'une grande œuvre, à Sa gloire et à la gloire du Seigneur Jésus.

Une page de l'histoire du peuple juif dans l'avenir.

(Esaïe XVIII.)

(*Suite*)

DEUXIEME PHASE.

Une bénédiction nouvelle, inconnue depuis longtemps, est devenue la part du peuple réintroduit; mais une bénédiction toute matérielle sur un peuple encore dans l'incrédulité. Est-ce là ce que Dieu a en réserve pour les Juifs au temps de la fin, la bénédiction par le moyen de laquelle il leur donnera à connaître « sa bonté qui demeure à toujours? » Nous ne saurions le penser. Il a quelque chose de meilleur pour eux, assurément; mais ils n'en jouiront que lorsqu'ils se seront tournés vers leur Dieu, dans leur détresse. Ils semblent se contenter de la réalisation de leurs espérances purement terrestres, oubliant leur Dieu et leur culpabilité envers lui. Quelle image frappante de leur condition nous trouvons chez les frères de Joseph! Ils semblent se contenter du blé qu'ils étaient venus chercher en Egypte, oubliant le grave péché qu'ils avaient commis, longtemps auparavant, en vendant Joseph. Mais là où ils espéraient trouver une bénédiction matérielle, là précisément ils sont particulièrement exercés au sujet de leur péché. De même les Juifs, au moment où nous parlons.

TROISIEME PHASE.

La troisième phase de leur histoire est le jugement qui les frappe pour les réveiller au sentiment de leur culpabilité, afin de ramener leur cœur à l'Éternel leur Dieu. Et Dieu, qui fait « cette œuvre étrange et inaccoutumée » (Ésaïe XXVIII, 21), se servira des nations, attirées peut-être sur les lieux par leur cupidité afin de butiner les Juifs, pour châtier le peuple sévèrement. (Lire le Psaume CXVIII, 10-13, 18.) Dieu agit par le moyen d'instruments inconscients de l'accomplissement de sa volonté.

Nous nous arrêterons quelque peu sur cette partie de l'histoire du peuple juif dans l'avenir, parce qu'elle occupe dans la parole de Dieu une place particulière et qu'elle se lie au jugement du monde; les prophètes en font mention souvent, surtout Ésaïe dans la première partie de son livre. Les instruments du jugement sur les Juifs, en ce moment-là, sont donc les nations, comme l'indique le verset 6. On a craint, ces dernières années, à la suite des victoires des Japonais sur les Russes, une invasion en Europe des peuplades asiatiques; on appréhendait « le péril jaune, » ainsi qu'on l'a appelé. La chose se réalisera, mais une fois les Juifs rentrés dans leur terre. Le grand choc des nations occidentales avec les peuples de l'Orient aura lieu en Palestine au temps de la fin et ne laissera aucune trêve à ses pauvres habitants. Ils devront

forcément subir ce terrible et inévitable châtement.

Voici quelques passages des prophètes relatifs à ce sujet. On pourrait aisément multiplier les citations.

Esaië :

« Car l'Éternel se lèvera comme en la montagne de Peratsim, il sera ému de colère comme dans la vallée de Gabaon, pour faire son œuvre, son œuvre étrange, et pour accomplir son travail, son travail inaccoutumé. Et maintenant ne soyez pas des moqueurs, de peur que vos liens ne soient renforcés; car j'ai entendu du Seigneur, l'Éternel des armées, qu'il y a une consommation, et une consommation décrétée, sur toute la terre. » (XXVII, 21, 22.) « Malheur à Ariel, à Ariel, la cité où David demeura! Ajoutez année à année, que les fêtes se succèdent; mais j'enserrerai Ariel; et il y aura soupir et gémissement; et elle me sera comme un Ariel. Et je camperai comme un cercle contre toi, et je t'assiégerai au moyen de postes armés, et j'élèverai contre toi des forts... Et la multitude de tes ennemis sera comme une fine poussière, et la multitude des hommes terribles comme la balle menue qui passe; et cela arrivera. en un moment, subitement. Tu seras visitée de par l'Éternel des armées avec tonnerre et tremblement de terre et une grande voix, avec tourbillon et tempête, et une flamme de feu dévorant. » (XXIX, 1-6.)

Jérémié:

« Hélas! que cette journée est grande! Il n'y en a point de semblable; et c'est le temps de la détresse pour Jacob, mais il en sera sauvé. » (XXX, 7.) « Je t'ai frappée d'une plaie d'ennemis, d'une correction d'homme cruel, à cause de la grandeur de ton iniquité: tes péchés se sont renforcés. Pourquoi cries-tu à cause de ton brisement? Ta douleur est incurable; je t'ai fait ces choses à cause de la grandeur de ton iniquité, parce que tes péchés se sont renforcés. » (XXX, 14, 15.)

Ezéchiél:

« La maison d'Israël est devenue pour moi des scories; eux tous sont de l'airain, et de l'étain, et du fer, et du plomb, au milieu du fourneau; ils sont devenus des scories d'argent. C'est pourquoi, ainsi dit le Seigneur, l'Éternel: Parce que vous êtes tous devenus des scories, à cause de cela, voici, je vous rassemble au milieu de Jérusalem. Comme on rassemble l'argent, et l'airain, et le fer, et le plomb, et l'étain, au milieu d'un fourneau, pour souffler le feu dessus afin de les fondre, ainsi je vous rassemblerai dans ma colère et dans ma fureur, et je vous laisserai là, et je vous fondrai. Et je vous assemblerai, et je soufflerai contre vous le feu de mon courroux, et vous serez fondus au milieu de Jérusalem. Comme l'argent est fondu au milieu du four-

neau, ainsi vous serez fondus au milieu d'elle; et vous saurez que moi, l'Éternel, j'ai versé ma fureur sur vous. » (XXII, 18-22.)

Zacharie:

« Voici, un jour vient pour l'Éternel, et tes dépouilles seront partagées au milieu de toi. Et j'assemblerai toutes les nations contre Jérusalem, pour le combat; et la ville sera prise, et les maisons seront pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville s'en ira en captivité; et le reste du peuple ne sera pas retranché de la ville. » (XIV, 1, 2.)

Dans notre chapitre XVIII d'Esaië, nous lisons:

« Car avant la moisson, lorsque la floraison est finie et que la fleur devient un raisin vert qui mûrit, il coupera les pousses avec des serpes, et il ôtera et retranchera les sarments. Ils seront abandonnés ensemble aux oiseaux de proie des montagnes et aux bêtes de la terre; et les oiseaux de proie passeront l'été sur eux, et toutes les bêtes de la terre passeront l'hiver sur eux. » (v. 5-6.)

QUATRIEME PHASE.

La fin de notre chapitre parle de la véritable restauration des Juifs à la gloire de l'Éternel; et nous reprendrons dans les prophètes, qui ont parlé du jugement, des passages concernant leur bénédiction finale.

Esaïe:

« Et la multitude des nations qui font la guerre à Ariel, et tous ceux qui combattent contre elle et contre ses remparts, et qui l'enserrent, seront comme un songe d'une vision de nuit. Et ce sera comme celui qui rêve ayant faim, et voici, il mange, et il se réveille, et son âme est vide, — et comme celui qui rêve ayant soif, et voici, il boit, et il se réveille, et voici, il est las et son âme est altérée: ainsi il arrivera à la multitude de toutes les nations qui font la guerre contre la montagne de Sion... L'homme violent ne sera plus, et le moqueur aura pris fin.... Maintenant Jacob ne sera plus honteux, et maintenant sa face ne sera plus pâle; car quand il verra ses enfants, l'œuvre de mes mains au milieu de lui, ils sanctifieront mon nom, et ils sanctifieront le Saint de Jacob, et ils craindront le Dieu d'Israël. » (XXIX, 7, 8, 20, 22, 23.) « Et c'est pourquoi l'Éternel attendra pour user de grâce envers vous, et c'est pourquoi il s'élèvera haut pour avoir compassion de vous; car l'Éternel est un Dieu de jugement: bienheureux tous ceux qui s'attendent à lui! Car le peuple habitera en Sion, dans Jérusalem. Tu ne pleureras plus; à la voix de ton cri, il usera richement de grâce envers toi; aussitôt qu'il l'entendra, il te répondra. » (XXX, 18, 19.) Lire encore les versets 23-26 du même chapitre, relatifs à la bénédiction du peuple et du pays en ce temps-là, et les versets 1-8 du chapitre XXXII. (A suivre).

L'enfant perdu (suite et fin).

Ainsi passa la longue nuit; l'aurore blanchit à l'horizon, et toujours pas de Joseph. En voyant le pauvre père écrasé par la douleur, nous ne pouvions nous empêcher de penser à cet autre père qui, dans les siècles passés, portait le même deuil sur son Joseph perdu. Que n'aurions-nous donné pour être les porteurs de la bonne nouvelle: Joseph vit encore? Mais à quoi servent les désirs? Tout ce que nous pouvions faire était d'élever nos âmes à Dieu dans une ardente prière. Quelque peu fortifiés, nous nous efforçâmes de rendre l'espoir aux malheureux parents, mais nos paroles semblaient ne rencontrer aucun écho dans leurs cœurs désolés. Nous les suppliâmes ensuite de prendre du moins un peu de repos. Ils refusèrent; pouvait-il y avoir du repos pour eux, tant qu'ils demeureraient dans l'incertitude quant au sort de leur bien-aimé? Les heures s'écoulaient lentes et monotones et chacune, en nous échappant, semblait ajouter un poids de plus au fardeau si lourd qui nous accablait.

Enfin le jour parut, un matin glacé de novembre. Devant nous, à perte de vue, s'étendait la prairie, et chaque brin d'herbe, blanc de givre, étincelait sous les premiers rayons du soleil. La nature apparaissait joyeuse sous son manteau éblouissant et sem-

blait narguer nos pauvres cœurs angoissés. De légères colonnes de fumée, s'élevant en spirales dans différentes directions, nous annonçaient que les voisins étaient éveillés à leur tour et se livraient à leurs matinales occupations.

Une voix nous arracha à notre contemplation. « Rentrez avec moi et déjeunons ensemble, » disait M. W. Mais nous refusâmes son offre. Il nous tardait de retourner à la maison rendre compte de l'emploi de notre nuit, puis de parcourir la contrée en rassemblant tous les voisins, dans le but d'organiser une battue en règle. Nous courûmes donc tout d'un trait jusqu'aux « Acacias, » où notre mère nous attendait anxieuse et pleine de tendre sollicitude. Quelques mots suffirent pour la mettre au courant de la situation; puis, un déjeuner hâtif fut expédié en un clin d'œil, et nous voilà à l'écurie occupés à seller nos deux chevaux. Un quart d'heure après notre retour, nous repartions au grand galop pour porter d'une ferme à l'autre la triste nouvelle de la disparition de Joseph W. Le temps nous manquait pour donner d'amples détails, ou pour répondre à toutes les questions qui nous étaient posées, mais chaque fois que nous nous arrêtions à la porte d'une maison, tous les habitants, depuis le vieillard jusqu'au petit enfant, s'attroupaient autour de nous, et tous semblaient prendre part à notre chagrin. Plus d'une main rugueuse essayait furtivement une larme à la pensée de la

douleur des parents affligés, et plus d'une voix tremblait en nous souhaitant : « Bonne réussite et que le Seigneur lui-même vous conduise ! »

Au bout d'une demi-heure, vous auriez pu voir toute une troupe de robustes gars traversant la prairie dans la direction de la ferme des W., et bientôt nous nous trouvâmes soixante-dix hommes réunis dans la cour. Mon oncle William, le vieux chasseur, était là avec sa carabine en bandoulière.

« Puisque M. B. est armé, dit quelqu'un, je propose qu'il soit notre capitaine. »

« D'accord, » répondirent toutes les voix ; puis un grand silence se fit ; on attendait l'ordre de marche.

Mon oncle décida que nous ferions d'abord une battue générale des bois avoisinant la maison. Il nous fit placer en ligne, à une distance de quatre mètres les uns des autres, puis, quand tout fut prêt, il cria d'une voix forte : « En avant ! et que Dieu nous accompagne ! » Alors nous montâmes à l'assaut de la forêt. Nous marchions droit devant nous, brassant les feuilles mortes, tandis que les rameaux flexibles nous frappaient le visage. En avant ! toujours en avant ! nous cherchions autant que possible à rester en ligne, bien que parfois nous dussions escalader des troncs d'arbres effondrés ou traverser d'épais fourrés ; mais nous avions du moins conscience d'avoir parfaitement exploré chaque recoin de la forêt. Tout fut en vain ; nous nous retrouvâmes à la lisière des bois sans avoir rien vu, si ce

n'est quelques lièvres effarouchés regagnant précipitamment leur gîte.

Le découragement nous gagnait; de quel côté nous tourner maintenant? Revenir sur nos pas? A quoi bon? Et puis comment rencontrer de nouveau la pauvre mère et lui avouer l'inutilité de nos recherches? En cet instant, dans l'air glacé du matin, vibra la détonation d'une arme à feu. La longue ligne des chercheurs s'arrêta net. Tous les yeux se portèrent dans la direction d'où était venu le bruit, et il n'y avait pas un cœur parmi nous qui ne tressaillit à la fois d'espoir et d'appréhension.

L'attente ne dura qu'un instant, car l'écho de la décharge retentissait encore à nos oreilles, quand un cri parvint jusqu'à nous. « Il est trouvé! il est trouvé! » Et soixante-dix voix sonores répétèrent en chœur: « Trouvé! il est trouvé! »

Alors nous nous mîmes à courir aussi rapidement que nous le permettaient les broussailles et les épines; nous nous attendions à voir un pauvre petit cadavre, tout ce qui restait de Joseph. Mais non! Quand nous atteignîmes le groupe d'hommes que nous apercevions dans la clairière, sur chaque figure nous pouvions distinguer une expression de joie et de reconnaissance qui parlait de vie et d'espoir; au centre de la troupe se tenait M. W. Des larmes inondaient son visage, mais dans ses bras il serrait son enfant chéri, évanoui il est vrai, mais non pas mort; de ses grosses mains calleuses, il

frottait les membres engourdis du petit garçon, cherchant à le ramener à la vie. Enfin, Joseph reprit connaissance; ses paupières se soulevèrent lentement, un éclair de joie passa dans ses yeux bleus et il murmura tout bas: « Père! »

Peu à peu il put expliquer qu'il était sorti la veille durant l'après-midi, sans chapeau et sans souliers, pour jouer dans la forêt et que bientôt il s'était égaré dans les taillis. Alors il s'était mis à pleurer et à sangloter, en marchant toujours droit devant lui jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue, il s'était laissé choir sur la mousse où il s'était endormi. Le froid intense de la nuit avait provoqué chez le pauvre petit un engourdissement tel que, si son père ne l'eût pas découvert, il ne se serait jamais réveillé.

Mais il est sain et sauf maintenant! Quelle joie et quelle reconnaissance remplissaient nos cœurs à tous! Que Dieu est bon, et que ses compassions sont infinies pour nous, ses faibles créatures! C'est là sans doute la pensée de l'heureux père, lorsque, d'une voix émue, il prononce ces paroles: « Mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. »

Bientôt la mère apparut, haletante après sa course rapide; car, elle aussi, avait entendu la détonation: « Vit-il encore? » « Oui, il est sain et sauf, » répondirent une douzaine de voix, et alors la mère prit l'enfant dans ses bras. Un profond silence tomba sur nous, et nous nous tenions là à regarder

le groupe formé par la mère et l'enfant; elle pleurait et riait à la fois; elle embrassait les petits membres endoloris et, de temps en temps, une exclamation lui échappait: « Seigneur! je te remercie; mon enfant! mon petit enfant! »

Lorsque nous nous retrouvâmes tous ensemble devant la ferme, avant de nous séparer, nous chantâmes, têtes découvertes, le vieux cantique d'actions de grâce:

Gloire soit à Dieu le Père,
Gloire soit à Jésus-Christ.

Puis chacun s'en retourna chez soi pour porter la bonne nouvelle que Joseph W. était retrouvé. Et sur toute la prairie, il y eut de la joie ce matin-là.

En descendant la colline et en traversant le ruisseau pour regagner « les Acacias, » mon cœur était préoccupé et heureux en même temps. Je pensais au Bon Berger qui vint ici-bas chercher ce qui était perdu. Je pensais que tous nous avions été de pauvres pécheurs, errant bien loin du Père céleste, bien loin de la maison, au milieu des épines et des broussailles de ce monde. Et pourtant Dieu nous avait aimés, son cœur avait été ému de compassion, et il avait envoyé ici-bas, son Fils, son Fils unique, son Bien-aimé, qui s'en était allé après la brebis perdue, **jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée.** Et maintenant que le Seigneur Jésus est remonté dans la gloire, Dieu travaille encore par son Saint-Esprit

qui rend témoignage de Christ et réveille les malheureux plongés dans le sommeil du péché. Puis je pensais à la joie du Seigneur, lorsque l'enfant perdu est ramené à la maison. Ne nous l'a-t-il pas dit lui-même: « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. » « Ah! pensais-je, il y a eu de la joie dans le ciel pour moi qui n'étais qu'un pauvre pécheur perdu, loin de Dieu. Mais maintenant, je suis en sûreté dans les bras du Bon Berger. » Et dans ma reconnaissance, je levai mes yeux vers la voûte céleste et je dis à haute voix: « O tendre Père! conduis ton enfant, afin qu'il ne s'égaré pas du bon chemin. » Alors me revint à la mémoire un verset de l'Écriture qui remplit mon âme d'assurance et de joie: « Il peut sauver **entièrement** ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux. »

Jeunes gens qui lisez ces lignes, cette précieuse certitude est-elle la vôtre? Êtes-vous sauvés? et si vous l'êtes, pouvez-vous vous réjouir en un Sauveur parfait, l'Homme Christ Jésus, à la droite de Dieu? Par son œuvre accomplie une fois pour toutes, vous vous trouvez à l'abri de la condamnation, mais c'est la connaissance de sa personne bénie qui seule peut vous donner la joie du salut.



Ensevelis sous la neige.

Le récit qui va suivre illustre d'une manière remarquable cette vérité énoncée par le Seigneur Jésus devant ceux qui lui racontaient ce qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices (Luc XIII, 1-5): « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière. » Le Seigneur rappelle, dans la même occasion, l'accident de la tour de Siloé qui, en s'écroulant, tua dix-huit hommes, et il conclut une deuxième fois de la même manière: « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement. »

Le 1er février 1908, un détachement de soldats de la Légion, fort de 146 hommes, quittait un poste isolé de l'extrême-sud algérien, pour se rendre dans une garnison voisine. La route à parcourir était longue d'environ 70 kilomètres; elle devait se faire en deux étapes. La région qu'on avait à traverser est située à la limite des Hauts-Plateaux et du Sahara. C'est un pays morne et presque inhabité.

Jusqu'au jour du départ, le temps avait été magnifique. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages au moment où la petite troupe se mit en marche. Rien ne faisait présager un changement atmosphérique. Mais pendant la route, le ciel s'assombrit et, vers trois heures de l'après-midi, la neige commença à tomber. La colonne se trouvait à ce moment dans le voisinage d'un puits où elle devait

camper jusqu'au lendemain. Bientôt, ce fut une épouvantable tourmente. Les hommes, aveuglés par les flocons qui les enveloppaient de toutes parts, n'avancèrent que péniblement. La tourmente devint si violente que les soldats reconnurent l'impossibilité de camper, et leurs chefs décidèrent de continuer jusqu'à Forthassa, qui était le but à atteindre. Les légionnaires reprirent leur marche. A perte de vue, l'horizon n'offrait aux yeux qu'un vaste tapis blanc: le sol, les rares buissons de la steppe, avaient disparu sous la neige. La nuit, enfin, vint surprendre les malheureux soldats dans cette immensité désolée.

Bientôt la colonne s'aperçut qu'elle était égarée; on ne savait plus quelle direction suivait la piste à peine visible en temps ordinaire. On ne pouvait plus s'orienter; aucun abri ne s'offrait aux yeux. Après avoir piétiné dans la neige pendant de longues heures, les hommes se débandèrent, et chacun d'eux se mit à la recherche d'un refuge.

Le lendemain de cette horrible nuit, une centaine d'hommes à peine réussirent à gagner la garnison ou à se réfugier dans des « douars, » où les nomades les reçurent avec bonté. Les autres, épuisés de froid et de fatigue, tombèrent çà et là dans la neige, qui devint leur linceul. Ces hommes furent ainsi fauchés par la mort, en pleine jeunesse, et dans des circonstances particulièrement impressionnantes.

Ce douloureux récit, vrai dans tous ses détails,

me paraît comporter une sérieuse leçon à l'adresse de toute âme non réconciliée avec Dieu. Que s'est-il passé dans ces heures tragiques, au milieu des ténèbres, quand ces hommes perdus dans l'immensité du désert ont vu s'ouvrir devant eux l'éternité? Question sérieuse entre toutes!

Le Seigneur Jésus, parlant des dix-huit tués de Siloé, fait remarquer que ces hommes n'étaient pas plus coupables que les autres habitants de Jérusalem, et il ajoute que, « si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement. »

Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes plus ou moins coupables que nos semblables. La question importante est de savoir si nous sommes prêts à paraître devant Dieu. Dans quel état d'âme se trouvaient ces soldats, quand ils ont été appelés par la mort? Plusieurs d'entre eux avaient entendu bien des fois résonner à leurs oreilles les appels de la grâce. Ils ont emporté dans l'éternité leur secret touchant les derniers instants de leur passage sur la terre. Dans ces heures sombres, ont-ils pu venir au Sauveur et accepter de sa part un plein salut? Nul ne le sait, si ce n'est Dieu lui-même.

Ces hommes n'étaient certes pas plus pécheurs que les autres. Mais cet épisode si navrant est, de la part du Dieu d'amour, un appel pressant à la repentance. C'est lui-même qui la donne pour reconnaître la vérité. (2 Timothée II, 24-25.) Par la repentance, nous reconnaissons d'une part notre condition de pé-

cheurs et d'autre part les ressources de la grâce. Par elle, notre cœur et notre conscience sont exercés et amenés en la présence de Dieu, et nous sommes alors disposés à accepter le salut qui nous est offert.

Si cet exercice d'âme n'a pas lieu, la repentance n'existe pas; le jugement est suspendu sur notre tête; la mort peut surprendre l'homme dans cet éloignement de Dieu, et il est à jamais perdu. Comme le dit l'Écclésiaste: « Si un arbre tombe, vers le midi ou vers le nord, à l'endroit où l'arbre sera tombé, là il restera. » (Chap. XI, 3.) Cher lecteur, repentez-vous et croyez à l'Évangile!

L'écureuil et l'alouette.

(Aux jeunes croyants.)

VI.

Frédéric avait une mère pieuse qui l'éleva, dès son bas âge, dans la crainte du Seigneur et selon les enseignements de sa Parole. A l'âge de huit ans environ, Frédéric était déjà passé de la mort à la vie, par la foi au Seigneur Jésus. De bonne heure, il se fit remarquer par son obéissance à ses parents, sa bienveillance à l'égard de tous et son application à l'étude. Il ornait ainsi, par sa conduite, la doctrine

du Dieu Sauveur, comme doivent le faire tous ceux qui sont rendus participants du salut.

Quelle faveur précieuse que d'avoir été amené de bonne heure à la connaissance du Seigneur Jésus ! Mais à quelque âge que ce soit, ceux qui jouissent d'une telle grâce, doivent s'appliquer à marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. Le jeune croyant surtout peut être porté à l'oublier et à se tourner comme auparavant vers le monde et les choses qu'il renferme, pour y chercher quelque jouissance passagère, étant indifférent à sa responsabilité.

Evitons le danger et prenons à cœur les divers devoirs journaliers qui nous incombent, cherchant à glorifier le Seigneur dans leur accomplissement, sachant que nous avons « été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles. » (Ephésiens II, 10.) Jeunes croyants, le Seigneur veut aussi que nous nous comportions d'une manière digne de lui avec ceux qui nous entourent. Par amour pour lui, soyez soumis à vos parents, cherchez à leur faire plaisir et à vous rendre utiles aux uns et aux autres, de quelque façon que ce soit, vous souvenant que la gloire du Seigneur et notre bonheur sont liés d'une façon intime.

J'aime à penser que vous allez recevoir, à ce sujet, une leçon importante par le moyen de *l'écureuil et de l'alouette* de Frédéric.



Frédéric aimait beaucoup les animaux. Un jour qu'il était chez un ami de son père, il remarqua deux écureuils enfermés dans une cage, qui l'émerveillèrent par leur agilité et leur beauté. Allant au devant du désir de Frédéric, le maître du logis lui dit : « Si tu peux t'emparer d'un des écureuils, il t'appartiendra. » L'enfant ne se le fit pas dire deux fois. Ouvrir la porte de la cage fut l'affaire d'un instant, tant il brûlait d'envie de posséder un de ces petits animaux. Mais la chose était plus difficile qu'il ne l'avait cru d'abord. Il dut retirer sa main plusieurs fois, à cause des morsures qu'il recevait ; puis, ô malheur ! voilà nos deux prisonniers en liberté dans la chambre, cherchant à s'enfuir. Après bien des efforts, Frédéric parvint à mettre la main sur l'un d'eux, non sans avoir reçu encore quelques coups de dents.

Après tout, l'objet de son désir lui a coûté cher ; mais il le tient et cela lui suffit. D'un cœur joyeux et reconnaissant, il prend rapidement le chemin de la maison, son trésor dans les bras, sans même savoir ce qu'il en fera. Heureusement pour lui qu'un voisin bienveillant lui céda une cage dans laquelle le petit pensionnaire fut introduit.

Malgré sa solitude et le changement de milieu, le nouveau venu conserva son entrain et charma, par

ses manières gracieuses, toute la maisonnée. C'était joli de voir l'écureuil s'approprier le contenu d'une noix ou d'une noisette qu'on lui donnait. Et quels tours il faisait, à l'ébahissement toujours nouveau de son maître!

Une année s'était écoulée depuis que l'écureuil faisait la joie du jeune garçon, et il s'y était attaché d'une façon particulière; mais cette joie, bien innocente après tout, comme toutes celles qui ont leur source dans les choses de la terre, ne devait pas durer: elle allait se changer, et bien promptement encore, en un amer chagrin.



Les fenaisons avaient commencé, et Frédéric accompagna son père aux champs un matin. Voulant que son petit pensionnaire jouît, sinon de la liberté, du moins de l'air pur et frais, il suspendit la cage en dehors de la fenêtre avant de s'en aller.

Ils n'étaient pas à l'ouvrage depuis longtemps que Frédéric dit tout à coup à son père qui fauchait: « Arrête, arrête, papa; n'as-tu pas entendu le sifflement d'un oiseau près de toi? »

« Non, tu t'es trompé, » fut la réponse; et le père donna un coup de faux quand un nouveau cri se fit entendre. « Tu as raison, Frédéric, » lui dit-il; « il y a peut-être un nid tout près d'ici. »

(A suivre.)

Garde-moi!

Garde-moi, Dieu fidèle, en mon pèlerinage :
 Les pièges, les dangers, abondent sous mes pas.
 Soutiens mon cœur craintif, ranime mon courage,
 Eclaire mon chemin, m'entourant de tes bras!

Garde-moi, Dieu de paix, dans les jours de l'épreuve ;
 Que mon esprit soumis s'incline devant toi !
 De ton amour constant, n'avons-nous pas la preuve
 Dans le don de ton Fils, objet de notre foi ?

Garde-moi, Dieu d'amour, au jour de l'allégresse,
 Quand tout semble marcher au gré de nos désirs !
 Ah ! que mon faible cœur soit près de toi sans cesse,
 Et qu'il trouve en toi seul, son bonheur, ses plaisirs !

Garde-moi, Dieu Sauveur, toujours à ton service,
 Annonçant tes vertus, ici-bas, chaque jour.
 Que mon corps soit offert en vivant sacrifice
 A Celui dont la mort nous révéla l'amour !

Garde-moi, Dieu fidèle en mon pèlerinage :
 Les pièges, les dangers abondent sous mes pas.
 Soutiens mon cœur craintif, ranime mon courage,
 Eclaire mon chemin, m'entourant de tes bras!

Réponses aux questions du mois d'octobre.

1. — Actes IV, 25-26.
2. — Psaume XIX, VIII, XXIII, XXIX.
3. — Psaume XXII.
4. — Psaume XXII, 1; XXXI, 5.
5. — Psaume V, 8; XXIII, 3; V, 3; VI, 9; XVI, 1; XXXII, 7.
6. — Matthieu XXI, 16.

N. B. Une faute d'impression s'est glissée dans la sixième question du n^o d'octobre. Il faut lire: « Psaume VIII, 2. »

Questions pour le mois de novembre.

A lire Psaumes XXXV à XLI, LIII, LV, LVIII, LXI, LXII, LXIV, LXV.

1. — Lesquels de ces Psaumes ont plus particulièrement trait à Christ?

2. — Citez deux versets qui font allusion à la trahison d'Akhitophel, l'ami de David.

3. — Trouvez dans ces Psaumes un verset exprimant la même pensée que I Pierre V, 7.

4. — Chercher et transcrire, d'après le Ps. LXII, ce que Dieu est pour l'âme du psalmiste.

5. — Quels versets de ces Psaumes sont cités dans l'épître aux Hébreux?



Ce que peut un jeune garçon.

« Ne vous battez pas ainsi, garçons » disait un bienveillant vieillard à deux gamins déguenillés qui s'étaient pris aux cheveux en pleine rue. Une troupe

de camarades entourait les combattants, applaudissant et huant tour à tour selon les phases de la lutte.

« Il m'a pris un sou et ce n'est pas juste, » cria le plus furieux des deux, que nous appellerons Henri; « il me le rendra, ou il aura à faire à moi!

— Bravo, Henri! c'est ton droit; tu as raison, » crièrent une douzaine de voix; « ne cède pas; fais-le lui rendre.

— Henri! » fit le vieillard, en s'interposant entre les deux garçons; « écoute-moi. Ta figure me plaît. Il se peut que le sou t'appartienne, mais il ne vaut pas la peine de te battre pour cela. J'ai un mot à te dire; voici un sou, et viens avec moi! »

Le ton ferme et affectueux à la fois du vieux monsieur agit comme par magie sur Henri. Sans protester, il obéit et s'en alla, la main de son interlocuteur tenant ce qui avait été une fois le col de sa jaquette. Ils s'éloignèrent ainsi assez rapidement du théâtre du combat et s'arrêtèrent bientôt devant une respectable maison dont la porte s'ouvrit pour le vieillard et son compagnon. Grand fut l'étonnement d'Henri lorsqu'il se trouva introduit dans un vestibule tout reluisant de propreté, dans l'angle duquel brûlait un bon feu de cheminée. Le vieillard s'assit.

« Sais-tu lire mon garçon?

— Non, monsieur.

— Es-tu jamais allé à l'école?

— Jamais.

— Où demeures-tu ?

— Pas toujours au même endroit.

— As-tu jamais été en prison ?

— Une fois.

— Es-tu heureux dans ce genre de vie, mon garçon » demanda enfin le vieux monsieur en fixant sur Henri un regard scrutateur.

Il y avait quelque chose dans ce regard plein d'intérêt et de tendresse, qui arrêta la réponse sur les lèvres du jeune vagabond. Personne ne l'avait jamais regardé ainsi. Quelque chose sembla vibrer dans son cœur déjà endurci par le péché et une larme brilla dans ses yeux. Mais Henri était fier ; pleurer ! c'était l'affaire des filles et des bébés ; il refoula son émotion. Cependant, dès ce jour-là, ce qu'il y avait de meilleur dans le jeune garçon s'éveilla ; le vieillard devint son ami. Il persuada au pauvre enfant de fréquenter les écoles du soir et durant trois ou quatre ans, Henri resta sous son influence. Pendant ce temps, l'enfant fut mis en demeure de gagner honnêtement sa vie. Il apprit à lire, à écrire et à compter, mais par-dessus tout, il entendit parler de Jésus, l'Ami des pécheurs. Henri sut profiter de tous ces privilèges. Le Saint-Esprit appliqua la Parole de Dieu à son âme, il comprit qu'il était perdu, sans ressources, sans force en lui-même, et il trouva en Christ le Sauveur qui l'avait racheté de la condamnation éternelle. Ainsi Henri fut converti et pour lui, commença en vérité une nou-

velle vie. Il était passé des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu.

Peu après ce changement décisif dans l'existence d'Henri, son vieil ami lui procura une place de mousse sur un navire se rendant à Calcutta. Henri aimait la mer; il était intelligent et consciencieux; aussi, humainement parlant, avait-il de grandes chances d'avancement. Mais, dès le premier jour de sa vie à bord, le témoignage clair et vivant rendu au Seigneur par le jeune chrétien, lui valut de la part des matelots impies au milieu desquels il vivait, le surnom de « Henri le Saint. » Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus doivent endurer la persécution. Souvenez-vous de cela, jeune garçon qui aimez le Seigneur et qui, à l'école ou à l'atelier, rencontrez les moqueries et les sarcasmes de vos camarades inconvertis. Comptez-le pour le plus grand des privilèges d'être estimé digne de souffrir quelque chose pour l'amour de Celui qui à tant souffert pour vous. Tenez ferme, fixant les yeux sur Jésus, qui a enduré la croix, ayant méprisé la honte et s'est assis à la droite du trône de Dieu.

Henri eut de pénibles expériences à faire à bord du vaisseau. Il ne pouvait jurer comme le faisaient les autres, ni jouer aux cartes, ni chanter des refrains impies. Henri détestait aussi les liqueurs, et son refus positif de prendre aucune boisson alcoolique lui attira des injures et même des coups. Mais il supportait tout cela patiemment, se réjouissant

dans son Sauveur et souhaitant de faire partager à d'autres le grand bonheur dont il jouissait lui-même.

Après avoir touché aux Indes, le vaisseau fit plusieurs croisières sur les côtes de la Chine et de l'Australie, et ainsi trois années s'écoulèrent avant qu'Henri revît sa patrie. Trois années mémorables pour notre petit mousse! Que de tentations n'avait-il pas rencontrées, et que de fois le diable n'avait-il pas cherché à l'entraîner de nouveau vers les fautes qui ne lui avaient été que trop familières dans son enfance. Mais le Seigneur veillait sur lui, et ces trois années développèrent chez le pauvre vagabond déguenillé d'autrefois de grandes qualités spirituelles, morales et physiques.

Si « Henri le Saint » était trop ferme dans ses principes chrétiens pour être aimé par ses compagnons, du moins avait-il, par sa droiture et sa bienveillance, gagné le respect de l'équipage tout entier.

Le vaisseau faisait son dernier voyage de Hong-Kong à Calcutta, lorsqu'une fièvre maligne éclata à bord. L'un des plus gravement atteints fut un matelot du nom de Tom W. Cet homme était un individu de la pire espèce et, durant tout le cours de la traversée, il avait fait d'Henri son souffre-douleur, ne lui épargnant ni les injures, ni les mauvais traitements. Parmi les passagers se trouvait une femme hindoue qui, émue de compassion pour les malades, leur prodiguait sans cesse les soins les plus touchants. Mais étant une païenne elle-même et igno-

rant absolument les consolations de l'Évangile, quelle aide efficace pouvait-elle apporter au chevet de ceux qui s'en allaient dans l'éternité?

Henri se sentait troublé. « Quoi, se disait-il, est-ce que Tom W. doit mourir sans que quelqu'un lui parle de l'amour de Christ? Jésus n'a-t-il pas dit : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent? Dieu soit béni, je puis lire ma Bible; j'essaierai de lire à Tom, s'il me le permet. »

Après une ardente prière à Dieu pour lui demander son secours dans sa tâche difficile, Henri se rendit auprès du hamac où gisait celui qui avait été son ennemi. Et là, tandis que le soleil se couchait sur le vaste océan, le mousse se mit à lire l'antique histoire, toujours nouvelle, de l'amour de Christ pour de pauvres pécheurs. Le mourant ne disait rien, mais semblait prêter une oreille attentive à la lecture.

« Tous, nous nous sommes détournés du droit chemin, » ajouta Henri, lorsqu'il eut terminé le chapitre; « mais Dieu a fait tomber tous nos péchés sur la tête de Christ. C'est lui qui a été blessé pour nos transgressions et qui a été frappé pour nos iniquités. Le Seigneur est maintenant tout prêt à nous pardonner. »

Pas de réponse; le malade consumé par la fièvre semblait en proie au désespoir le plus absolu. Jamais le mousse n'oubliera l'éclat désespéré de ces yeux hagards fixés sur lui avec une expression de terreur impossible à rendre.

« Oh ! Tom, ce sont de bonnes nouvelles ; ne veux-tu pas le croire ? » fit l'enfant, d'un ton suppliant.

Pas un muscle du visage du mourant ne bougea.

« Seigneur, ouvre son cœur, afin qu'il reçoive l'amour de Christ ! » pria Henri à haute voix.

Encore un silence ; le mousse attendait que le matelot parlât ; mais il ne prononça pas un mot.

« Seigneur, il ne peut comprendre ta miséricorde, » continua Henri.

« Non, » s'écria soudain le mourant d'une voix rauque ; « il ne peut y avoir de miséricorde pour moi.

— Seigneur, il dit qu'il n'y a pas de miséricorde pour lui, mais n'y a-t-il pas rédemption en abondance auprès de toi, s'il veut seulement l'accepter ?

— Je ne sais pas demander, » gémit Tom ; « je n'ai jamais prié.

— Seigneur ! aide-lui à prier ; entends son gémissement ; c'est le gémissement du pécheur sans force.

— Oui, » répéta Tom, « sans force, je suis sans force.

— Seigneur Jésus, tu es le secours de ceux qui n'ont pas de force ; dis-lui que tu es mort pour des impies.

— Oh ! non, » fit Tom, en serrant ses mains l'une contre l'autre dans un paroxysme d'angoisse ; « il n'a pu mourir pour moi, moi, l'ivrogne, le blasphémateur, l'impie. »

Dans sa détresse, Henri saisit les mains du mou-

rant et les tenant dans les siennes, comme s'il voulait l'entraîner à sa suite, il pria plus instamment encore :

« Seigneur, montre-lui que tu ne mets pas dehors celui qui vient à toi. Attire-le par ta force toute puissante. Je ne puis le sauver, mais toi tu le peux. Seigneur, viens à notre aide et donne la paix. »

Pendant tout ce temps, à l'insu d'Henri, la femme hindoue dont nous avons parlé se tenait derrière la porte de la cabine. Elle avait entendu la lecture faite par le mousse, puis son ardente prière pour le salut de son ennemi. Son âme en avait été profondément émue. Ce fut pour elle l'aurore d'un jour nouveau, car l'Évangile pénétra dans son cœur; elle reçut la bonne nouvelle du salut par Christ et trouva la paix. Cependant Dieu exauça la prière de son jeune serviteur. La lumière se fit peu à peu dans l'âme du pécheur endurci. A la onzième heure il fut amené au pied de la croix et le sang de Jésus Christ, qui purifie de tout péché, lava sa souillure; il était sauvé.

« Henri, » fit Tom, quelques instants avant de rendre le dernier soupir, « donne-moi ta main. Peux-tu me pardonner? »

Le mousse pressa la main du mourant; il ne pouvait parler, mais Tom comprit.

« J'ai été un terrible pécheur, Henri, » continua-t-il; « j'ai essayé de te rendre aussi mauvais que moi. Je t'ai détesté; bien des fois, j'aurais voulu te jeter

par-dessus bord. Mais, maintenant, comme tout est changé en moi! Et c'est à toi que je le dois.

— Oh! pas à moi, » sanglota Henri, « à Christ.

— Oui, je le sais, mais il s'est servi de toi pour m'apporter le message de son amour. Adieu, Henri. Ma pauvre carcasse est îlée jusqu'à la quille; mais mon âme, par la miséricorde de Dieu, est en sûreté. Bientôt, j'entrerai dans le port, auprès du Seigneur Jésus. »

Pendant quelques minutes, la vie et la mort semblèrent se disputer la possession du pauvre corps émacié; puis il y eut de nouveau un moment de calme. Tom prononça encore quelques paroles :

« Dans ce livre, Henri, tu trouveras où habite ma vieille mère. J'ai été un mauvais fils pour elle. Pauvre mère! elle aimait Jésus, mais moi, je n'ai jamais voulu l'écouter... Si seulement elle était ici maintenant. Elle ne serait pas triste de me voir mourir, si elle savait ce que Christ a fait pour mon âme. Henri, quand tu rentreras au pays, va la trouver et dis-lui que ses prières ont été entendues... que son Tom s'en va... en paix... vers Christ... »

Encore quelques mots incohérents, encore quelques soupirs... et l'esprit de l'heureux racheté quitta son enveloppe mortelle pour s'en aller auprès du Sauveur qui l'avait aimé et s'était donné lui-même pour lui. Le corps fut jeté à la mer et Henri seul pleura le pauvre Tom; mais ses larmes étaient des larmes de joie et de reconnaissance.

Demandez-vous ce que devint la femme hindoue? Réveillée par le moyen d'Henri, elle s'enquit diligemment touchant les choses de Dieu, et quand elle en eut appris davantage, elle s'en alla auprès des pauvres païens ses compatriotes, afin de leur dire ce que le Seigneur avait fait pour elle. Qui saura jamais où s'arrêta son influence?

Ainsi l'humble ministère d'un enfant fut le moyen dont le Seigneur se servit pour le salut de plus d'une âme. Jeunes amis chrétiens, veillez à ce que vos lumières brillent clairement et soient « placées sur un pied de lampe. » Etre sauvés par le sang de Christ est un immense privilège, mais ne vous arrêtez pas à cela. Travaillez tandis qu'il fait jour, car la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler. Répandez autour de vous la bonne nouvelle du salut: montrez dans toute votre conduite et dans toutes vos paroles **qui** vous servez. Le temps est court; lorsque nous serons dans le ciel le moment du service sera passé. C'est **ici-bas** que nous pouvons faire quelque chose pour Christ. Ne l'oubliez pas et qu'il vous donne en abondance la force et la joie dont il est la source.

Une page de l'histoire du peuple juif dans l'avenir.

(Suite)

Jérémie :

« Ainsi dit l'Éternel : Voici, je rétablirai les captifs des tentes de Jacob, et j'aurai compassion de ses demeures; et la ville sera bâtie sur le monceau de ses ruines, et le palais sera habité selon sa coutume. Et il en sortira la louange et la voix de gens qui s'égaient; et je les multiplierai, et ils ne seront pas diminués; et je les glorifierai, et ils ne seront pas amoindris. Et ses fils seront comme jadis, et son assemblée sera affermie devant moi, et je punirai tous ses oppresseurs. Et son chef sera de lui, et son dominateur sortira du milieu de lui; et je le ferai approcher, et il viendra à moi; car qui est celui qui engage son cœur pour venir à moi? dit l'Éternel. Et vous serez mon peuple, et moi je serai votre Dieu. » (XXX, 18-22.)

« Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, où j'ensemencerais la maison d'Israël et la maison de Juda de semence d'hommes et de semence de bêtes. Et il arrivera que comme j'ai veillé sur eux pour arracher, et pour démolir, et pour renverser, et pour détruire, et pour faire du mal, ainsi je veillerai sur eux pour bâtir et pour planter, dit l'Éternel... Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec

leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue, quoique je les eusse épousés, dit l'Éternel. C'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant : Connaissez l'Éternel; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché!... Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, où la ville sera bâtie à l'Éternel depuis la tour de Hananeël jusqu'à la porte du coin; et le cordeau à mesurer sortira encore vis-à-vis d'elle jusqu'à la colline de Gareb et fera le tour jusqu'à Goath; et toute la vallée des cadavres et des cendres, et tous les champs jusqu'au torrent du Cédron, jusqu'au coin de la porte des chevaux vers le levant, seront saints, consacrés à l'Éternel : elle ne sera plus arrachée ni renversée à jamais. » (XXXI, 27-40.)

« ...Et je rétablirai les captifs de Juda et les captifs d'Israël, et je les bâtirai comme au commencement; et je les purifierai de toute leur iniquité par laquelle ils ont péché contre moi, et je pardonnerai toutes leurs iniquités par lesquelles ils ont péché contre moi et par lesquelles ils se sont rebellés contre moi. Et ce sera pour moi un nom d'allé-

gresse, une louange et un ornement parmi toutes les nations de la terre, qui apprendront toute la bonté dont j'ai usé envers eux; et ils craindront et trembleront à cause de tout le bien et à cause de toute la prospérité dont je les ferai jouir. » (XXXIII, 7-9.)

Lisez encore du v. 10 à la fin de ce chapitre XXXIII de Jérémie; la citation, bien remarquable, est trop longue pour la transcrire ici.

Ezéchiël :

« Car, ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Me voici, moi, et je rechercherai mes brebis, et j'en prendrai soin. Comme un berger prend soin de son troupeau au jour où il est au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je prendrai soin de mes brebis, et je les sauverai de tous les lieux où elles ont été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité profonde. Et je les ferai sortir d'entre les peuples, et je les rassemblerai des pays, et les amènerai dans leur terre; et je les paîtrai sur les montagnes d'Israël; auprès des ruisseaux et dans toutes les habitations du pays; je le ferai paître dans un bon pâturage, et leur parc sera dans les hautes montagnes d'Israël; elles seront là couchées dans un bon parc, et paîtront dans de gras pâturages, sur les montagnes d'Israël. » (XXXIV, 11-14.)

« Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David : lui, les paîtra, et lui, sera leur pasteur. Et moi, l'Éternel, je serai leur

Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux. Moi, l'Éternel, j'ai parlé. Et je ferai avec eux une alliance de paix, et je mettrai fin aux bêtes mauvaises dans le pays; et ils habiteront dans le désert en sécurité, et dormiront dans les forêts. Et d'eux et des alentours de ma colline, je ferai une bénédiction; et je ferai tomber la pluie en son temps : ce seront des pluies de bénédiction. Et l'arbre des champs donnera son fruit, et la terre donnera son rapport; et ils seront dans leur terre en sécurité, et sauront que je suis l'Éternel, quand j'aurai brisé les liens de leur joug, et que je les aurai sauvés de la main de ceux qui les tenaient asservis. Et ils ne seront plus en proie aux nations, et les bêtes de la terre ne les dévoreront plus; mais ils habiteront en sécurité, et il n'y aura personne qui les effraye. Et je leur susciterai un plant de renom; et ils ne seront plus enlevés par la famine dans le pays, et ils ne porteront plus l'ignominie des nations.» (XXXIV, 23-29.)

Encore quelques passages tirés du livre de

Zacharie :

« En ce jour-là, dit l'Éternel, je frapperai de terreur tous les chevaux, et de délire ceux qui les montent, et j'ouvrirai mes yeux sur la maison de Juda, et je frapperai de cécité tous les chevaux des peuples. Et les chefs de Juda diront en leur cœur :

Les habitants de Jérusalem seront ma force, par l'Éternel des armées, leur Dieu. En ce jour-là, je rendrai les chefs de Juda semblables à un foyer de feu au milieu du bois et à une torche de feu dans une gerbe, et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples d'alentour et Jérusalem demeurera encore à sa place, à Jérusalem... En ce jour-là, l'Éternel protégera les habitants de Jérusalem, et celui qui chancelle parmi eux sera en jour-là comme David, et la maison de David sera comme Dieu, comme l'Ange de l'Éternel devant eux. Et il arrivera, en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem. Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications; et ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont percé, et ils se lamenteront sur lui, comme on se lamente sur un fils unique, et il y aura de l'amertume pour lui, comme on a de l'amertume pour un premier-né. En ce jour-là, il y aura une grande lamentation à Jérusalem, comme la lamentation de Hadadrimmon dans la vallée de Meguidon; et le pays se lamentera, chaque famille à part : la famille de la maison de David à part, et leurs femmes à part;... toutes les familles qui seront de reste, chaque famille à part, et leurs femmes à part. » (XII. 4-14.)

« En ce jour-là, une source sera ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem.

pour le péché et pour l'impureté... Et il arrivera dans tout le pays, dit l'Éternel, que deux parties y seront retranchées et expireront; mais un tiers y demeurera de reste. Et le tiers, je l'amènerai dans le feu, et je les affinerai comme on affine l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or. Ils invoqueront mon nom, et moi, je leur répondrai, je dirai : C'est ici mon peuple; et lui dira : L'Éternel est mon Dieu. » (XIII, 1, 8, 9.)

« Et l'Éternel sortira et combattra contre ces nations comme au jour où il a combattu au jour de la bataille. Et ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers, qui est en face de Jérusalem, vers l'orient; et la montagne des Oliviers se fendra par le milieu, vers le levant, et vers l'occident, — une fort grande vallée; et la moitié de la montagne se retirera vers le nord, et la moitié vers le midi. Et vous fuirez dans la vallée de mes montagnes; car la vallée des montagnes s'étendra jusqu'à Atsal; et vous fuirez comme vous avez fui devant le tremblement de terre, aux jours d'Ozias, roi de Juda. Et l'Éternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec toi... Et il arrivera, en ce jour-là, que des eaux vives sortiront de Jérusalem, la moitié vers la mer orientale, et la moitié vers la mer d'occident; cela aura lieu été et hiver. Et l'Éternel sera roi sur toute la terre. En ce jour-là, il y aura un Éternel, et son nom sera un. Tout le pays de Guéba à Rimmon qui est au midi de Jérusalem,

sera changé pour être comme l'Araba, et Jérusalem sera élevée et demeurera en son lieu, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'endroit de la première porte, jusqu'à la porte du coin, et depuis la tour de Hananeël jusqu'aux pressoirs du roi. Et on y habitera, et il n'y aura plus d'anathème; et Jérusalem habitera en sécurité. » (XIV, 3-5, 8-11.)

Nous terminerons nos citations relatives à la bénédiction finale du peuple de Dieu, par les derniers versets de notre chapitre XVIII d'Ésaïe :

« En ce temps-là, un présent sera apporté à l'Éternel des armées, le présent d'un peuple répandu loin et ravagé,... au lieu où est le nom de l'Éternel des armées, à la montagne de Sion. »

Le peuple, restauré par la grâce et les soins de l'Éternel, ce peuple merveilleux, lui sera apporté comme un présent, et il apportera aussi lui-même son présent à la montagne de Sion. Comme l'a dit quelqu'un : « Sion devient la manifestation de la **grâce royale** sur la terre, après que l'homme a manqué à tous égards dans ses relations avec Dieu. »

Au temps convenable, Israël tout entier jouira de cette bénédiction qui surpassera infiniment toute celle qu'il a pu connaître auparavant, même dans les beaux jours de Salomon. Cependant une bénédiction encore plus excellente, parce qu'elle est d'un ordre plus élevé, devient la part de celui qui croit au Seigneur Jésus aujourd'hui : « Bienheureux, »

dit-il à Thomas, « ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. » (Jean XX, 29.)

Le Seigneur Jésus-Christ l'a acquise à la croix au prix de sa mort; et il la révèle à ceux qui l'ont reçu par la foi, dans le merveilleux message qu'il envoie par Marie de Magdala à ses disciples dispersés : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean XX, 17.) Cette bénédiction est si grande et si précieuse que l'apôtre Jean nous invite à la considérer d'une façon particulière : « Voyez, » dit-il, « de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu. » (1 Jean III, 1.) Le Père place actuellement le croyant dans cette relation intime : la place de l'enfant est dans sa maison.

Puisse une telle part être la vôtre, chers jeunes lecteurs; c'est mon désir pour chacun de vous!

ENCOURAGEMENT

ou

La pelote de ma petite Marguerite.

J'étais dans mon lit le matin du jour anniversaire de ma naissance. C'était de bonne heure. A moitié endormi et à moitié éveillé, j'entendis un bruit de pas s'approchant tout doucement de mon lit, et une douce voix disant :

« Papa, je t'apporte un cadeau pour ta fête; je l'ai fait toute seule. »

Je sentis de petits doigts mettre un minuscule paquet dans ma main; mais étreint par le sommeil, je me rendormis.

Environ une heure après, je m'éveillai; trouvant quelque chose dans ma main, je me souvins de ce qui avait eu lieu, et compris que ma chère petite Marguerite était venue de bonne heure, par ce froid matin de janvier, me témoigner son affection, en faisant ce qui était en son pouvoir.

J'ouvris le petit paquet, et fus surpris de son contenu : c'était un cadeau de fête, à n'en pas douter, comme personne n'en a jamais reçu. En le voyant, je ne sus si je devais rire ou pleurer, tellement il me toucha. Le présent de ma chérie était tout simplement une pelote faite d'un talon raccommo­dé d'un vieux bas qu'elle avait pris dans le sac à chiffons. Les points qui entouraient la pelote étaient longs et irréguliers, et au bord se trouvaient des nœuds et des bouts de fil; le tout formait l'ouvrage le plus original qui ait jamais été fait.

De quelle façon pensez-vous que je l'ai reçu?

Ai-je regardé ma fillette en disant que cette pelote était sans utilité pour moi? Non. Je ne lui ai pas dit non plus : « Il me semble que tu aurais pu faire quelques-uns de ces points un peu plus courts. » Ni : « Pourquoi n'as-tu pas coupé ces bouts de fil, avant de l'apporter? » Non, non. Ce qui

me touchait, c'était que mon enfant avait fait cela pour moi, et non les défauts nombreux que, dans son incapacité, elle avait laissé subsister. Et au lieu de jeter de côté cet étrange petit cadeau, comme inutile, je le conserve comme un précieux trésor. Aujourd'hui encore, je ne le vendrais pas pour son poids d'or, car il est l'expression de l'amour de mon enfant pour moi.

Et maintenant, chers croyants, jeunes ou âgés, quelle leçon pouvons-nous recueillir de ce petit récit ?

Ne sommes-nous pas aussi les objets de la grâce de notre Dieu et Père, relativement à notre service envers Lui ? Nous lui avons donné ce que nous avons de meilleur, quelque chose de bien misérable peut-être : notre ouvrage a eu parfois « des points longs. » lorsqu'ils auraient dû être plus courts ; « les nœuds » auraient pu être évités, « les bouts de fil » coupés ; et nous avons livré notre travail ainsi, laissant beaucoup à désirer. Cependant il ne nous dit pas :

« Cela ne va pas ; il vous faut faire mieux, ou je ne puis l'accepter. » — Oh ! non. Au contraire, il nous dit :

« Tu as essayé de me plaire, mon enfant ; et je suis content. »

Quel bonheur d'avoir affaire à un Dieu plein de bonté et de tendre condescendance !

Doutez-vous de son bon plaisir à bénir votre tra-

vail pour lui, parce que vous le trouvez si défectueux? Souvenez-vous qu'il est, lui, le juge de notre travail, et non pas nous. En présence des difficultés, les mains semblent lassées et les genoux défaillants; et nous sommes portés à dire : « Je suis tout découragé! »

*

Croyants découragés, jeunes ou âgés, ne regardez pas à vos faibles efforts, à votre pauvre travail; portez vos regards constamment sur le Seigneur Jésus « qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même pour nous. » (Galates II, 20.) Vivons de l'amour de Christ et nous pourrons alors le servir avec affection, et c'est cet amour qui a du prix pour Lui. (Apocalypse II, 1-7.)

Souvenez-vous de ces précieuses et encourageantes paroles : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » (1 Corinthiens XV, 58.)

Puisse la simple histoire de la pelote de ma petite Marguerite vous stimuler et vous rappeler que « comme un père a compassion de ses fils, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent. » (Psaume CIII, 13.)



L'écureuil et l'alouette.

(Suite et fin.)

« Le voici, le voici, » s'écria l'enfant qui contemplait déjà les quatre œufs tachetés qu'il renfermait. « Je suis sûr que tu as atteint la mère, » ajouta-t-il. En effet, la pauvre bête, que le père avait réussi à capturer, avait une patte à demi coupée. « Donne-moi cet oiseau, » dit Frédéric, « je veux essayer de le guérir. » En attendant le retour à la maison, l'alouette fut placée sous le chapeau du garçon qu'il mit sur le pré.

Frédéric n'attendit pas son père pour s'en aller. Il partit en emportant délicatement son petit malade. Non loin de la maison, il rencontra sa sœur et l'un de ses frères qui s'étaient approchés de lui en courant. Hélas! ils avaient une décevante nouvelle à annoncer; mais ils n'osaient la faire connaître à leur frère, sachant tout le chagrin qu'il en aurait. Les entendant parler, Frédéric leur dit:

« Vous me demandez ce que je porte? C'est un oiseau. Voyez, il a la patte endommagée. »

Tout en parlant, ils arrivent au logis; leur mère attendait les enfants sur le seuil de la porte.

« Ah! mon pauvre Frédéric, » dit-elle, « j'ai quelque chose à te dire qui te fera de la peine. »

« Il n'est pourtant rien arrivé à mon écureuil? » demanda-t-il.

« Si fait ! La cage est vide et la porte grande ouverte. »

« Et comment cela s'est-il fait ? »

« Je suis allée jeter un coup d'œil à ta cage pour voir si elle était bien fixée, et j'ai trouvé la porte ouverte et l'écureuil dehors, sautillant sur le pommier devant la maison. Je l'ai appelé ; il m'a regardée, puis est revenu près de la cage ; mais, à ce moment-là, un char a passé, et la petite bête effrayée s'est sauvée dans la forêt. »

Frédéric écoutait, les larmes aux yeux, le récit de sa mère, tenant toujours l'alouette dans ses mains.

« Tous les malheurs arrivent à la fois. » dit-il ; « regarde ce pauvre oiseau, il a la patte à demi coupée : je l'ai apporté pour la lui remettre en état. »

On mit l'oiseau dans la cage de l'écureuil ; et Frédéric le soigna admirablement.

Au bout de quinze jours, le petit malade était complètement guéri. Par une belle journée, après le dîner, la famille était réunie au complet. Il s'agissait de donner la liberté au captif pour couronner le bien qu'on venait de lui faire. Le jeune garçon, à l'air radieux, posa l'alouette sur sa main droite en disant : « Va, je te rends la liberté. »

L'oiseau, hésitant un instant, prit son vol en chantant, comme pour remercier son bienfaiteur.

L'amer chagrin de Frédéric fut adouci par l'intérêt qu'il voua à son petit protégé ; et quelle leçon il venait de recevoir, n'est-il pas vrai ? Elle pourrait

se formuler ainsi: « Ne cherchez pas votre plaisir dans les choses passagères de la terre; mais appliquez-vous à faire le bien; profitez de l'occasion qui vous est fournie; cherchez à rendre heureux les autres; et rien ne manquera à votre bonheur. »

N'est-ce pas que la leçon qui se dégage de l'écu-reuil et de l'alouette de Frédéric est importante? Puissiez-vous ne pas l'oublier!

Que ferez-vous à la fin?

(Jérémie V, 31.)

Telle, au matin, naît la fleur solitaire,
 Brille un instant, puis se flétrit... Hélas!
 Tels sont nos jours sur cette pauvre terre,
 Car vers la fin, nous marchons à grands pas.

Y songes-tu, jeune homme à l'âme altière?
 Vois, ici-bas, tout passe et tout est vain.
 Viens au Sauveur, au seuil de ta carrière,
 Pour être prêt lorsque viendra la fin.

Sois attentif, reconnais ton image
 Dans cette fleur qui se fane soudain.
 En refusant aujourd'hui d'être sage,
 Que feras-tu, lorsque viendra la fin?

Quand des plaisirs aura tari la source,
Que feras-tu, dans ton amer chagrin?
Sans un Sauveur, sans appui, sans ressource,
Que feras-tu, lorsque viendra la fin?

Que feras-tu, sans Dieu, sans espérance,
Le cœur avide et toujours incertain?
Que feras-tu pour calmer ta souffrance?
Que feras-tu, lorsque viendra la fin?

Le racheté, marchant dans la lumière,
Chemine heureux vers le séjour divin,
Sans cesse en paix, dans les bras de son Père,
Ne craignant rien, lorsque viendra la fin.

Le bon Berger lui prodigue sa grâce,
Le protégeant de sa puissante main;
Rien ne lui manque, en marchant sur sa trace,
Et près de Lui, c'est le repos sans fin.

En Jésus-Christ, le croyant a la vie;
Son cœur jouit d'incorruptibles biens.
Pendant sa course, avec joie, il s'écrie :
« Amen, amen! Oui, Seigneur Jésus, viens! »



Réponses aux questions du mois de novembre.

1. — Psaumes XXXV, XXXVIII, XL.
2. — Psaumes XLI, 9; LV, 12-14.
3. — Psaume LV, 22.
4. — Mon rocher, mon salut, ma haute retraite; (v. 2, 6); ma gloire, le rocher de ma force, mon refuge, (v. 7); notre refuge, (v. 8); mon attente, (v. 5); la force, (v. 11); la bonté (v. 12.)
5. — Psaume XL, 6-8.

Questions pour le mois de décembre.

A lire Psaumes LXVIII à LXX, LXXII, LXXXVI, CI, CIII, CIX, CX, CXXI, CXXIII, CXXVIII à CXL, CXLIII à CXLV.

1. — Quels passages du Psaume LXVIII avaient trait à l'histoire passée d'Israël? Lesquels, pour David, étaient prophétiques?

2. — A quel passage des psaumes que nous avons lus est-il fait allusion en Jean XIX, 28-30?

3. — Lequel de ces psaumes décrit très exactement le règne futur de Christ ici-bas?

4. — Lequel de ces psaumes est appelé tout spécialement « une prière » et lequel une « louange? »

5. — Lequel énumère les bienfaits de l'Éternel et lequel décrit sa parfaite connaissance de toutes choses?

6. — Quel verset du Psaume CIX, est-il appliqué à Judas dans le Nouveau-Testament?

TABLE DES MATIERES.

A nos lecteurs	3
Un rêve	14
Les martyrs de Tournai.	20
«Si tu crois dans ton cœur... tu seras sauvé.»	25, 40
Un fidèle témoin du Seigneur	46, 69, 97, 128
«Tu aimeras ton prochain comme toi-même.»	52, 57
«Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi ta louange.»	76
Les chemins dans le désert.	85
Le piège de l'oiseleur.	106
Le père Louis.	135, 157
Marcelle, ou courte vie et heureuse fin.	141
Le bonheur.	160
Patience, Betty	167
Sans guide	169
« Ne perdez pas l'étoile de vue. »	187
Un humble témoin du Seigneur.	191, 211, 242
Les trois martyrs aveugles de 1556	216, 246, 265
Perdu	221
Une école au cimetière	225
Plutôt mourir que mentir.	249
Le simoun	253
L'enfant perdu	272, 293
La rose et le marin.	281
Ensevelis sous la neige	300

Ce que peut un jeune garçon	309
L'écureuil et l'alouette.	303, 330
Encouragement	326

Etudes bibliques.

Entretien sur le livre de Jonas	7, 31, 61, 89
Histoire d'Esther	117, 148, 174, 198, 230
Une page de l'histoire du peuple juif dans l'a- venir	259, 287, 319

Poésies.

Nouvelle année	6
Les petits oiseaux en hiver	29
Confiance	83
Prière	110
Trop tard	113
Au revoir!	166
Je suis petit	195
Les glaneurs	197
Radieuse espérance	251
Un appel.	278
Garde-moi!	307
Que ferez-vous à la fin?	332

